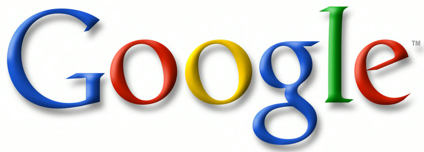
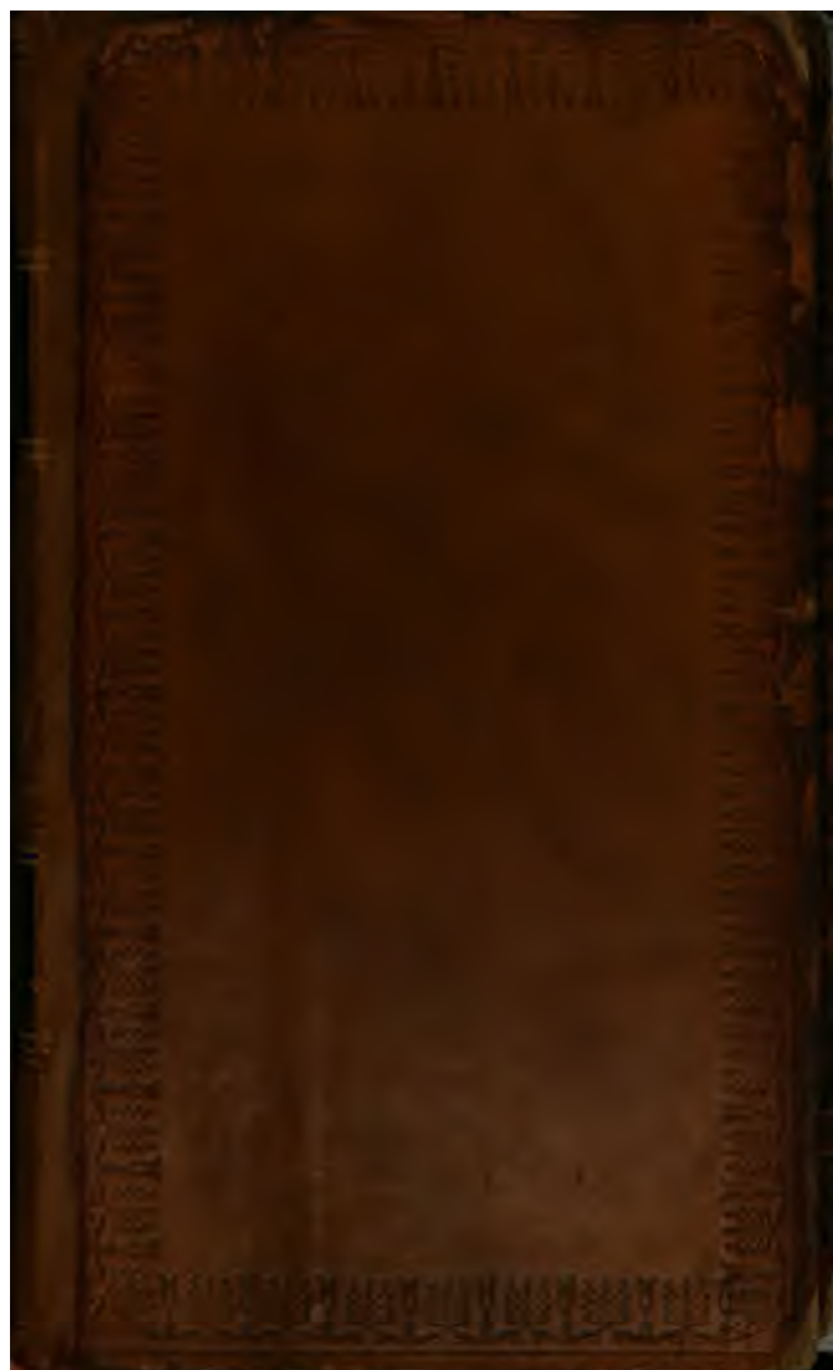
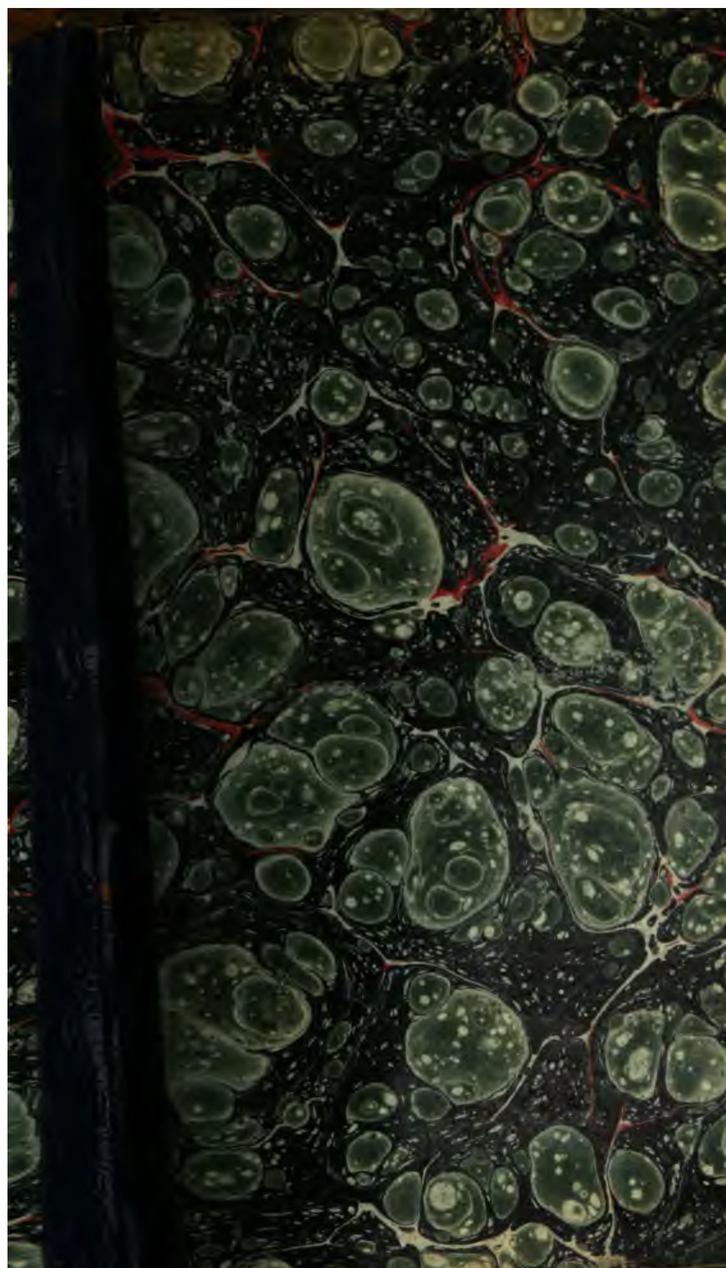

Google




DOMI-NUS ILLU-MIVA-TIO MEA
Taylor Institution.



Elizabeth Radcliffe 1850

ADÈLE

ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION;

PAR MME DE GENLIS.

> I consider an human soul without Education like marble in the quarry which shews none of its inherent beauties, till the skill of the polisher fetches out the colours, makes the surface shine and discovers every ornamental cloud, spot and vein that runs througt the body of it. Education after the same manner when it works upon a noble mind draws out to wiew every latent virtue and perfection wihch without such helps are never able to make their appearance.
>
> SPECTATOR.

SIXIÈME ÉDITION.

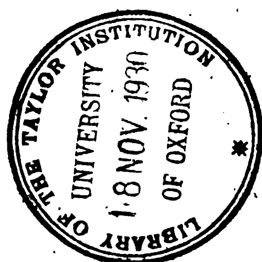
TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1822.


THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 NOV. 1930
OF OXFORD
LIBRARY OF

ADÈLE
ET THÉODORE.

LETTRE PREMIÈRE.

Madame de Valcé à madame de Germeuil.

Du château de B.....

Vous voulez donc des détails sur la vie qu'on mène ici, et sur les plaisirs *piquans* qui s'y trouvent ! Il faut vous satisfaire. Nous avons eu beaucoup de fêtes *très-brillantes*, des comédies morales et sans amour, des pantomimes jouées par des enfans, des bals de paysans et de femmes de chambre, des promenades sur l'eau, et nous soupons à neuf heures, et tout le monde est couché à onze ; vous jugez combien tout cela me convient. Au reste, je suis la seule qui ne

soit pas charmée de cette vie pastorale; ma mère est dans un ravissement continuel; madame d'Ostalis, toujours en admiration devant sa tante, et louant tout ce qui lui plaît, mon père ne regrettant ni l'Opéra, ni *mademoiselle Hortense*; le chevalier d'Herbain renonçant au persiflage, et devenu aussi fade qu'il est naturellement moqueur et caustique; et enfin Porphire ne faisant plus que des idylles et des églogues, dans lesquelles il dépeint et célèbre les vertus de madame d'Almane, les talens et les charmes d'Adèle, et la félicité *si pure* qu'on *goûte en ces beaux lieux....!*

Afin de vous rendre compte de tous les personnages, il y a encore ici le père et la mère du chevalier de Valmont; le premier, un campagnard du plus mauvais ton, riant toujours, appelant sa femme *mon cœur* et *mon chat*, importun, bavard, et ne pouvant se taire que lorsque *madame la baronne d'Almane* se dispose à parler. Madame de Valmont, quoique d'une insipidité peu commune, seroit assez bien; elle auroit même une tournure assez noble, si elle

ne faisoit pas tant de filet, et si elle ne portoit pas constamment une palatine de souci d'hanneton.

Figurez-vous toutes ces personnes entourant madame d'Almane, ne voyant qu'elle, ne s'occupant que d'elle; ajoutez à ce tableau une troupe d'enfans, Adèle, Hermine, Théodore, Constance, Séraphine, Diane, ennuyeuses petites créatures, qui suivent tous les pas de madame d'Almane, et l'écoutent comme un oracle; figurez-vous cette société rassemblée dans un vaste château dont l'ameublement seul vous donneroit des vapeurs; car on n'y voit que des profils sévères, avec de grands nez à la romaine, d'une tristesse mortelle; représentez-vous toutes ces choses, et imaginez-vous, je vous prie, quelle mine je dois faire dans ce paisible asile *des vertus et du bonheur*.

Vous voulez un fidèle portrait d'Adèle, cette petite merveille, ce chef-d'œuvre de la nature et de l'éducation; je vais contenter votre curiosité avec détail. Adèle n'est pas grande pour son âge, elle est excessi-

vement mince. Elle a un petit visage absolument rond, des traits délicats, une mine très-enfantine; on ne remarque au premier abord que ses yeux qui sont réellement d'une beauté frappante et d'une expression singulière : sa physionomie est naturellement douce et spirituelle; elle a un sourire agréable et fin; son teint, sans être éclatant, est joli; elle a peu de couleurs; mais elle rougit à chaque instant, et ses joues seulement rougissent; elle s'embellit en parlant, en chantant; elle a une bouche et des dents charmantes, et de jolies mains. Elle n'est pas belle comme ma sœur; mais elle l'efface, ou, pour mieux dire, on oublie de regarder Constance, quand elle est auprès d'Adèle. Cette petite figure fera du bruit, et je vous assure que lorsqu'elle débutera dans le monde, on ne parlera plus de la comtesse Anatole.

A l'égard de son éducation si vantée, si prônée, je n'en vois pas le merveilleux; il me semble qu'elle ne doit rien qu'à la nature; elle est si obligeante et si bonne enfant, qu'il est impossible, non-seulement

de la prendre en aversion, mais même de n'avoir pas une sorte de penchant pour elle; du reste, elle est très-timide, parle peu, ne dit que des choses simples et communes, et elle me paroît être plus enfant qu'on ne l'est communément à son âge, car elle joue avec Diane, Séraphine et sa petite Hermine, point du tout par complaisance, mais pour son compte et pour son plaisir.

On dit qu'elle a de l'instruction : la conversation roule ici souvent sur *l'histoire, les arts et la littérature*. Adèle alors écoute avec une attention qui ne montre que de la curiosité; elle n'a point cet air capable qu'on a toujours en écoutant ce qu'on sait déjà, et jamais elle ne se mêle à ces entretiens. Il faut bien que ce soit par ignorance, car comment se persuader qu'une jeune personne de quatorze ans fût assez modeste pour se taire ainsi toujours, quand elle pourroit surprendre et se faire admirer en parlant.

Elle a une voix charmante; je ne puis juger de son talent pour la harpe et pour le dessin, vous connoissez mon peu de goût

pour la musique et pour les *arts.* Je vois qu'elle parle avec une égale facilité l'anglais et l'italien, et qu'elle a d'ailleurs une infinité de petits talens agréables, qu'elle ne doit qu'à elle-même : par exemple, c'est elle qui *sable* ici tous les surtous de table pour le fruit ; elle fait les plus jolies découpures du monde ; elle fait aussi des chiffres de cheveux pour des bagues, des paysages et des fleurs en paille, et elle a appris ces différentes choses à ses récréations.

Théodore, cet autre *prodige* n'est pas aussi joli que sa sœur ; il n'a pas, comme le chevalier de Valmont, la figure intéressante d'un *héros de roman ;* cependant il est grand, fait à peindre, il a une tournure également leste et noble, une visage agréable, et une physionomie très-piquante. Il est aussi timide qu'Adèle, *et pas plus instruit*.... je le parierois, quoiqu'il ait quinze ans et demi passés.....! Il ne manque ni de grâce ni de politesse, mais il ne sait encore ni louer une femme, ni la regarder....

Ma mère s'entend mieux à former ses élèves, car (sans parler de moi, ni me vanter)

Constance est déjà fort avancée pour son âge ; elle *a une passion*, oui, *une passion* très-vive, et qui sans doute *fera le destin de sa vie*.... Elle aime Théodore à la folie ; ce sont *des émotions*..... *des rougeurs*.... *des rêveries*..... enfin rien n'est plus drôle et plus visible. A treize ans je n'étois encore que coquette, et Constance est passionnée. La différence qui semble exister dans ces deux éducations n'est qu'apparente ; la coquetterie et la passion font faire à peu près le même chemin : eh ! qu'importe la cause, quand les effets sont semblables !

Adieu, mon cœur ; vous avez été, durant votre exil, l'objet de ma plus tendre compassion, maintenant vous pouvez me le rendre ; je vous assure que vous n'étiez pas plus déplacée, parmi vos campagnards, que je ne le suis ici.

LETTRE II.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

Du château de B.....

Ne regrettez pas tant le château de B***, ma chère fille : vous l'avez quitté, il n'est plus le même, et la société a perdu un de ses plus grands charmes. Depuis votre départ, nous avons un chaud si excessif qu'il est impossible, surtout à *des dames de Paris*, de sortir avant huit heures du soir. La vicomtesse a établi une petite lecture où personne n'est obligé de rester, et où tout le monde assiste ; cette occupation ne dure que trois quarts d'heure, et c'est Adèle qui lit tout haut le théâtre de La Chaussée. Comme elle joue bien la comédie, qu'elle a un joli son de voix, et qu'elle récite parfaitement des vers *, elle lit avec

* Apprendre aux enfans à déclamer, c'est leur donner un talent sans lequel la prononciation

un charme qui attache jusqu'à madame de Valcé, qui, d'ailleurs, se pique toujours d'avoir un goût très-vif pour Adèle : ce

n'est jamais parfaite; quand on sait déclamer, on sent mieux la beauté des vers, on aime la tragédie, et l'on trouve plus de plaisir à voir jouer Cinna ou Athalie qu'un drame en prose. Ce talent, si agréable dans une jeune personne, peut être utile à un homme, même à un militaire. Il y a plusieurs emplois et quelques places où l'on est obligé de *haranguer* et de parler en public; ce qu'on fera toujours de mauvaise grâce, si l'on n'a aucune idée de l'art de la déclamation. Pour les magistrats et les jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique, il est absolument indispensable qu'ils le sachent. « Des personnes respectables » (dit M. Verdier) par leurs intentions pieuses, » veulent proscrire la déclamation théâtrale de » l'éducation; cependant..... c'est hasarder de » perdre un art qui peut donner une grande » énergie à la voix de l'innocence et à la parole » de Dieu. » (*Cours d'Éducation, par M. Verdier*, en un volume.)

Il est vrai que rien n'est plus ridicule qu'une mauvaise déclamation; ainsi il faut, ou ne point apprendre cet art, ou ne se former que d'après les conseils des plus grands maîtres.

suffrage me prouve qu'il est impossible de ne pas plaire, même à la personne la plus envieuse et la plus dénigrante, lorsqu'on a de la simplicité, du naturel et de la douceur. Dans trois semaines je me trouverai dans la solitude ; je ne resterai qu'un mois ici après le départ de la vicomtesse : ainsi je serai sûrement à Paris au commencement de novembre. J'attends tous les jours M. d'Aimeri et le chevalier de Valmont ; le premier a eu une attaque de goutte qui a retardé son départ de***; il a été un mois dans son lit, mais il est guéri ; et sa dernière lettre annonce un prochain retour. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée que la vicomtesse fût partie avant son arrivée, car pour cette fois l'*entrevue d'Adèle et du chevalier de Valmont* sera réellement intéressante, et je crains la pénétration de la vicomtesse ; et la malignité de madame de Valcé. Adèle a quinze ans moins deux mois..... Je suis bien sûre que le chevalier ne la reverra pas sans surprise et sans émotion ; les témoins dans ce moment me seroient bien importuns. . . .

Adieu, ma chère enfant; je vous écrirai aussitôt que M. d'Aimeri sera ici, et avec tous les détails que votre amitié peut desirer.

J'ai reçu aujourd'hui deux lettres de Strasbourg; M. d'Almane et Théodore sont en parfaite santé, et, à ce qu'il me mandent, aussi tristes qu'étonnés *de se lever et de se coucher sans m'avoir embrassée une seule fois dans la journée.* Vous savez si je partage de tels sentimens....! Adieu, ma chère fille : combien le mois de janvier me rendra heureuse, puisque je serai alors réunie à tout ce que j'aime.

LETTRE III.

La Baronne à la même.

Du château de B.....

ENFIN, ils sont arrivés avant-hier, ma chère fille, et justement le lendemain du départ de la vicomtesse ! Nous étions dans mon cabinet, madame de Valmont, Adèle, Hermine et moi, et nous lisions, lorsqu'un courrier est venu nous annoncer qu'il avoit laissé M. d'Aimeri et le chevalier de Valmont à quatre lieues de B***. A cette nouvelle, les deux joues d'Adèle sont devenues très-rouges ; mais, comme la moindre surprise produit toujours en elle cet effet, *sa rougeur* est la chose du monde la moins significative. J'ai donné une voiture à madame de Valmont ; elle a été au-devant de son père et de son fils, et Adèle a été jouer de la harpe dans sa chambre ; je l'ai suivie, et je n'ai pas remarqué qu'elle eût la plus

légère distraction. A sept heures j'ai entendu le bruit d'une voiture, j'ai quitté Adèle, je suis descendue, et j'ai trouvé dans le grand vestibule M. d'Aimeri et le chevalier de Valmont : je les ai embrassés l'un et l'autre, et nous sommes entrés dans le salon : M. d'Aimeri m'a demandé des nouvelles d'Adèle, le chevalier m'a beaucoup questionnée sur Théodore, ensuite il est devenu très-distrait, et n'a plus regardé que la porte.... Enfin, à huit heures, cette porte s'ouvre doucement, et nous voyons paroître Adèle tenant gravement Hermine par la main. Dans cet instant, j'avois les yeux attachés sur ceux du chevalier de Valmont, et je vis dans les siens du trouble, de la joie, de l'attendrissement..., tout ce que je pouvois y désirer. Après les premiers complimens, le chevalier, tout à coup adressant la parole à la petite Hermine, lui parla en italien, ce qui nous surprit, car il ne savoit pas cette langue quand nous partîmes : il dit à ce sujet, avec beaucoup de grâce, qu'il l'avoit appris, afin de pouvoir s'entretenir avec *mademoiselle Hermine*, parce

qu'il savoit qu'elle ne parloit pas le françois. Adèle n'a point été insensible à cette galanterie, et m'a paru très-flattée que le chevalier connût déjà Hermine de réputation.

Le lendemain Adèle étoit mise avec sa simplicité ordinaire, ses cheveux noués avec le même ruban qui les attachoit la veille, sans rien de recherché, ni de nouveau; mais Hermine étoit très-parée, et j'ai vu qu'Adèle désiroit que le chevalier la trouvât jolie; pour lui, n'osant louer *la mère*, il répète à chaque instant qu'Hermine est charmante, il s'en occupe, il joue avec elle, mais avec un certain air de sentiment et même de respect, qui est véritablement touchant. Adèle lui sait gré de cette complaisance; cependant je suis très-sûre qu'elle n'en connoît ni le mérite ni le motif. Madame de Valmont retourne demain chez elle avec son père et son fils, ils viendront encore me faire quelques visites, et passer avec moi les deux derniers jours que je resterai ici.

Adieu, ma chère fille; le chevalier de

Valmont est réellement bien aimable, et il a une douceur et une délicatesse qui pourroient lui tenir lieu de tous les agrémens qu'il possède d'ailleurs.

Je vous prie, mon enfant, d'ordonner chez moi qu'on fasse dès à présent du feu dans tous les appartemens; je sais bien que la maison étant bâtie depuis plus de dix-huit mois, les plâtres doivent être secs, mais ce n'est pas pour moi que je les crains; et si je devois l'habiter seule, je ne prendrois pas toutes ces précautions. . . .

LETTRE IV.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

Je dois vous avouer, ma chère amie, que j'ai eu avant-hier un petit retour de jeunesse. Il y eut lundi un bal masqué chez l'ambassadeur de***, j'y ai mené la comtesse Anatole ; il y avoit bien long-temps qu'on ne m'avoit vue au bal, et en vérité, je ne crois pas que j'y retourne jamais. O l'insipide chose quand on n'est plus coquette....! Ne jouant aucun rôle, j'étois seulement spectatrice, et je ne pouvois concevoir qu'un semblable plaisir eût tant d'attrait pour moi ; je trouvois ridicule tout ce qui jadis me paroissoit charmant. J'ai reconnu madame de G****, elle a toujours au même degré de perfection *l'esprit du bal ;* et bien loin de m'amuser comme autrefois, elle n'a été à mes yeux qu'une bavarde insuppor-

table, folle de sang-froid, étourdie par air, bruyante sans gaîté, méchante sans finesse; et pendant quatre heures entières débitant de suite des extravagances ou des platitudes avec une voix glapissante et un ton de commérage, qui dépareroient et rendroient importune la personne la plus aimable et la plus spirituelle.

Une des choses qui m'a le plus frappée à ce bal, c'est le ridicule dont les hommes démasqués y sont; presque tous affectent l'air de l'indifférence et de l'ennui, et reçoivent en général tous les masques avec beaucoup de dédain; ils forment dans la salle plusieurs groupes arrêtés, et ne paroissent fixés là que par le désœuvrement et la paresse de sortir pour aller se coucher. J'aime mieux ceux qui n'y sont que pour afficher une intrigue seulement soupçonnée, et pour faire reconnoître à tout le monde la femme *masquée jusqu'aux dents*, qui croit son secret ignoré de l'univers entier. D'autres, plus amusans encore, prennent l'air du mystère par fatuité, et passent une partie de la nuit à promener quelques tristes

capotes bien ennuyeuses, et qu'ils ne connoissent pas, uniquement afin de persuader qu'ils sont occupés d'une manière très-intéressante.

Comme les yeux changent avec l'âge! J'avois été deux cents fois au bal de l'Opéra, et jamais je n'avois vu tout cela; c'est qu'on ne peut être à la fois acteur et spectateur; voilà pourquoi nous vivons quelquefois vingt ans dans le monde sans le connoître: tant que nous conservons ces passions frivoles qui nous y font jouer de *petits rôles*, nous y sommes aveugles.

Vous allez revenir, il faut vous mettre *au courant de la société*. M. de Mérange et madame de Clémis sont maintenant ennemis déclarés, ce qui est d'autant plus étonnant, qu'ils n'ont jamais été ni amans ni amis; cette aversion vient uniquement de rivalité de prétentions: il est bien rare qu'un homme et une femme se haïssent seulement parce qu'ils s'envient; mais quand cela arrive, cette espèce d'inimitié est la plus cruelle et la plus profonde de toutes. Pourquoi cela? c'est peut-être parce qu'un

homme et une femme sont naturellement faits pour s'aimer; comme les haines sont, dit-on, plus vives entre les plus proches parens.

Vous trouverez madame de Lurcy dans l'affliction; le meilleur de ses amis, le plus cher de ses *confidens*, M. de C***, vient de mourir d'une fièvre maligne. Les femmes, comme je vous l'ai déjà mandé, s'aiment toutes avec une tendresse extrême; cependant, depuis quelque temps, elles ne confient *leurs vrais secrets* qu'à des hommes; il me semble qu'il est bien plus naturel d'avouer ses foiblesses à une personne de son sexe: aussi je suis persuadée que les femmes ne choisissent pour confidens des hommes, qu'afin de ménager des successeurs à leurs amans. C'est une précaution prudente, il n'y a rien de plus sensé que de se préparer plusieurs ressources toutes prêtes en cas de malheur.

Vous verrez chez moi, ma chère amie, madame de Fervaques, avec laquelle le hasard m'a fait renouveler connoissance; elle m'a eu jadis de très-grandes obligations; ces

obligations ont été ignorées du public, elle les a oubliées, m'a négligée, et enfin abandonnée sans sujet et sans brouillerie. Je viens tout à l'heure de trouver l'occasion de lui rendre un petit service, mais qui a été su, dont on a beaucoup parlé, et madame de Fervaques a montré la plus vive reconnoissance. Elle est venue chez moi, elle m'accable de démonstrations d'amitié, qui me prouvent seulement qu'elle est aussi fausse qu'inconséquente. Comme vous n'avez fait que la rencontrer, vous ne serez pas fâchée de trouver ici son portrait. Madame de Fervaques est une personne sans caractère, sans passions, sans vertus, et ayant tous les grands défauts qu'une petite vanité peut donner. Elle a une connoissance parfaite des usages, et ce qu'on appelle *un ton excellent*; mais elle attache un si grand prix à cette science, qu'elle en est esclave; et qu'elle n'a de véritable estime que pour les personnes qui la possèdent. Sa politesse est exacte, jamais obligeante, et souvent déplacée; car elle est *polie*, dans l'intérieur de sa famille comme dans un cercle, *polie*

avec son amie intime, *polie* enfin dans tous les instans de sa vie ; elle aimeroit mieux cent fois avoir un mauvais procédé que de manquer de politesse; elle est très-capable d'oublier un service essentiel, mais elle n'a jamais oublié de rendre une visite. On peut conclure de ce portrait, qu'on doit avoir *des égards* pour madame de Fervaques, qu'elle mérite mieux que personne *qu'on envoie savoir de ses nouvelles, qu'on se fasse écrire chez elle, qu'on aille la voir quand sa porte est ouverte*, mais qu'en même temps on est absolument dispensé de l'aimer.

Pour achever de vous instruire, il faut vous dire encore une chose dont j'ai oublié de vous parler, c'est que vous serez obligée de réformer votre langage, car la langue française a subi beaucoup de changemens en votre absence. Quand vous êtes partie, on étoit déjà convenu de retrancher absolument toutes les liaisons, et de prononcer, comme *aux champs*, *ste*, *vot'*, *not'*, au lieu de *cette*, *votre*, *notre*, etc. S'exprimer exactement étoit dès lors une pédan-

terie du plus mauvais ton ; de sorte que le langage d'un villageois approche beaucoup plus de la manière de parler d'un homme de la cour, que celui d'un académicien. Nous avons précieusement conservé cette habitude, et nous y avons ajouté de corrompre encore la prononciation d'une grande quantité de mots qu'on prononçoit correctement de votre temps. Par exemple, maintenant nous disons *segret* pour *secret*, *inmense* pour *immense*, etc. J'ai fait un petit recueil de ces changemens, il faudra que vous l'appreniez par cœur avant de recevoir du monde, sans quoi vous auriez l'air d'une provinciale et d'une précieuse ridicule. Au reste, vous êtes bien la maîtresse de mettre de *la pédanterie dans vos phrases*, de vous écouter en parlant ; s'il vous échappe une répétition, de vous arrêter pour chercher le synonyme du mot que vous aurez eu le malheur de dire deux fois de suite, enfin de prétendre à l'*éloquence* dans la conversation familière ; tout cela vous est permis, et vous fera même passer pour une personne très-spirituelle ;

car, pourvu que vous prononciez comme votre femme de chambre; on ne vous accusera jamais d'avoir de l'affectation, et quelque apprêtée que vous puissiez être, on vous trouvera toujours de l'aisance et du naturel.

Adieu, ma chère amie; vous êtes attendue avec impatience; je suis chargée d'un million de choses tendres pour vous, entre autres, de la part de madame d'Ircé, qui brûle d'envie de parler d'éducation avec vous, et qui se croit des talens supérieurs en ce genre, parce qu'elle habille en *matelot* sa fille âgée de six ans; vous trouverez cette mode établie ici, mais je n'imagine pas cependant qu'Adèle l'adopte pour Hermine.

LETTRE V.

M. de Lagaraye à Porphire.

J'AI lu deux fois votre manuscrit, mon cher Porphire, et je ne connois point d'ouvrage qui peigne aussi fidèlement les mœurs et le monde; vous critiquez avec courage les ridicules, les travers et les vices; hardiesse beaucoup plus grande que celle dont s'enorgueillissent les insensés qui attaquent la religion, les rois et le gouvernement. Au milieu de la corruption générale, l'insolence et l'impiété ne peuvent manquer de trouver des admirateurs; mais vous osez vous moquer du vice, vous osez dire, sans ménagement, toutes les vérités que vous croyez utiles; rien de ce qui mérite d'être frondé n'échappe à votre censure; en même temps vous rendez un hommage sincère à la religion; vous louez la vertu sans emphase, mais du fond du cœur, et vous voulez prouver *qu'on ne peut être heureux*

que par elle....! Croyez-moi, l'ouvrage moderne qui passe pour être le plus hardi, ne l'est pas de moitié autant que le vôtre. Vos motifs sont louables, vous faites un noble et digne usage de vos talens; cependant ne vous abusez point, mon cher Porphire, si vous ne désirez qu'un succès de plus et que des admirateurs, vous serez trompé dans votre attente : on n'est pas loué de ceux qu'on démasque. Quel courtisan, du temps de Fénélon, eût vanté Télémaque? Ainsi, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre, la partie la plus nombreuse du public seroit contre vous, vous auriez toujours pour détracteurs les athées, les ambitieux, les coquettes, les pédans, les mauvais pères, les personnes sans mœurs et sans principes, et tous les gens du monde en général. Va, mon fils, travaille pour la gloire, et non pour la réputation! Fais mieux encore, ne cherche qu'au fond de ton âme le prix de tes travaux; serois-tu digne de peindre la vertu, d'en tracer tous les charmes, si la vertu seule ne pouvoit te récompenser....?

Ah ! si jamais l'injustice te révolte, si la calomnie te noircit, enfin si la haine te persécute, songe alors que ton ouvrage peut garantir des piéges affreux du vice la jeunesse innocente et sans expérience, qu'il peut ramener vers le bien des cœurs égarés et séduits, et que si tes ennemis le déchirent, il n'est point lu sans attendrissement et sans quelque reconnoissance par les pères vertueux et les tendres mères de famille.

LETTRE VI.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

Je suis si agitée, si à plaindre dans cet instant, ma chère amie, qu'il faut absolument que je vous écrive, quoique je sois sûre de vous voir demain; mais je ne pourrai vous voir seule dans ces premiers momens, et je prends le parti d'envoyer Renaud à ***, il vous y attendra, et, à votre passage, vous remettra ma lettre. Je sentirai moins le poids de mes maux quand je vous les aurai confiés. Madame de Valcé..! Ah! maintenant il ne m'est plus possible de me flatter de la ramener jamais...! Son cœur est corrompu sans ressource...! *Corrompu....!* Juste ciel!. puis-je prononcer ce mot affreux sans mourir de douleur...! c'est de ma fille que je parle.....! Mon âme est déchirée....! Écoutez ce triste récit, et jugez de ma situation.

Madame de Valcé et madame de Germeuil viennent tout à coup de se brouiller; et la dernière, pour se venger, a eu la noirceur de m'envoyer plusieurs lettres de madame de Valcé, dans lesquelles je suis traitée avec indignité. Je vais copier celle dont la date est la plus nouvelle, et qui fut écrite il y a trois semaines. La voici:

« Encore une fois, rien ne peut m'empêcher de louer cette petite maison à Saint-Mandé, et sous mon nom, puisque cette vieille femme ne veut point de *Duplessis*. Vous me proposez un bel expédient! *Que le marquis de* ****, dites-vous, *fasse le marché comme pour lui*. Fort bien, mais alors il y établirait un de ses gens pour concierge; et si je veux y aller sans lui, et même sans qu'il le sache... Vous riez, j'en suis sûre, ou vous êtes indignée. Le *sentiment*, *l'amour*... Je répondrai, moi: Et le *refroidissement*, *l'inconstance*... Il faut tout prévoir. Enfin, je désire pouvoir disposer à mon gré de cette jolie petite maison: ainsi, je vous le répète, concluez le mar-

» ché en mon nom; je prendrai des pré-
» cautions pour que cela soit ignoré; mais
» quand on le découvriroit, le grand mal!
» Est-il défendu d'aimer *la campagne*, la
» solitude, l'agriculture, de faire ses déli-
» ces d'un charmant jardin....? Vous pré-
» tendez que ma mère *éclateroit*....! Eh!
» ne la croyez donc pas si *revêche*, vous
» lui faites tort. *Son amie* lui dicte bien
» quelques phrases un peu sévères, mais
» *son ami* lui inspire des sentimens très-
» *humains*.... Au pis aller, si elle se fâche,
» nous ferons quelques coquetteries au
» chevalier d'Herbain, et il rétablira la
» paix; il ne souffrira pas qu'on ait l'incon-
» *séquence* de gronder pour si peu de
» chose. Adieu, chère petite; terminez
» donc avec votre vieille dévote, et, pour
» votre récompense, vous pourrez, tant
» que vous voudrez, aller rêver et méditer
» dans mon ermitage. »

Peut-on pousser plus loin la dépravation et la méchanceté? Avouer sans nécessité qu'on n'aime point son amant, annoncer légèrement qu'on le quittera; calomnier sa

mère de gaîté de cœur....! Renoncer à tout principe, à toute pudeur, sans être emportée ni par la passion, ni par une imagination ardente...! Se déshonorer de sang-froid..! Je suis plus épouvantée qu'irritée de sa noirceur et de ses vices....! Quand je songe à l'éducation qu'elle a reçue, je n'accuse que moi de ses désordres; la colère et l'indignation ne me sont point permises, je ne dois éprouver que des remords.... Livrée pendant douze ans à la dissipation, aux amusemens les plus frivoles, j'oubliai que j'étois mère, j'abandonnai ma fille : le ciel me punit aujourd'hui d'un égarement si criminel....! Je ne puis me le dissimuler, c'est un vice donné par l'éducation, qui seul a corrompu son âme; c'est la coquetterie seule qui l'a perdue....! L'infortunée, avec une mère telle que vous, elle eût été raisonnable, honnête, elle seroit estimée, heureuse....! Elle me calomnie, elle me hait.... Ah! je ne puis que la plaindre, et je dois lui pardonner.

Je renfermerai au fond de mon âme un si cruel chagrin, je n'en parlerai ni à M. de

Limours, que je ne veux point aigrir, ni à madame de Valcé.... Mais c'en est fait, j'ai perdu tout le repos de ma vie, j'envisage dans l'avenir des peines dont je ne puis supporter l'idée....! Elle achèvera de se perdre, de se déshonorer par quelque scène d'éclat..... Ah! ma chère amie, si je n'étois pas sûre de vous voir demain, et de pleurer en liberté avec vous, la tête me tourneroit. O vous! mère si tendre et si vertueuse, vous obtiendrez du ciel, pour votre malheureuse amie, le pardon de ses fautes; vous obtiendrez qu'il me conserve le seul bien qui puisse me dédommager.....! ma chère Constance....! Hélas! je me trouve si coupable, que tout ce qui pourroit me rendre heureuse encore me paroît à peine possible...! Chaque réflexion diminue l'espérance dans mon cœur. Ah! venez rendre à ce cœur déchiré la force qui l'abandonne; venez, vous seule au monde pouvez me tirer de l'état affreux où je suis!

LETTRE VII.

M. d'Aimeri au Baron.

Madame d'Almane est partie bien pour Paris, et *nous* la cherchons encore où elle n'est plus. Le chevalier, ce matin, m'a proposé d'aller me promener avec lui au château de B*** ; nous y avons été à cheval ; nous nous sommes arrêtés sur le bord de la rivière. C'est ici, me dit le chevalier, que j'ai vu mademoiselle d'Almane pour la première fois. Ma mère vint faire une visite à madame d'Almane ; tout le monde étoit à la promenade, on nous conduisit sur cette pelouse ; en y arrivant, nous rencontrâmes, à cent pas de la compagnie, une charmante enfant, qui s'amusoit à courir ; je fus frappé de sa figure ; ses cheveux noirs, rabattus sur son front, cachoient la moitié de son visage, mais ils laissoient voir deux grands yeux....! les plus beaux qui

ennemi.....! Comme Charles achevoit ces mots, nous nous trouvâmes près des portes du château; là, Charles s'arrêta, et me montrant un grand sorbier : Vers le temps dont nous parlons, dit-il, je montai sur cet arbre, et j'en tombai ; Adèle désiroit une branche de sorbier..... — Et vous fûtes plus empressé qu'adroit..... — Je tombai sur la tête, je me fis une blessure assez considérable; mais Adèle pleura, elle arracha le mouchoir qui couvroit son sein, et le mit sur mon front.....! En disant ces paroles, les yeux de Charles se remplirent de larmes ; il tomba dans la rêverie. Nous sommes entrés dans le jardin, où nous avons trouvé bien d'autres souvenirs... Ici, Charles fit la découverte d'un nid d'oiseau, qui fut offert à Adèle, et reçu avec une vive reconnoissance; là, Théodore, Adèle et Charles jouoient les soirs à différens petits jeux. C'est dans ce bosquet de chèvre-feuille que Charles fit ses adieux à Adèle, lorsque nous partîmes pour aller voyager dans le Nord..... Enfin, chaque objet nous retrace un souvenir intéressant; Charles

se rappelle avec attendrissement ce temps de bonheur et d'innocence, ce temps où la charmante Adèle témoignoit un extrême plaisir en le voyant, et lui disoit, lorsqu'il s'en alloit : *Si vous revenez bientôt, je vous aimerai bien.*

Vous pouvez juger, monsieur, par ce détail, si le chevalier est amoureux ! Il a la tête absolument tournée, et je n'en suis pas surpris ; rien ne peut être comparé à mademoiselle d'Almane ; elle a dans sa figure, dans son maintien, dans ses manières, un charme inexprimable qui n'appartient qu'à elle ; plus on la voit, plus on la trouve aimable : elle réunit à une instruction étonnante pour son âge, à des talens charmans, une modestie, une simplicité, qui désarmeroient l'envie même ; elle est toujours également douce, bonne, obligeante ; on voit que toutes les qualités qu'elle montre sont vraies ; elle n'a jamais un moment de prétention ou d'affectation ; rien de ce qu'elle fait d'honnête ne paroît lui coûter : elle a tellement pris l'habitude et le *pli* du bien, qu'on seroit tenté de croire qu'elle est

exactement née ce qu'elle est, et qu'elle ne doit absolument rien à l'éducation ; elle est si naturelle, on voit en elle si peu d'art qu'on a peine à se persuader qu'elle ne soit pas entièrement l'ouvrage de la nature.

Adieu, monsieur ; nous n'irons à Paris que dans trois semaines ; mandez-moi, je vous prie, si vous comptez toujours ne revenir de Strasbourg que sur la fin de décembre.

LETTRE VIII.

Le comte de Roseville au Baron.

De ***.

LA gazette a dû vous apprendre que nous voyageons encore : mon cher baron; ainsi la date de cette lettre ne vous surprendra point. Nous avons enfin vérifié tous les faits contenus dans les Mémoires du baron de Sulback et du comte de Stralzi, et nous avons trouvé vrai tout ce qu'a dit le premier, et par conséquent le rapport du comte de Stralzi entièrement faux. Il y avoit à peine trois semaines que nous étions partis de la cour, lorsque le jeune prince reçut une lettre du prince son père, dont voici la copie :

« J'apprends avec un plaisir inexprimable,
» mon cher fils, l'effet que produit votre
» présence dans tous les lieux où vous pas-
» sez; méritez ces preuves d'attachement

» par votre sensibilité, par votre reconnois-
» sance; promettez-vous de rendre heu-
» reux un jour ce peuple qui vous aime,
» parce qu'il espère que vous ferez son
» bonheur; gardez-vous de recevoir jamais
» avec l'air de l'indifférence les témoigna-
» ges de son affection; non-seulement il
» attend de vous sa félicité, mais il veut
» encore votre amour; le sien n'est qu'à ce
» prix. Si vous n'êtes que juste, il n'aura
» que du respect; il vous devra de la fidé-
» lité, fussiez-vous un tyran; les marques
» de sa tendresse peuvent donc seules vous
» mettre au rang des grands souverains.
» Oui, en vous chérissant, il immortali-
» sera votre nom.... Son bonheur dépen-
» dra de vous; mais aussi votre renommée,
» votre véritable gloire, ne dépendront
» que de lui seul. D'ailleurs, en gagnant
» les cœurs de tous mes sujets, vous aug-
» menterez encore leur affection pour moi;
» ils jugeront de mes sentimens pour
» eux, par les soins que j'ai pris de votre
» éducation, ils me béniront en vous
» voyant digne de régner. Voyagez encore

» six semaines dans mes états, rapportez-
» moi des mémoires détaillés et fidèles :
» si, dans quelques provinces éloignées de
» la cour, le mérite et la vertu languissent
» ignorés, opprimés peut-être, arrachez-
» les à l'obscurité; enfin, tandis que les
» soins du gouvernement me retiennent au
» milieu d'une cour trompeuse, où je ne
» puis entendre les cris du peuple et les
» plaintes des infortunés, vous, mon fils,
» libre encore, remplissez le devoir sacré
» d'un sujet fidèle, d'un ami tendre; in-
» struisez-vous pour m'éclairer.

» Quand vous aurez parcouru toutes mes
» provinces, je désire que vous acquiériez
» encore une connoissance qui vous sera
» très-utile. Voyagez sept ou huit mois
» dans les états voisins des miens; il est
» bien nécessaire que vous connoissiez les
» forces et les ressources de nos voisins;
» examinez avec attention chez les étran-
» gers les établissemens publics, les manu-
» factures, etc. Allez, mon cher fils, vous
» instruire, perfectionner votre raison, et
» vous rendre digne de régner un jour sur

» une nation capable de tout entreprendre
» pour son souverain et pour sa gloire. »

Le jeune prince lut cette lettre en soupirant, et ne reçut pas sans quelque peine cet ordre positif, de ne retourner à ** que dans dix mois; cependant il obéit sans murmure, car il n'a pas pour le prince, son père, un respect *de forme* et seulement extérieur, mais il a pour lui cette vénération profonde, cet attachement passionné qu'inspirent aux grandes âmes l'admiration et la reconnoissance.

Il y a maintenant quatre mois que nous sommes dans les pays étrangers. Dans toutes les villes où nous séjournons, nous formons des liaisons de société; le prince est aimable, obligeant, poli; il a de l'aisance et des grâces, il ne sort jamais un instant de l'incognito qu'on nous a prescrit; il est toujours dans la société *le comte de Gemrid*, de manière qu'il n'y porte ni gêne, ni contrainte. Nous entendons parler de la cour et du gouvernement; nous entendons louer ou blâmer sans fard. Plus d'une fois, le prince en secret, choqué de la liberté des critiques,

m'en a témoigné sa surprise. Cette licence, me dit-il, est bien extraordinaire et bien imprudente...... — Elle est sans doute condamnable, mais elle n'est point extraordinaire, car elle existe partout...... — Partout! Comment! vous croyez que dans les états de mon père.....? Il y a partout des mécontens et des frondeurs : un prince doit excuser tout ce que l'humeur peut faire dire contre lui; il abuse du droit qu'il a de punir, s'il s'en sert pour se venger. — Cependant, si on attaque son honneur.....? — L'honneur d'un souverain dépend du jugement de la nation entière, de l'opinion générale, et non des discours de quelques insensés. Je suppose que vous calomniez un homme de votre cour, vous flétrissez sa réputation, et l'infortuné ne peut se venger; tandis que lui, s'il étoit coupable de cette faute envers vous, il risqueroit de se perdre, et ne pourroit vous faire aucun tort. Dans ce cas, la justice même vous prescrit donc l'indulgence. Si la méchanceté peut vous offenser, du moins elle ne peut vous nuire; vous devez

donc vous borner à la mépriser. — Mais faut-il qu'un prince laisse impuni l'auteur d'un libelle qui le déchire? — Non sûrement, puisqu'il doit punir les scélérats. Je ne parlois que des discours qui se tiennent dans la société. Vous trouverez peut-être des gens assez bas pour venir vous dénoncer les personnes qui oseront parler de vous avec légèreté; alors, monseigneur, que votre indignation ne tombe que sur le délateur. — Cependant, m'avertir de ce qui se dit contre moi, n'est-ce pas me rendre un service? — C'est selon; si ce qu'on dit est fondé, l'amitié doit vous en avertir dans l'espoir de vous réformer, mais elle ne doit pas vous nommer la personne qui vous accuse. Un honnête homme considère les imprudences dont il est témoin, comme des secrets qui lui sont confiés; si l'on parle sans feinte devant moi, c'est qu'on m'estime assez pour ne pas craindre mon indiscrétion; cette confiance m'honorera davantage, si je ne la dois point aux préventions de l'amitié, et si ma seule réputation l'inspire; l'étranger, l'inconnu, l'ennemi

même qui me la témoigne, s'assure de ma foi, et je ne pourrois le trahir sans me déshonorer. — Mais si une personne dont je me croirois aimé disoit du mal de moi...? — Si cette personne parloit dans un premier mouvement de mécontentement et d'humeur, je ne vous en informerois point. — Si c'étoit de sang-froid, et par une méchanceté réfléchie, m'en avertiriez-vous...? — Oui, mais en sa présence. Souvenez-vous, monseigneur, qu'il y a toujours dans une accusation secrète de la noirceur et de la lâcheté, et ne regardez jamais que comme un délateur celui qui vous découvre une perfidie, et qui craint d'être nommé.

Nous partons demain, mon cher baron, pour ***. Le prince laisse ici des regrets, et une réputation dont je dois être satisfait, et il retirera de ses voyages une véritable instruction, parce qu'il n'a nulle envie d'étaler celle qu'il a déjà; il parle peu, questionne beaucoup, écoute avec une extrême attention, et chaque soir il écrit tout ce qu'il a vu et entendu de remarquable dans la journée.

Etes-vous encore à Strasbourg, mon cher baron, ou jouissez-vous enfin du bonheur de vous retrouver à Paris, au milieu de vos amis et de votre charmante famille? Parlez-moi de vous, de madame d'Almane, de vos enfans et du chevalier de Valmont, pour lequel j'ai conservé le plus tendre intérêt.

LETTRE IX.

La Baronne à madame de Valmont.

De Paris.

C'EST bien d'elle-même, madame, qu'Adèle a voulu vous écrire le lendemain de notre arrivée. Puisqu'elle vous a fait la description de ma nouvelle maison, je ne vous parlerai que de son appartement et de celui de son frère, parce qu'elle ne connoît ni l'un ni l'autre : ceci vous surprend, sans doute, il faut vous l'expliquer. M. d'Almane loge au rez-de-chaussée, et moi au premier; à côté de ma chambre, est un assez grand cabinet où couche Adèle maintenant, à l'extrémité de ce cabinet, se trouve une porte qui est condamnée : Adèle m'a demandé ce qu'il y avoit au-delà de cette porte, et j'ai répondu que c'étoient de grands galetas que je ferois arranger par la suite pour lui composer un appartement

dans le cas où elle se marieroit, et en supposant que son mari voulût vivre avec moi. Au vrai, ce prétendu galetas est un charmant appartement composé de six pièces, et tout arrangé. On n'y voit point de dorures, il est meublé avec une extrême simplicité, mais il n'en conviendra que mieux à ma fille, car elle a assez bon goût pour préférer l'élégance et la commodité à la magnificence. Je n'attendrai certainement pas qu'elle soit mariée, pour lui procurer le plaisir si agréable d'être bien logée : elle a quinze ans passés; dans un an j'ouvrirai la porte condamnée, et je l'établirai dans son nouvel appartement. Théodore, de son côté, éprouvera la même surprise; et nous n'annonçons point cette nouvelle, parce que M. d'Almane, désirant garder encore un an son fils dans sa chambre, ne veut pas qu'il puisse avoir le désir d'occuper un autre appartement.

M. d'Almane est arrivé sur la fin de la semaine dernière; ainsi nous voilà tous réunis et bien parfaitement heureux. Mes enfans ne sont point encore dans le monde;

cependant, comme nous soupons à neuf heures et demie, Théodore soupe à table, mais il se couche avant onze heures; son père le suit toujours: moi, je reste avec la société jusqu'à minuit trois quarts. Adèle soupe à huit heures, dans sa chambre, avec miss Bridget et la petite Hermine, ainsi elle se lève toujours deux ou trois heures avant moi; et, quoique pendant cet espace miss Bridget préside à ses études, j'ai la précaution de les diriger de manière qu'elle puisse me prouver à mon réveil qu'elle a bien employé son temps; par exemple, je ne veux point qu'elle fasse de musique, mais je veux qu'elle peigne, qu'elle écrive et qu'elle calcule. Elle fait à présent tous ses extraits d'histoire, en anglais et en italien, ce qui l'entretient dans l'habitude d'écrire ces deux langues, sans être obligée d'y consacrer une étude particulière. Elle écrit en français les extraits de pièces de théâtre et les lettres de mon ouvrage. Quand je suis levée, je corrige ses fautes de style et de langage, ensuite je la fais chanter et jouer de la harpe jusqu'à midi; alors elle va se

promener, si le temps le permet, ou elle lit. A une heure, nous dînons tous ensemble; après le dîner, elle brode ou fait de la tapisserie pendant une demi-heure. A trois heures, elle a deux maîtres, l'un de danse, l'autre de chant; ce qui l'occupe jusqu'à cinq, que nous nous enfermons dans mon cabinet: nous lisons une heure; à six, *l'académie;* elle dessine à la lampe et d'après nature, jusqu'au souper. Vous voyez, madame, par ce détail, qu'Adèle s'occupe d'une nouvelle étude, elle commence à peindre en miniature; elle gardera ce maître jusqu'à dix-huit ans; et pendant cet espace, elle dessinera toujours deux heures par jour. Accoutumée par gradation à s'occuper, à ne jamais perdre un moment, cette application continuelle ne peut être fatigante pour elle, le changement d'occupation la délasse: d'ailleurs, ayant surmonté toutes les difficultés, l'étude lui paroît en général beaucoup plus agréable que pénible, et l'habitude du travail lui rendroit l'oisiveté insupportable. Je lui procure trois fois par semaine une récréation aussi ins-

tructive qu'amusante : aussitôt après le dîner nous montons en voiture, Adèle, Théodore et moi, et nous allons voir des cabinets de tableaux, ou de pierres gravées, de médailles ou des monumens intéressans, ou enfin des manufactures. Si ce sont des manufactures, nous ne manquons jamais, avant de sortir, de lire dans l'Encyclopédie, l'explication de la chose que nous allons voir ; de manière qu'après cette lecture, nous comprenons parfaitement tout ce que nous voyons faire, et nous continuerons cette espèce de cours jusqu'au mois de mai. Je vous obéis, madame : je ne vous parle que d'Adèle, votre bonté pour elle vous rendra mes détails intéressans, et vous voyez avec quelle confiance j'emploie un moyen si doux pour moi de vous amuser et de vous plaire.

LETTRE X.

La même à la même.

MONSIEUR d'Aimeri et le chevalier de Valmont sont arrivés hier en parfaite santé; le dernier, en revoyant Théodore, lui a montré une amitié dont mon fils est touché jusqu'au fond de l'âme. Avant mon départ pour l'Italie, Théodore étoit trop enfant pour pouvoir être regardé et traité *comme un ami*, maintenant il est assez raisonnable pour sentir le prix de l'amitié : la petite différence d'âge qui se trouve entre lui et le chevalier de Valmont est à peine sensible à présent, et ne le sera plus du tout dans un an.

Oui, madame, j'ai fait connoissance avec cette charmante comtesse Anatole, dont la vicomtesse nous a tant parlé ; je la trouve en effet infiniment jolie et très-aimable, mais je vois avec peine qu'on lui laisse for-

mer des liaisons bien dangereuses; elle commence à jouir de sa liberté, *elle va seule*, parce qu'elle vient d'accoucher; on devroit être raisonnable dès qu'on est mère; cependant, à dix-huit ans, il est impossible de pouvoir se passer de guide, surtout lorsqu'on a reçu l'éducation la plus négligée.

Adieu, madame; je ne vous rends point compte de vos commissions, Adèle a voulu s'en charger; elle s'en occupe avec l'activité que vous lui connoissez, et qui redouble encore quand vous en êtes l'objet.

LETTRE XI.

La Baronne à Madame d'Ostalie.

Il est certain qu'on n'eut jamais plus de délicatesse et l'honnêteté qu'il en a..! C'est maintenant une véritable passion, mais d'autant plus touchante, qu'il la renferme au fond de son cœur avec un soin extrême : à peine ose-t-il regarder Adèle ; il semble même éviter les occasions de lui adresser la parole, et jamais encore il n'a pris la liberté de la louer ; tous ses éloges s'adressent à la petite Hermine, tous ses témoignages de tendresse à Théodore, aussi mon fils l'aime-t-il réellement à la folie.

Aujourd'hui le chevalier a dîné chez moi ; en sortant de table, Théodore parloit de lui à Porphire, et disoit : *Je l'aime comme s'il étoit mon frère!* A ce mot de *frère*, Charles s'est précipité vers Théodore ; et lui a saisi la main avec une ex-

pression et un attendrissement impossibles à dépeindre. Au même moment il a craint sans doute d'avoir fait une indiscrétion (car, lorsque nous sommes pénétrés d'un sentiment profond, nous croyons que tout la décèle) il s'est embarrassé, et il a rougi et baissé les yeux. Adèle brodoit à côté de moi; je l'ai regardée dans cet instant, mais je n'ai pu voir son visage; elle venoit de perdre son aiguille, et elle la cherchoit avec beaucoup d'attention, en penchant la tête vers le parquet.... Elle est restée dans cette attitude un temps assez considérable pour rendre cette action *un peu suspecte*... Elle s'est relevée excessivement rouge; étoit-ce l'embarras, ou bien simplement l'effet du sang porté à la tête! je l'ignore.

A l'égard de ses sentimens, je suis bien sûre qu'elle n'en a point *de décidés*, et je le suis aussi que la raison les réglera toujours. J'ai cru remarquer qu'elle parle de madame de Valmont avec plus d'intérêt encore depuis qu'elle a vu son fils, et qu'elle trouve une sorte de plaisir à prononcer ce nom de *Valmont*. Elle a sorti de la boîte

qui les renfermoit, la jolie petite collection de cailloux que le chevalier lui donna avant notre départ pour l'Italie; ces cailloux, oubliés pendant trois ans et demi, sont maintenant rangés avec beaucoup d'ordre dans la chambre d'Adèle, sur de jolies tablettes de bois d'acajou, achetées exprès pour ce seul usage. Voilà tous les *indices* que j'ai pu rassembler jusqu'ici; du reste, Adèle n'est ni *rêveuse* ni *distraite*, elle est tout aussi gaie que de coutume; les jours où le chevalier n'est point admis, c'est-à-dire cinq jours au moins de la semaine, je n'aperçois pas la plus légère altération dans son humeur; enfin, je vous assure que, s'il y a un sentiment de préférence, il ne l'occupe que bien foiblement, et ne trouble en rien sa tranquillité.

Le marquis d'Hernay, ce jeune homme que nous avons vu en Italie, est de retour; le chevalier l'a rencontré un soir chez moi; il sait qu'il n'est point marié, qu'il est très-riche, qu'il jouit d'une bonne réputation, et j'ai cru remarquer qu'il ne le voyoit pas,

sans quelque inquiétude aussi bien traité de M. d'Almane.

La comtesse Anatole a soupé hier chez moi ; M. de Saint-Phar, qu'on dit être amoureux d'elle, est resté jusqu'à huit heures trois-quarts, dans l'espoir que je le prierois à souper ; mais comme je n'ai point adopté cette manière si à la mode d'attirer du monde chez soi, je ne l'ai point retenu ; la comtesse Anatole a été assez triste toute la soirée, elle s'est plainte *de la migraine;* après souper, il y a eu un *chuchotage* d'une demi-heure entre elle, madame de Valcé et madame de Clairfonds, ensuite elle a été se coucher. On n'a point encore de reproche essentiel à lui faire, mais elle prend de la coquetterie, elle se livre à madame de Valcé.... Vous verrez que tout cela tournera mal. C'est bien dommage, car elle a certainement un excellent naturel et une âme charmante.

Adieu, ma chère fille ; mandez-moi des nouvelles de madame de S*** ; je sais déjà que l'inoculation a bien pris, et qu'elle a un peu de fièvre ; j'espère que vous revien-

drez au bout des trois semaines; je ne m'accoutume pas à vous savoir à une lieue de moi, et à passer si long-temps sans vous voir; mais j'approuve fort que vous ne reveniez point avant le temps prescrit. Beaucoup de gens ne se font aucun scrupule de tromper le public à cet égard, et d'apporter à Paris la petite-vérole. Cependant cette supercherie est bien cruelle, et blesse également l'humanité et la probité.

LETTRE XII.

La Baronne à madame de Valmont.

Ce 25 avril.

Il est enfin décidé que nous partirons pour la Hollande dans huit jours, M. d'Almane, mes enfans, Dainville et moi. Vous imaginez bien, madame, qu'Hermine sera du voyage, car elle est toujours inséparable de sa mère. Nous serons sûrement de retour dans un mois.

Le chevalier de Valmont avoit bien envie de voir la Hollande, et de venir avec nous; mais au lieu de cela, il part demain pour sa garnison. M. d'Aimeri, comme vous savez sans doute, madame, ne l'y suivra point; il est temps en effet de le laisser sur sa *bonne foi*, afin de connoître quel usage il est capable de faire d'une entière liberté. Il va dans une ville où l'on joue beaucoup, il y sera sans Mentor, et entouré d'une

foule de jeunes gens dont il ne recevra que de mauvais conseils ; il aura certainement du mérite à se bien conduire. Il nous a fait ses adieux aujourd'hui, et s'est véritablement attendri en embrassant Théodore; ils se sont promis de s'écrire, car ils ne se reverront que l'hiver prochain.

Adieu, madame; adressez-moi votre première lettre à la Haye. Je connois votre goût pour les fleurs, ainsi vous pouvez compter sur une petite boîte des plus beaux ognons de jacinthes qui soient à Harlem.

LETTRE XIII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

D'Amsterdam.

Je reviens de Broëk* dans l'instant, ma chère fille ; on ne peut dépeindre ce village sans être accusé d'embellir la vérité ; cependant tout ce que je dirai de ce lieu charmant sera encore mille fois au-dessous de la réalité. Tous ses habitans, quoique de simples paysans, sont très-riches ; les rues sont pavées de briques posées sur champ, mais de différentes couleurs, formant des espèces de mosaïques, et de la propreté qu'on peut désirer dans une chambre ; les maisons sont peintes et propres comme le lambris d'un appartement bien soigné ; tout, jusqu'aux toits, est reluisant, brillant, et paroît neuf ; chaque maison a

* Qui se prononce *Brouk*. Ce village est à deux lieues d'Amsterdam.

un jardin et une terrasse, l'un et l'autre fermés seulement par de jolies barrières basses et à jour, qui laissent voir tout l'intérieur; la terrasse est communément devant la maison, le jardin est après, et la sépare de la maison voisine; ce même ordre se trouve toujours, et des deux côtés des rues; les jardins sont ornés de vases de porcelaine, de grottes de coquillages, de fleurs, d'arbres, et de plates-bandes formées par des grains de verre de diverses couleurs, d'un éclat éblouissant, et rangés artistement en différens dessins. Il y a d'autres plates-bandes en petites coquilles placées avec autant d'art et de soin que celles que nous arrangeons dans des tiroirs. Derrière les maisons et les jardins on aperçoit d'immenses et fertiles prairies remplies de troupeaux: les étables et les écuries sont aussi sur les derrières, de sorte que les voitures et les bestiaux ne passent jamais dans ces rues si propres, rien ne peut les salir. L'intérieur des maisons est aussi étonnant que l'extérieur: le pavé en est de pierres luisantes, communément jaunes et noires

en carreaux égaux. Les principales pièces sont boisées; cette boiserie n'est ni peinte, ni vernie, elle a sa couleur naturelle, et elle est ornée des plus jolies sculptures. Dans la belle pièce, il y a toujours une grande armoire avec des battans en glaces, au travers desquelles on voit de charmantes porcelaines et une nombreuse argenterie, si brillante, qu'elle semble sortir des mains de l'ouvrier. Nous sommes entrés dans plusieurs maisons, nous avons trouvé partout le même ordre et la même élégance. Ils ne peuvent s'envier mutuellement: on croiroit, à l'uniformité de leurs habitations, que leurs fortunes sont parfaitement égales; car qui voit une des maisons de Broëk, les connoît toutes. A chaque maison il y a deux portes, dont l'une, qui s'appelle la porte de *cérémonie*, ne s'ouvre jamais que pour deux événemens, le mariage et la mort; c'est par cette porte qu'entrent les nouveaux mariés, ils ne la repassent que pour être conduits au tombeau; dans l'intervalle, cette porte reste condamnée. Les paysans de Broëk ont aussi une chambre qui n'est

jamais habitée que le jour du mariage, et qu'ils regardent ensuite comme un temple qu'on profaneroit en y demeurant; cette chambre est plus ornée qu'aucune autre, le lit en est excessivement paré et couvert de dentelles; on y voit sur une table une jolie corbeille qui contient les ajustemens qu'avoit la mariée le jour de sa noce; et du reste, on n'entre dans ce réduit mystérieux et sacré que pour le nettoyer, l'embellir, le décorer de vases de fleurs, ou pour le montrer aux étrangers.

A l'égard de leur habillement, il répond à tout le reste: celui des hommes est fort simple, celui des femmes est très-recherché; elles sont vêtues de belles perses, elles ont le plus beau linge, et beaucoup de petits bijoux d'or et de perles fines; un béguin de toile blanche cache leurs cheveux, et est attaché des deux côtés avec de grandes épingles d'or ornées de perles fines. J'ai vu plusieurs servantes arrangées ainsi; leurs maîtresses ont de plus beaux colliers, des bagues, et des justes d'une plus belle toile.

Leurs mœurs sont d'une pureté irréprochable, ils sont très-unis entre eux, ils ont pour leurs enfans la plus vive et la plus tendre affection : aussi les petits enfans sont si accoutumés à être caressés, qu'ils sont eux-mêmes caressans au dernier point. Je me suis arrêtée devant tous ceux que j'ai rencontrés, et ils venoient de leur propre mouvement me baiser avec une petite manière charmante. Les habitans de Broëk sont très-sauvages ; quand ils voient arriver des étrangers, ils courent tous se renfermer dans leurs maisons et refusent d'ouvrir la porte ; mais ils ont une galanterie naturelle, ou, pour mieux dire, un certain respect pour les femmes, qui les rend tout différens à leur égard : aussitôt qu'ils en voient, ils s'empressent, s'assemblent, les suivent, les conduisent, les mènent chez eux (fussent-elles avec des hommes), et leur font tout voir avec l'air le plus honnête et le plus obligeant. C'est ainsi qu'ils nous ont traitées pendant trois heures que nous avons passées avec eux. Leurs femmes ne sortent jamais de Broëk ; une fille trouveroit difficilement

à se marier, si elle alloit dans un autre village un peu éloigné. Amsterdam leur est aussi peu connu que Londres ou Constantinople; elles se trouvent heureuses chez elles. Broëk est pour elles l'univers; et c'est ainsi qu'elles conservent leurs mœurs et leurs vertus; ils se marient toujours entre eux. Plusieurs nobles de ce pays ont voulu épouser des filles de Broëk à cause de leurs richesses; mais aucun n'a pu y parvenir. Les habitans de Broëk font grand cas de leur simplicité et de leur état de paysans; ils mènent une vie très-frugale : embellir leur habitation, est le plus grand plaisir qu'ils connoissent; vivre unis et paisibles, est le seul bonheur qu'ils apprécient. Le sang, si beau dans toute la Hollande, l'est particulièrement à Broëk : tous les enfans sont charmans, les hommes ont l'air robuste; les femmes sont grandes, bien faites, communément jolies; et elles ont toutes le teint d'une fraîcheur surprenante. Enfin, ce village offre un tableau unique dans son genre! tout y charme le cœur et les yeux; nul objet malheureux ou désagréable ne le gâte :

non-seulement on n'y rencontre pas un pauvre, mais on n'y voit pas une personne qui paroisse être dans un état peu aisé, pas un estropié, pas un vieillard infirme, pas une maison négligée ; la santé, toutes les recherches de l'aisance, toute l'élégance de l'industrie et de la propreté, la simplicité, la bonhomie, la vertu, le bonheur, voilà les biens inestimables et les images charmantes qu'on y trouve, et qui, jointes à la sigularité piquante des habillemens, des maisons et des coutumes, en font un lieu d'autant plus extraordinaire, qu'il n'est qu'à cent lieues de nous.

J'allai hier à Sardam *, autre village plus étendu, plus riche encore que Broëk, où l'on retrouve à peu près les mêmes mœurs et les mêmes coutumes, mais infiniment moins joli, moins propre et moins singulier que Broëk.

Nous achevons ici notre *cours de manufactures*, nous avons déjà vu faire du pa-

* Village immortalisé par le séjour que Pierre-le-Grand y a fait.

pier, des cordes, des câbles, etc. Nous avons vu à Harlem, une fonderie de caractères pour imprimer, nous avons vu aussi tailler des diamans. Nos enfans sont enchantés de la Hollande, la manière dont on y voyage est en effet bien agréable. Nous sommes dans un beau yacht, c'est-à-dire dans un charmant salon; nous côtoyons des rives délicieuses, nous pouvons lire, écrire, et même faire de la musique, tout aussi commodément que dans une maison.

Les deux pays qui me paroissent contraster le plus entre eux, sont l'Italie et la Hollande: en Italie la nature est majestueuse et variée, elle présente partout de grands effets; d'énormes rochers, de hautes montagnes, des précipices, des cascades; en Hollande, le pays est toujours plat, uniforme, des canaux, de la verdure, de petites plantations, c'est toujours la même chose. En Italie, on trouve à chaque pas d'antiques monumens qui retracent les faits les plus anciens de l'Histoire; l'architecture moderne y est grande, noble, imposante tout y frappe l'imagination, tout y demande

du détail, de l'attention et de l'examen; les tableaux, comme le reste, y sont toujours d'un genre héroïque et sublime; en Hollande, aucun vestige de monumens, tout paroît neuf, rien n'a l'air antique ou vieux, il ne faut considérer que l'ensemble; dans le détail, chaque chose perd de son prix, et devient mesquine et de mauvais goût : chaque objet en particulier n'est qu'un colifichet : l'architecture, les arts, y paroissent ignorés. Tout est agréable, mais petit et sans aucune noblesse. Les tableaux qu'on y trouve sont d'un fini précieux; mais ils sont presque toujours petits, et toujours d'un petit genre, ils n'offrent que des objets ignobles; en Italie, ils représentent des héros, des demi-dieux; ici, ce sont des matelots ivres, des vendeuses de choux, des marchandes de poisson; en Italie les hommes sont vains, artificieux, paresseux; en Hollande ils sont bons, simples, industrieux, laborieux, ils méprisent le faste et la magnificence.

Adèle a fini d'écrire les réponses des lettres de mon ouvrage; et, d'après ma promesse, nous avons commencé le plan de

lecture de tous les chefs-d'œuvre que nous désirons connoître depuis si long-temps. Le jour que nous nous sommes embarqués à Mœrdik, j'ai donné à ma fille les lettres de madame de Sévigné, et Clarisse en anglais. Adèle a lu dans le yacht ces deux ouvrages alternativement, et avec un plaisir et un intérêt dont je jouissois véritablement; elle est assez formée pour sentir les grâces du style de madame de Sévigné, et pour être profondément touchée des beautés sublimes de Clarisse; elle a été aussi très-frappée du caractère atroce de Lovelace, et réellement épouvantée de son artifice et de son hypocrisie : c'est ce que je désirois; il est important d'apprendre de bonne heure à une jeune personne à se défier des hommes en général, nul livre au monde ne peut mieux que Clarisse inspirer cette utile et sage défiance.

Adieu, mon enfant, nous partons demain pour Utrecht, et dans quinze jours au plus tard, j'aurai le plaisir de vous embrasser. Depuis que nous sommes en Hollande,

Théodore a reçu trois lettres du chevalier de Valmont; il me les a montrées, elles sont d'une tendresse....! sûrement jamais *l'amitié* ne s'est exprimée d'une manière aussi passionnée.

LETTRE XIV.

La Vicomtesse à la Baronne.

J'AI une nouvelle à vous mander, ma chère amie, qui m'eût autrefois causé une peine bien sensible, mais qui ne peut m'affecter aujourd'hui. Madame de Valcé prend une maison; elle me quitte, et comme on quitte une auberge....! Sa belle-mère vient de mourir, et laisse une succession très-considérable, puisqu'elle avoit hérité de son frère il y a deux ans.

Cet événement, qui rend M. de Valcé immensément riche, le rend aussi digne de toute la tendresse de sa femme; je crois qu'il n'attache pas un grand prix à ces démonstrations; cependant il est facile, foible et borné : il n'est pas séduit, mais il se laisse subjuguer. Il prend un état de maison extravagant. M. de Limours et moi n'avons été consultés sur rien; nous ne nous plain-

drons point, car c'est avoir un grand tort que d'apprendre au public ceux de sa fille.

Madame de Valcé est dans un enivrement qui m'humilie et me fait pitié ; qu'on est à plaindre quand l'argent peut causer de semblables émotions, puisqu'on est incapable d'éprouver jamais celles qui viennent du cœur !

Adieu, ma chère amie ; je vous attends avec une extrême impatience : j'ai mille choses à vous dire qui me pèsent cruellement, et qu'il est impossible d'écrire.

LETTRE XV.

M. de Lagaraye à Porphire.

Il vient de m'arriver une petite aventure qui me paroît faite pour intéresser un jeune philosophe, et qui peut faire naître des idées utiles et neuves.

Vous savez qu'un de mes voisins, M. de Valincourt, élève un de ses neveux, enfant infortuné, sourd et muet de naissance; vous avez pu voir chez moi ce jeune homme, qui s'appelle Hippolyte, et dont la physionomie pleine d'expression est très-remarquable; cependant, comme il y a deux ans que vous n'êtes venu à Lagaraye, il est vraisemblable que vous n'en aurez conservé qu'une idée confuse; il n'est pas inutile de vous le faire connoître. Hippolyte n'est point joli, mais il a un visage si gai, un sourire si fin, un regard si pénétrant, qu'il est impossible de n'être pas frappé de sa figure;

ses prunelles ont un mouvement rapide et continuel, qui rend sa physionomie aussi animée que spirituelle; c'est par les yeux qu'il écoute, qu'il entend et qu'il s'exprime; on y voit une curiosité habituelle et constante, et l'on y découvre avec facilité ses idées, ses sensations, et tous les sentimens de son âme.

Il y a environ deux ans que son oncle, partant pour Paris, et comptant n'y rester que six semaines, ne voulut point le mener avec lui; je m'en chargeai pour cette espace de temps, et le jeune Hippolyte, alors âgé de quatorze ans, vint avec joie s'établir à Lagaraye. Comme il est naturellement sensible et bon, et que son malheur ajoute à l'intérêt qu'il inspire, il est aimé de tout ce qui le connoît; il a été élevé par un oncle vertueux; il a toujours été traité avec indulgence et tendresse; il n'a jamais reçu que d'excellens exemples, et son cœur est aussi tendre que pur et reconnoissant. Huit jours après le départ de son oncle, tout à coup il tomba malade d'une fièvre maligne; il fut vingt-neuf jours dans le plus grand

danger; je le soignai avec une véritable affection, je le veillai plusieurs nuits; il me prouva que la reconnoissance n'a pas besoin, pour se faire entendre, du secours de la parole; ses yeux me parloient avec une expression moins trompeuse et plus touchante que les plus éloquens discours. J'eus le bonheur de lui rendre la santé. Il étoit en pleine convalescence, lorsque je reçus une lettre de M. de Valincourt, qui me mandoit que des affaires importantes le retiendroient à Paris au moins sept ou huit mois encore; qu'il me prioit de lui envoyer Hippolyte, et de le confier à son homme d'affaires, prêt à partir pour l'aller rejoindre. Hippolyte ne me quitta point sans répandre beaucoup de pleurs; je priai son conducteur de me donner de ses nouvelles aussitôt qu'il seroit arrivé à Paris; M. de Valincourt m'écrivit pour me remercier, et m'apprendre que son neveu jouissoit d'une santé parfaite; ensuite j'ai été pendant plus de dix-huit mois sans en entendre parler. Hier on m'apporte une lettre de la poste : je l'ouvre; je vois une écriture assez mal for-

mée, et qui m'est inconnue; je regarde la signature : quelle est ma surprise, en lisant le nom d'Hippolyte de Valincourt...! Alors je lis, avec autant d'émotion que de curiosité, une lettre conçue en ces termes :

« O quels transports peuvent égaler les » miens..! Je suis donc assuré maintenant » que toute ma reconnoissance vous sera » connue! je puis donc vous remercier dans » votre langage....! Mon père ! ô laisse-» moi te donner ce nom; puisque tu m'as » sauvé la vie, puisque j'ai pour toi les » sentimens du fils le plus tendre.....! Mon » père, quel est mon bonheur ! un homme » aussi bon, aussi bienfaisant que toi *,

* M. l'abbé de l'Épée, qu'on ne peut louer dignement qu'en exposant le tableau de sa vie. Il consacre sa fortune au soulagement des pauvres, ses lumières et ses talens à l'instruction des sourds et muets de naissance; il arrache ces infortunés à l'erreur, à l'ignorance, il les rend à la religion, à l'Etat, à la société, il leur apprend (par le moyen d'une méthode dont il est l'inventeur) à lire, à écrire, à compter. Il est l'auteur

» me procure le plaisir inexprimable de te
» parler, de t'entendre, si tu daignes m'é-
» crire, de te faire lire dans mon cœur....!
» Je n'avois que des idées, je pense à pré-
» sent, et je réfléchis; je sens dans toute
» son étendue tous les charmes, toute la
» félicité attachée à l'état de l'homme.....
» Que de vérités sublimes mon nouveau
» bienfaiteur m'a fait connoître! Avant d'ê-
» tre instruit, je ne doutois point de l'exis-
» tence d'un Être suprême, créateur de
» l'homme et de l'univers, mais j'igno-
» rois sa loi; sans mon respectable et cher
» instituteur, je n'aurois jamais lu l'Évan-
» gile... Ah! faut-il s'étonner que l'homme
» soit si bon, si vertueux, quand il trouve
» dans ce livre divin la connoissance de ses
» devoirs, et tout ce qui peut lui faire ché-
» rir la vertu! Mille fois au fond de l'âme,
» je l'avouerai, l'excès de votre bienfaisance
» étonna, confondit ma foible raison; l'hu-

d'un ouvrage aussi estimable qu'ingénieux et utile, qui a pour titre : *Institution des sourds et muets de naissance.*

» manité m'étoit chère sans doute, la com-
» passion avoit des droits puissans sur mon
» cœur; mais je ne pouvois concevoir com-
» ment on se dévouait ainsi tout entier
» à des soins si tristes et si pénibles ! Hé-
» las ! je ne connoissois que la loi naturelle !
» je n'étois pas fait pour comprendre la
» perfection; aujourd'hui que la religion
» m'éclaire, j'admire sans étonnement vos
» vertus sublimes, et celle du sage à qui
» je dois une nouvelle existence; je con-
» çois facilement que l'homme soit un être
» si parfait, puisque la religion, les lois,
» l'honneur et la nature se réunissent pour
» le porter au bien ! Auroit-il même be-
» soin de la crainte des châtimens pour
» s'interdire le mal...! Ne lui suffit-il pas
» de savoir qu'il est haï s'il est méchant....!
» Des méchans......! seroit-il vrai qu'il en
» existât ! Ce doute me trouble et m'afflige...
» mais enfin, s'il en est, ces monstres in-
» sensés sont sûrement trop rares pour que
» l'on puisse redouter d'en rencontrer ja-
» mais. Je dois donc me flatter de ne voir
» que des hommes sensibles et bienfaisans...

» Depuis mon séjour ici j'ai eu l'occasion » d'en observer de différens états, et je n'en » ai connu que de vertueux à l'école où je » m'instruis, avec une foule d'enfans et de » jeunes gens de mon âge; j'ai vu souvent » des étrangers assister à nos leçons, j'y ai » vu entre autres un grand souverain *, » qui m'a prouvé, par les témoignages d'es- » time et de vénération qu'il donnoit à » mon maître, que les rois savent distin- » guer, honorer et récompenser le mérite » et la vertu.

» Enfin, chaque objet nouveau que je » vois, chaque connoissance que j'acquiers, » ajoute à mon affection pour les hommes. » O mon père, quand je pourrai retourner » en Bretagne, me permettras-tu de t'aider » quelquefois dans l'emploi sacré que tu » t'imposes? Je ne puis être heureux qu'en » partageant ma vie entre mon oncle et » toi. »

Eh bien! mon cher Porphire, n'enviez-vous pas le destin d'Hippolyte? Il n'a jamais

* L'empereur.

vécu que dans la solitude et avec des gens vertueux; il n'a jamais entendu parler; l'indiscrétion, la médisance, la calomnie sont des vices dont il n'a point d'idée; il ne juge des hommes que par des démonstrations trompeuses; il les voit se sourire, s'embrasser, se traiter mutuellement avec autant d'amitié que d'égards; il prend la fausseté pour de la tendresse; et la politesse pour de la sensibilité; il croit habiter un paradis terrestre; il regarde tous les hommes comme ses amis, comme ses frères...! Douces et charmantes illusions que la lecture seule détruira bientôt! Hélas! que deviendra-t-il en parcourant les fastes sanglans de l'Histoire! Avec quel douloureux étonnement et quelle profonde indignation ne lira-t-il pas l'éloge des conquérans barbares qui ont désolé l'univers...! O Porphire! pour avoir bonne opinion des hommes, faut-il donc être sourd et muet de naissance *?

* L'auteur a pris le fond de l'idée de cette lettre dans un ouvrage anglais intitulé *The World*, le Monde, voici le passage :

« At the village of Aronche, in the province

» of Estremadura (says an old Spanish author), » lived Gonzales de Castro, who from the age » of twelve to fitfty two was deaf, dumb, and » blind. His chearful submission to so deplorable » a misfortune, and the misfortune itself, so en- » deared him to the village, that to worship the » holy virgin, and to love and serve Gonzales, » were considered as duties of the same impor- » tance, and to neglect the latter was to offend » the former.

» It happened one day, as he was siting at his » door, and offering up his mental prayers to » S.-Jago, that he found himself on a sudden » restored to all the privileges, he had lost. The » news ran quickly through the village, and old » and young, rich and poor, the busy and the » idle, thronged round him with congratula- » tions.

» But as if the blessings of this life were only » given us for afflictions; he began in a few » veeks to lose the relish of his enjoyements, and » to repine at the possession of those faculties, » which served only to discover to him the fol- » lies and disodrers of his neighbours and to teach » him that the intent of speech was too often to » deceive.

» Trough the inhabitants of Aronche were » as honest as other villagers, yet Gonzales,

» who had formed his ideas of men and things » from their natures and uses, grew offended » at their manners. He saw the avarice of age, » the prodigality of youth, the quarrels of bro- » thers, the trearchery of friends, the frauds of » lovers, the insolence of the rich, the knavery » of the poor, and the depravity of all these, as » he saw han heard, he spoke of with com- » plaint, and endeavoured by the gentlest admo- » nitions to excite men to goodness. »

From this place the story is torn out to the last paragraph; which says « that he lived to » a confortable old age, despised and hated by » his neighbours for pretending to be wiser and » better than themselves, and that he breathed » out his soul in these memorable, words, that » *he who would enjoy many friends, and live* » *happy in the world, should be deaf, dumb,* » *and blind to the follies and vices of it.* »

Voici la traduction littérale :

« Au village d'Aronche, dans la province » d'Estramadure (dit un ancien auteur espa- » gnol), vivoit Gonzales de Castro, qui, depuis » l'âge de douze ans jusqu'à celui de cinquante- » deux, fut sourd, muet et aveugle. Sa soumis- » sion à une infortune si déplorable, et *l'in-* » *fortune elle-même*, le rendirent cher à tout le

» village, de manière que prier la sainte Vierge,
» servir et chérir Gonzalès, paroissoient deux
» devoirs de la même importance; et, dans
» l'opinion générale, négliger Gonzalès, c'étoit
» offenser la sainte Vierge. Un jour qu'il étoit
» assis à sa porte, priant mentalement saint
» Jacques, tout à coup sa langue se délia, et il
» retrouva l'usage de ses sens qu'il avoit perdu.
» La nouvelle s'en répandit promptement, et les
» vieux et les jeunes, les riches et les pauvres,
» les gens affairés et les paresseux, s'assem-
» blèrent autour de lui pour le féliciter. Mais
» combien trompeuses sont les bénédictions de
» cette vie! Gonzalès bientôt perdit le goût de
» ses jouissances, et se plaignit des facultés qui
» ne servoient qu'à lui découvrir les folies et les
» désordres de ses voisins, et à lui apprendre
» que trop souvent on abusoit du don de la pa-
» role pour tromper. Quoique les habitans fussent
» aussi honnêtes que d'autres villageois, cepen-
» dant Gonzalès, qui s'étoit formé des idées sur
» les hommes et sur les choses, d'après leur
» nature et leur usage, fut indigné des mœurs
» de ses compatriotes; il vit l'avarice de la
» vieillesse, la prodigalité des jeunes gens, les
» querelles des frères, les tromperies des amans,
» les trahisons des amis, l'insolence du riche,
» la friponnerie du pauvre, la dépravation de

» tous. Il s'en plaignit, il tâcha, par de sages
» conseils, d'exciter les hommes à la bonté. »
— En cet endroit, l'histoire est déchirée jusqu'au dernier paragraphe, qui dit : « Que Gonzalès
» parvint à la vieillesse haï et méprisé par ses
» voisins, parce qu'il étoit meilleur et plus sage
» qu'eux ; et qu'en expirant, il dit ces mémo-
» rables paroles : Que pour avoir beaucoup
» d'amis et pour vivre heureux dans le monde,
» faudroit être sourd, muet et aveugle aux folies
» et aux vices dont il est rempli. » (*The World*, vol. I.)

LETTRE XVI.

La Baronne à madame de Valmont.

De Paris.

Monsieur d'Almane et Théodore sont partis hier pour Strasbourg ; et moi, au lieu de rester dans ma maison, je suis entrée ce matin avec Adèle dans un petit appartement que j'ai loué dans l'intérieur du couvent de***, et nous y passerons l'été et l'automne. Je dis à ma fille que des raisons d'économie m'ont décidée à ce parti ; mais au vrai, comme elle commencera à entrer dans la société l'hiver prochain, j'ai désiré que ce premier début fût précédé de six mois de retraite absolue ; d'ailleurs, je ne suis pas fâchée qu'elle voie des *pensionnaires* : en connoissant l'éducation du couvent, elle appréciera davantage celle qu'elle a reçue.

Cette après-midi, nous nous sommes

promenées dans le jardin, nous avons rencontré beaucoup de jeunes personnes de l'âge d'Adèle, qui, en nous voyant, se sont mises à courir de toutes leurs forces pour nous éviter, et en faisant de grands éclats de rire. Adèle m'a demandé raison de cet étrange procédé. Pourquoi donc ces fuites et ces rires? m'a-t-elle dit. Ce sont nos figures, ai-je répondu, qui excitent cette frayeur et cette gaîté. — Mais qu'avons-nous donc de formidable et de risible? — Rien en effet : aussi tout simplement on ne fait que se moquer de nous. — S'en moquer! et pourquoi....? — La malignité saisit un ridicule et s'en moque; la sottise se moque sans aucune raison. — Ainsi donc toutes ces jeunes personnes sont imbéciles.....? Peut-être ont-elles beaucoup d'esprit naturel; mais elles ont toute la sottise que peut donner une mauvaise éducation, c'est-à-dire, de la niaiserie, de la *sauvagerie*, de l'impolitesse, de la grossièreté.... — Quoi! personne ne les reprend donc de ces défauts? — Abandonnées de leurs mères, elles sont livrées à des gouvernantes inca-

pables de les bien élever, et qui d'ailleurs les laissent à elles-mêmes toute la journée, sans se donner la peine de les observer et de les suivre. — Oh ! les pauvres petites, on ne doit que les plaindre, ce n'est pas leur faute si elles sont ridicules....! Si j'eusse été mise dans un couvent, si je n'avois pas la plus tendre des mères, j'aurois tous ces défauts. — Oui, sans doute, ma chère Adèle, et cette douce indulgence que vous montrez, n'est au fond que de la justice : conservez-la précieusement ; si vous la perdiez, vous terniriez l'éclat de vos vertus, et vous deviendriez ingrate envers moi ; car vous ne pouvez vous enorgueillir des qualités et des talens que vous possédez, sans oublier que c'est à moi que vous les devez.

Ne vous attristez point, madame, en vous représentant la petite mine d'Adèle à travers une grille ; nous ne recevons point de visites, excepté madame d'Ostalis et madame de Limours, qui entrent dans le couvent : ainsi, nous n'allons point au parloir, à moins que ce ne soit pour prendre

une leçon de peinture ou de danse, et alors ce n'est point à travers la grille, nous allons dans le parloir extérieur.

Au reste, nous menons une vie charmante, la lecture fait nos délices; nous lisons présentement Télémaque le matin, et les fables de La Fontaine dans l'après-midi. A chaque page, Adèle transportée me remercie de lui avoir refusé ces ouvrages admirables lorsqu'elle étoit trop peu formée pour en connoître le prix, et elle ne peut concevoir qu'on ait la folie de les faire lire à des enfans. La lecture a pour elle tant d'attraits, qu'elle nuiroit à ses autres occupations, si je n'y prenois garde; enfin, cette méthode si simple me paroît si bonne, qu'il me semble impossible qu'elle ne soit pas un jour universellement adoptée.

LETTRE XVII.

La même à la même.

La pauvre Adèle vient d'éprouver plusieurs chagrins dont je vais d'abord, madame, vous expliquer les causes. Parmi douze ou quinze pensionnaires en chambre qui sont ici, il y en a une qu'on appelle mademoiselle de Céligny; cette jeune personne, âgée de dix-sept ans, est d'une très-jolie figure; au reste, aussi mal élevée que les autres, mais née avec assez d'esprit pour savoir, quand elle le veut, dissimuler ses défauts, surtout à des yeux de *quinze ans et demi.* Elle a fait plusieurs avances à ma fille, qui, naturellement reconnoissante et sensible, en a été très-touchée. J'ai bien vu que cette liaison ne convenoit nullement à Adèle, mais j'ai voulu qu'elle lui servît de leçon, et je la lui ai laissé former. En

conséquence j'ai permis qu'Adèle attirât mademoiselle de Céligny, qu'elle lui donnât à déjeuner quelquefois, et qu'elle l'engageât à venir dîner avec nous. Comme je ne quitte jamais Adèle un moment, j'ai toujours été en tiers avec elle et sa nouvelle amie. J'ai bientôt remarqué que cette dernière trouvoit ma présence infiniment gênante. Un jour, à la promenade, j'ai feint d'être fatiguée, je me suis assise, et j'ai dit à ma fille de se promener avec mademoiselle de Céligny; au bout d'une demi-heure, elles sont revenues me trouver, et je me suis aperçue qu'Adèle avoit l'air mécontent, et qu'elle traitoit mademoiselle de Céligny avec assez de froideur. Je me suis doutée de la vérité, mais je n'ai point questionné Adèle, et nous nous sommes couchées sans nous expliquer à cet égard. Le lendemain, pendant qu'Adèle écrivoit des extraits, j'ai été faire une visite *à la sœur Sainte-Hélène*, une religieuse de mes amies, qui sait toujours la première toutes les nouvelles du couvent; je lui ai confié ma curiosité, et le désir que j'éprouvois de savoir ce que ma-

demoiselle de Céligny avoit dit à ma fille; alors la sœur Sainte-Hélène (qui déjà en secret m'avoit avertie de me défier du caractère de mademoiselle de Céligny) m'a conté que cette jeune personne prétendoit qu'Adèle s'étoit plainte de l'*esclavage* où je la retenois, en la suivant toujours *comme son ombre*. Après ce récit, j'ai été rejoindre Adèle, et je lui ai rendu fidèlement le rapport de la sœur Sainte-Hélène. Adèle m'a écoutée avec la tranquillité que devoit lui donner la certitude que je ne croyois pas un mot de cette histoire. Est-il possible, a-t-elle dit, qu'on puisse pousser à cet excès la fausseté, la méchanceté....! A présent, maman, je vais vous dire la vérité.... Mademoiselle de Céligny, mécontente de ma froideur, m'impute tout ce qu'elle-même m'a dit hier.... — Vous ne m'apprenez rien de nouveau, hier je devinai à votre air ce que vous m'avouez aujourd'hui : j'étois bien sûre aussi que les détails de votre conversation seroient contés d'une manière infidèle, et je n'ai questionné la sœur Sainte-Hélène qu'afin d'être en état de démasquer à vos

yeux mademoiselle de Céligny. — Quoi ! maman, vous saviez donc qu'elle étoit méchante ? — Je voyois qu'elle n'a point de principes, qu'elle est très-bavarde, et par conséquent je ne doutois pas qu'elle ne fût très-capable de mentir, et de faire des tracasseries. — Eh ! pourquoi ma chère maman n'a-t-elle pas daigné m'éclairer.... ? — J'ai désiré que l'expérience même vous détrompât. — Maman, vous me soulagez d'un grand fardeau, il m'en coûtoit de vous avouer qu'elle avoit voulu me donner de pernicieux conseils; cependant j'étois décidée à vous en parler, puisque je l'étois à ne jamais la revoir, même avant que vous m'eussiez appris qu'elle m'a calomniée.... — A ne jamais la revoir ! voilà ce que je ne souffrirai point.... — Comment donc, maman.... ! — Il faut éviter de se brouiller : une rupture fait du bruit, et nuit toujours à la réputation des deux personnes qui se désunissent; on peut s'éloigner insensiblement et par degrés, ce qui ne produit point de scènes, point d'histoire dont le public puisse s'amuser; enfin, souvenez-vous qu'il

est plus prudent de *délier* que de *rompre*. — Quoi! maman, nous verrons toujours mademoiselle de Céligny...? — Vous ne l'attirerez plus, mais vous la recevrez avec politesse; vous ne lui direz plus que vous l'aimez, mais vous lui témoignerez les mêmes égards.... — Il est dur pourtant de vivre avec une personne que l'on méprise...! — Il faut apprendre à vivre avec des gens dangereux, bavards, indiscrets, parce qu'on en rencontre dans le monde; on doit les éviter quand on le peut, mais il faut les supporter patiemment quand on en trouve, ou lorsqu'on a eu l'imprudence de se lier avec eux. — Ah! cette imprudence, je n'y retomberai plus! Avant de former une liaison, j'étudierai long-temps le caractère de la personne pour laquelle je me sentirai quelque penchant. — Vous ferez bien aussi de vous informer de sa réputation, et même de celle des gens qui lui sont attachés, car on peut ordinairement juger de la délicatesse d'une personne par le choix de ses amis, ce qui est une raison de plus

pour nous porter à n'en choisir que d'estimables.

D'après cet entretien, Adèle s'est décidée à revoir mademoiselle de Céligny, et à la traiter de la manière que j'ai prescrite, mais cette obéissance lui coûte beaucoup : dans une défiance continuelle de mademoiselle de Céligny, elle ne lui parle exactement que *de la pluie et du beau temps*, craignant toujours, de sa part, une interprétation maligne ; et, pour éviter qu'elle ne fasse sur elle une nouvelle histoire, elle a la précaution de ne jamais dire un mot à demi-bas, et de ne jamais se trouver seule avec elle un moment. Cette contrainte continuelle l'accoutume à la circonspection, à la prudence, et en même temps entretient le repentir amer qu'elle éprouve d'avoir formé si légèrement une liaison si peu faite pour elle.

Adieu, madame; j'ai reçu hier une lettre de ****, dans laquelle on me mande que le chevalier de Valmont n'est ni embarrassé ni ébranlé par toutes les moqueries que tous ses camarades font de sa sagesse ; on

ajoute que ceux même qui lui ressemblent le moins, lui pardonnent ses principes en faveur de ses grâces et de sa simplicité. Je partage bien sincèrement, madame, la joie que doivent vous causer ses succès et sa conduite.

LETTRE XVIII.

Le comte de Roseville au Baron.

Nous sommes enfin de retour à***, mon cher baron, j'y ai ramené mon élève, dans sa dix-neuvième année, et heureusement assez fortifié dans ses principes, assez formé, pour être en état de résister aux séductions que l'amour lui préparoit. Nous avons retrouvé Stoline encore libre, encore sur les bords du lac***, dans la maison de son père; sous différens prétextes, et enfin sous celui d'une santé languissante et délabrée, elle a trouvé le secret d'éluder et d'éloigner toutes les propositions de mariage qui lui furent faites en notre absence. Le lendemain de l'arrivée du prince, il reçut un billet qui contenoit ces mots :

« Je me meurs.... Hélas! avant d'expi-
» rer, ne puis-je me flatter de voir un ins-
» tant mon bienfaiteur, mon libérateur...!

» Ah! s'il refuse à mes vœux cette grâce,
» mes derniers momens seront aussi dou-
» loureux que ma vie fut infortunée.

» Stoline. »

Le prince, les yeux remplis de larmes, m'apporta ce billet; et, sans me donner le temps de parler : Il seroit inutile, me dit-il, de vous opposer au dessein que j'ai d'aller, dans ce moment même, chez Alexis Stezen.... Moi! interrompis-je, chercher à vous empêcher de faire un acte d'humanité! pouvez-vous le croire...? Ah! mon ami, s'écria le prince en m'embrassant avec l'expression de la plus vive reconnoissance.... Je n'exige qu'une chose, repris-je, c'est que nous menions avec nous un médecin, afin que vous sachiez au vrai quel est l'état de Stoline; désignez vous-même le médecin qui vous inspire le plus de confiance. Le prince, après un moment de réflexion, nomma le docteur Walter; je l'envoyai chercher sur-le-champ, et nous partîmes aussitôt qu'il fut arrivé; nous trouvâmes Stoline dans un grand fauteuil, avec tout le

costume d'une malade, un air très-languissant, un visage un peu pâle, mais plus touchant et plus charmant que jamais. Son émotion et sa joie, à la vue du prince, ne furent que trop visibles.... Elle rougit, elle pâlit, et ses yeux se remplirent de larmes; elle fit un mouvement pour se lever, et retomba dans son fauteuil. Le prince, au moins aussi troublé qu'elle, s'assit en balbutiant quelques mots que je ne pus entendre; ensuite, s'adressant à la mère de Stoline, il lui dit qu'il avoit amené un médecin, il ordonna qu'on le fît entrer. Pendant ce discours, je regardois fixément Stoline, et je remarquai que la visite du médecin lui déplaisoit beaucoup. Le docteur Walter parut; nous le laissâmes seul avec la malade, et nous passâmes, le prince et moi, dans une autre chambre.

Au bout d'un demi-quart d'heure le docteur vint nous retrouver, et nous assura positivement que non-seulement l'état de Stoline n'avoit rien de dangereux; mais qu'elle se portoit si bien, qu'il n'étoit même pas possible qu'elle se crût malade; et ma

conscience m'oblige, continua le docteur, à déclarer qu'il y a certainement quelque artifice là-dessous.

Ce témoignage d'un homme aussi honnête qu'habile, et que personne n'avoit pu prévenir, me parut faire une profonde impression sur l'esprit du prince; il se promena à grands pas dans la chambre avec beaucoup d'agitation; ensuite, se tournant vers moi: Partons, me dit-il: rien ne me retient plus. A ces mots, il sortit précipitamment; je le suivis, charmé de sa fermeté et de le voir s'arracher de ce dangereux séjour sans dire adieu à Stoline. A peine fut-il en voiture, qu'il se reprocha cette action comme une cruauté: il se représenta Stoline dans les pleurs, il excusa ses artifices en faveur du sentiment qui le produisoit; et, comme s'il eût voulu se venger de la satisfaction que me causoit la victoire qu'il avoit remportée sur lui-même, il me laissa voir sans aucun ménagement et ses regrets et sa foiblesse.

Je l'écoutai sans montrer la plus légère émotion; ma tranquillité l'irrita, il auroit

mille fois mieux aimé des sermons que cet air de sécurité; outre le plaisir de m'inquiéter, des reproches de ma part eussent établi une discussion en règle, et prolongé un entretien si intéressant pour lui, au lieu que la conversation tomboit nécessairement. Cependant, quand je vis que le prince alloit réellement se mettre en colère, je pris enfin la parole : Vous ne réussirez point, lui dis-je, à m'alarmer, je sais que l'humeur peut bien quelquefois vous faire dire des extravagances, mais vous m'avez toujours prouvé que dans toutes les occasions essentielles, vous ne consultiez jamais que l'honneur et la raison; que m'importent vos discours, quand je ne puis avoir d'inquiétude sur votre conduite....! Ces paroles flattèrent d'autant plus le prince, qu'elles furent prononcées d'un ton brusque, et comme si la vérité seule me les eût arrachées. Le prince s'adoucit; le désir de justifier l'estime qu'il m'inspiroit le rendit à lui-même; il me tendit la main, et poussant un profond soupir : Oui, dit-il, vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-

même.....! Votre confiance me fortifie, et m'élève trop à mes propres yeux, pour ne pas me flatter de la mériter toujours.

Quelques jours après, le chevalier de Murville, à ma prière, fut trouver Stoline; il lui parla de manière à lui faire sentir les conséquences de sa conduite; et cette jeune personne, après quelques incertitudes, s'est enfin décidée à combler tous les vœux du fidèle Mirandel; elle vient de l'épouser et de partir avec lui pour la province de ***. Maintenant qu'elle est à cent lieues de la cour, je suis délivré d'une bien vive inquiétude. Le prince a reçu cette nouvelle avec courage; il est triste, mais il cherche à se distraire, et se livre à l'étude avec plus d'ardeur que jamais. Il y a quelques jours que j'eus à son sujet une longue conversation avec le prince son père, qui désire le marier cette année, ce que j'approuve fort; mais la princesse qu'on vouloit lui donner est extrêmement laide, et plus âgée que lui de dix ans; s'il faut, dans une circonstance semblable consulter surtout la politique, doit-on encore lui sacrifier les intérêts les

plus chers? D'ailleurs, il me semble que les alliances entre les souverains ne sont utiles que par les avantages présens qu'elles procurent, malheureusement on ne peut guère compter sur l'union qu'elles ciméntent : l'ambition brise bientôt ces liens sacrés ; ce sont, non les alliances, mais la modération du prince, les forces de l'état, la sagesse du gouvernement, qui préviennent les guerres, et qui font fleurir la paix. D'après ces réflexions, j'ai proposé une jeune princesse d'une figure aimable, d'une éducation distinguée, et qui, par sa douceur, ses talens et son caractère, fera sûrement le bonheur du prince et l'ornement de la cour. Aussitôt que j'aurai vû former une union si bien assortie, il ne me restera plus qu'un désir, celui d'assister aux noces de Théodore et de Constance ! il est bien doux, après douze ans d'*expatriation*, de se retrouver dans son pays, au milieu de sa famille et de ses amis ; mais je ne quitterai point ** sans un cruel déchirement de cœur, ou, pour mieux dire, il me seroit impossible de la quitter sans la certitude d'y revenir. J'y

laisserai l'objet de toutes les pensées qui m'ont occupé depuis douze ans....! Vous concevrez mieux qu'un autre, mon cher baron, tout ce que cette séparation aura de douloureux pour moi.

Je reçois dans l'instant votre lettre, datée du 25, et je vois que ma dernière ne vous est point encore parvenue. Soyez tranquille sur l'affaire de M. le comte d'Ostalis: toutes les démarches sont faites, agissez en assurance de votre côté. Quel plaisir pour moi de renouveler connoissance avec M. d'Ostalis à **! lui seul peut m'empêcher de regretter l'ambassadeur que nous perdons.

LETTRE XIX.

La Baronne à madame de Valmont.

Oui, madame, le premier de novembre fut un grand jour pour Adèle et Théodore. Nous étions toujours au couvent, lorsqu'à huit heures du matin on nous annonce que M. d'Almane et Théodore nous attendent au parloir; Adèle prend Hermine par la main, et nous descendons avec l'empressement que donne le désir de voir deux personnes si chères, après six mois d'absence; nous passons la grille, nous volons au parloir du dehors; Adèle se précipite dans les bras de son père; je reçois mon cher Théodore dans les miens; Adèle, en pleurant, l'embrasse à son tour; ensuite nous sortons du couvent, et nous montons tous en voiture. Arrivés chez moi, nous entrons dans mon appartement, où nous trouvons madame d'Ostalis et madame

de Limours. Adèle, en mettant le pied dans ma chambre, s'aperçoit aussitôt que toutes les porcelaines qui l'ornoient n'y sont plus, ainsi que la garniture de cheminée et la table à thé; à cette remarque, madame d'Ostalis, lui donnant le bras, la conduit dans mon cabinet, et lui fait voir qu'il est presque entièrement dépouillé des estampes, des miniatures, des dessins, qui couvraient la boiserie l'hiver passé. Adèle, étonnée de ce déménagement, en demandoit en vain la raison; tout le monde sourioit, et personne ne lui répondoit: enfin, madame de Limours s'approchant de moi: Adèle, me dit-elle, nous donnera à déjeuner ce matin, si vous le permettez, elle a du thé excellent, qui nous attend dans sa chambre, Venez. Alors nous suivons madame de Limours, nous entrons dans le cabinet de ma fille, nous n'y voyons rien de nouveau, sinon que le lit d'Adèle n'y est plus. Adèle surprise m'interrogeoit, quand tout à coup la porte des prétendus galetats, cette porte condamnée, s'ouvre brusquement, et nous découvre un appartement charmant; la

petite Hermine s'y élance en faisant un cri de joie : Adèle attendrie se jette à mon cou, en me disant : O maman ! je reconnois votre bonté, mais vous m'éloignez de vous, j'en étois plus près dans ce cabinet...! Comme elle achevoit ces mots, madame de Limours la prit par le bras, et la fit entrer dans une très-belle chambre à coucher; là ma fille, regardant de tous côtés, voit et reconnoît une partie des choses qu'elle a touvées de moins dans mon appartement, elle devine aisément que le reste est dans les autres pièces du sien. Madame d'Ostalis ouvre une commode, et en tire un petit écrin, dans lequel Adèle trouve le peu de diamans et tous les bijoux que je possédois*. Bien loin de montrer de la

* Si, à propos de ce trait de madame d'Almane, on disoit par hasard qu'il n'est pas difficile de présenter dans un roman de semblables exemples, je répondrai que, dans tout le cours de cet ouvrage, je ne propose rien qui n'ait été fait, et que je connois une mère qui, beaucoup plus jeune que madame d'Almane, a fait pour ses deux filles les petits sacrifices dont on vient de parler,

joie, Adèle considère tristement toutes ses richesses : Ah ! maman, me dit-elle, je ne puis voir avec plaisir que vous vous dépouillez ainsi pour moi : croyez-vous qu'il me soit possible de jouir des choses dont vous vous privez... ? Rassurez-vous, ma fille, repris-je ; amusez-vous sans scrupule de ces colifichets faits pour votre âge : si

si l'on peut appeler *sacrifices*, le plaisir de donner à ses enfans toutes ces bagatelles. Un philosophe, disciple de Montaigne, Charon, dit : « Les parens doivent recevoir leurs enfans, s'ils » en sont capables, à la société et partage des » biens, à l'intelligence, conseil et traite des » affaires domestiques, et encore à la commu- » nication des desseins, opinions et pensées ; » voire consentir et contribuer à leurs honnêtes » ébats et passe-temps, selon que le cas le re- » quiert, réservant toujours son rang et auto- » rité, etc. » (*De la Sagesse*, liv. 3, chap. 14.) A propos de Charon, je ne puis m'empêcher d'observer que Rousseau a pris une foule d'idées de cet auteur, particulièrement tout ce qu'il dit contre les femmes qui ne nourrissent pas leurs enfans. Voyez le chap. *sur les devoirs des parens et des enfans*.

j'en achetois quelquefois, s'ils m'étoient agréables, c'étoit uniquement parce que je vous les destinois. Payez-moi donc de mon attention, en me témoignant qu'ils vous font plaisir. A ces mots, Adèle m'embrassa, et me serra dans ses bras sans pouvoir me répondre; madame de Limours vint nous séparer de force, pour faire voir à Adèle le reste de son appartement; ensuite nous entrâmes dans sa chambre pour y prendre du thé, et, après le déjeuner, nous conduisîmes Théodore chez lui; il se doutoit bien que *la porte condamnée* seroit ouverte aussi pour lui, il n'eut pas le plaisir de la surprise; mais il fut enchanté de sa nouvelle habitation. Quand nous nous retrouvâmes seules, Adèle et moi, elle m'exprima sa reconnoissance dans les termes les plus touchans. Vous m'avez donné, me dit-elle, à la fois, et dans un instant, de quoi satisfaire toutes les fantaisies d'une jeune personne qui n'auroit pas eu le bonheur d'être élevée par vous : ainsi vos dons sont bien au-delà de mes désirs, ils ne sont véritablement précieux à mes yeux

que parce qu'ils viennent de vous. — Vous devez donc concevoir, ma chère Adèle, le plaisir extrême que j'ai goûté en vous donnant tous ces chiffons? — Ah! sûrement; mais cependant je vois toujours avec peine vos cheminées, vos tablettes dégarnies, et ce vilain petit cabaret de terre de pipe, qui seul remplace toutes vos porcelaines. — Ecoutez-moi, mon enfant, et je cesserai de vous faire pitié. N'est-il pas vrai que du café ou du thé est aussi bon dans une tasse de terre de pipe que dans une tasse de porcelaine? — Oui, mais pour le plaisir des yeux.... — Je vous assure que je ne trouvois aucun plaisir à regarder mes porcelaines; en supposant que cette vue puisse en procurer, vous conviendrez que cela n'est possible que dans les premiers momens de la nouveauté: d'ailleurs, rien n'est plus incommode que d'avoir sa chambre remplie de vases, de magots, de porcelaines; cela est si vrai, que si l'on se réservoit une pièce où l'on ne voulût jamais laisser entrer personne, on n'y mettroit sûrement aucun de ces ornemens. On n'a

donc toutes ces choses que pour le plaisir de les faire voir, c'est-à-dire, par vanité, pour montrer qu'on a du goût et de l'argent? Eh bien! moi, j'ai une autre espèce de vanité; celle de prouver que je ne fais cas de toutes ces superfluités que pour les donner à ma fille. J'aurai beaucoup plus d'orgueil quand on verra chez moi avec étonnement ce vilain petit cabaret de faïence, que lorsqu'on y louoit le bon goût de ma table à thé. Je n'ai pas besoin de vous assurer que cette manière de penser ne contribue en rien à ce que je fais pour vous; elle peut bien quelquefois, je l'avoue, ajouter à la récompense des sacrifices dont vous êtes l'objet; mais, pour me déterminer aux choses qui peuvent vous être agréables, il me suffit de consulter mon cœur. — Maman, vous pénétrez, vous élevez le mien par votre tendresse et par vos exemples; à présent je ne conçois plus comment on peut placer sa vanité dans des choses frivoles; il me semble qu'il ne faudroit que du bon sens et un amour-propre bien entendu pour se conduire toujours d'une ma-

nière estimable. Se peut-il qu'une personne riche et vaine n'imagine rien de mieux, pour se distinguer, que d'avoir une belle maison, une superbe argenterie, et beaucoup de diamans! Car enfin, à chaque pas, elle trouvera des gens qui l'égaleront en magnificence, et qui même la surpasseront, au lieu que si elle vouloit se distinguer par la modération et la bienfaisance, elle rencontreroit peu de rivaux, et les louanges qu'elle obtiendroit seroient véritablement satisfaisantes. — Vous parlez avec beaucoup de raison; mais quelque sage que soit ce calcul, un mauvais cœur ne le fera jamais. — Maman, je vous promets de détester toujours cette ridicule ostentation.... — Avoir une maison bien distribuée, commode, élégante dans sa simplicité, des habits de bon goût, mais sans recherche ni magnificence, des loges aux spectacles qu'on aime le mieux, un excellent souper, voilà tout ce que les richesses peuvent procurer d'agrémens; les diamans, une vaisselle magnifique, des bijoux, de superbes ameublemens, etc., ne sont absolument

que des choses de pure ostentation *, toujours condamnables dans des particuliers, et véritablement indécentes et ridicules dans tous les gens qui, par leur naissance et leur état, sont si naturellement dispensés de toute espèce de représentation. Souvenez-vous donc toujours que le faste dérobe à l'humanité souffrante les secours qui lui sont dus, et qu'on ne peut l'aimer sans

* « Nous ne vivons (dit Charon) que par re-
» lation à autrui, nous ne nous soucions pas
» tant quels nous soyons en nous et en effet et
» en vérité, comme quels nous soyons en la cog-
» noissance publique. Tellement que nous nous
» défraudons souvent et nous privons de nos
» commodités et biens, et nous gehenons pour
» former les apparences à l'opinion commune.
» Ceci est vrai, non-seulement aux choses ex-
» ternes et du corps, et en la dépense et em-
» ploitte de nos moyens : mais encore aux biens
» de l'esprit, qui nous semblent être sans fruict,
» s'ils ne se produisent à la vue et approbation
» étrangère, et si les autres n'en jouissent......
» Finalement la couronne et la perfection de la
» vanité de l'homme se monstrent en ce qu'il

avoir une âme commune et la vanité la plus puérile.

Enfin, madame, maintenant Adèle jouit à peu près de l'état et des priviléges d'une nouvelle mariée; elle a une femme de chambre à elle, *miss Sara*, que j'ai fait venir d'Angleterre, jeune personne de vingt-quatre ans, très-bien élevée, et qui ne sait pas un mot de français; Adèle a

» cherche; se plaît et met sa félicité en des biens
» vains et frivoles sans lesquels il peust bien
» et commodément vivre : et ne se soucie pas
» comme il faut des vrais et essentiels... Dieu a
» tous biens en essence, et les maux en intelli-
» gence; l'homme au contraire possède ses biens
» en fantaisies et les maux en essence; les bêtes
» ne se contentent ni ne se paissent d'opinions
» et de fantaisies, mais de ce qui est présent,
» palpable et en vérité; la vanité a été donnée
» à l'homme en partage : il court, il bruit, il
» meust, il fuit, il chasse, il prend une ombre,
» il adore le vent; un festu est le gain de son
» jour. » (*De la Sagesse, par Charon*, liv. 1, chap. 3.).

une pension dont une femme mariée pourroit se contenter, et je ne suis plus chargée que de ses maîtres, et de ceux d'Hermine. J'ai expressément exigé d'Adèle qu'elle ne laissât point faire de mémoire à sa femme de chambre; tous les soirs miss Sara lui donne la petite note de la dépense du jour; Adèle la paie sur-le-champ, et au même moment elle écrit cet emploi d'argent sur un grand livre consacré à cet usage. Ce livre me sera communiqué tous les quinze jours, afin que je puisse juger si cette règle, que j'ai prescrite, a été exactement observée, et si la dépense faite est raisonnable. En outre, Adèle a un autre livre sur lequel elle fait écrire toutes les quittances des marchands qui la fournissent. Elle est toujours chargée de voir chaque matin le livre de la dépense de ma maison, et d'en arrêter le compte. Tous ces petits soins ne lui prennent pas plus d'un quart d'heure par jour, et lui apprennent le prix de tous les comestibles, ainsi que celui de toutes les marchandises qu'on peut acheter: d'ailleurs, acoutumée à l'ordre dès l'enfance,

ces soins ne lui paroissent point assujétissans, ils ne lui sont même pas étrangers en grande partie, elle se trouve seulement chargée d'un détail plus considérable; mais comme elle y a été conduite insensiblement et par degrés, elle n'en est point du tout embarrassée.

Adèle commence à paroître dans le monde : à seize ans il est temps d'y débuter ; elle soupe avec nous, elle vient dans le salon une demi-heure avant le souper, et elle va se coucher en sortant de table, car il faut toujours se lever de bonne heure, ce qui durera tant qu'elle aura des maîtres, c'est-à-dire deux ans encore. Je compte aussi la mener, à peu près tous les quinze jours, faire des visites avec moi; mais le plaisir le plus sensible que son âge puisse lui procurer, c'est celui de continuer le nouveau plan de lecture que nous avons commencé en Hollande, et d'aller assez souvent à la comédie française voir jouer tous les chefs-d'œuvre de nos auteurs dramatiques. Avant-hier, elle a vu jouer Phèdre, qu'elle n'avoit point encore lue; il est

impossible de peindre l'impression que cette pièce a faite sur elle, plaisir qui se renouvellera souvent et pendant bien long-temps. Imaginez, madame, quel doit être le bonheur d'une personne instruite, sensible et spirituelle, qui voit, dans le cours d'un hiver, *les premières représentations* de Cinna, des Horaces, de Rodogune, d'Athalie, d'Andromaque, de Zaïre, du Misanthrope, du Tartufe, des Femmes Savantes, etc., etc., et qui peut se dire au printemps: *Ce plaisir si vif est loin d'être épuisé; je verrai encore bien d'autres premières représentations de pièces tout aussi parfaites.*

Pour vous rendre compte, madame, de toutes mes occupations, nous avons commencé un cours de physique, nous sommes environ quinze personnes à le suivre, nous prenons deux leçons par semaine; ce cours durera deux mois; nous ferons ensuite, pendant le même temps, celui de chimie, et nous finirons par un cours d'histoire naturelle, qui nous conduira au mois de mai;

nous recommencerons l'hiver prochain ces trois mêmes cours ; c'est là seule manière dont ils puissent être profitables, car il est impossible d'en retirer le moindre fruit en ne les faisant chacun qu'une fois. Adèle et Théodore ne sont point étrangers au cours d'histoire naturelle ; ils ont déjà acquis, en s'amusant, quelques connoissances sur la minéralogie ; ils connoissent assez bien les plantes et les coquilles ; ils ont lu dans leur enfance, et savent par cœur, *le Spectacle de la nature* ; et une *Histoire des Insectes*, en deux volumes, assez bien faite et très-curieuse ; et, dans quatre mois, ils liront l'ouvrage immortel qu'il faut (même sans goût pour l'histoire naturelle) relire toute sa vie.

Ne croyez pas, je vous prie, madame, que mon projet soit de rendre Adèle *savante* ; vous connoissez ma manière de penser à cet égard, elle n'est point changée ; je ne prétends que lui donner une connoissance très-superficielle de toutes ces choses, qui puisse servir quelquefois à

son amusement, la mettre en état d'écouter sans ennui son père, son frère ou son mari, s'ils ont le goût de ces sciences, et la préserver d'une infinité de petits préjugés que donne nécessairement l'ignorance.

LETTRE XX.

Le Baron au Vicomte.

PUISQUE vous ne viendrez de Gand que le mois prochain, je ne puis me dispenser, mon cher vicomte, de vous mander des nouvelles de nos enfans. Depuis quelque temps, je remarquois en Théodore un changement assez visible; il devenait distrait, rêveur; tantôt ses regards se portoient sur la comtesse Anatole, qui soupe très-souvent ici; tantôt il considéroit avec émotion la figure si charmante de l'aimable Constance; j'ai vu enfin *qu'il étoit temps* de parler. Un jour que nous avions dîné chez madame de Limours, et qu'il avoit entendu, pour la première fois, chanter Constance: Je m'aperçois avec plaisir, lui dis-je, de l'impression que votre cousine fait sur vous. A ces mots, Théodore rougit, et la surprise et la joie se peignirent sur

son visage. Oui, mon fils, repris-je, Constance est parfaitement élevée, elle est charmante à tous égards, et tous mes désirs seroient remplis si elle devenoit un jour ma belle-fille. Je vous avoue, dit Théodore, que j'ai soupçonné plus d'une fois que vous aviez formé ce dessein; mais, comme vous ne m'en aviez jamais parlé, j'ai toujours rejeté cette pensée.—Vous étiez trop jeune pour être instruit d'un projet en l'air, qui maintenant même n'a rien de certain encore. — Cependant les nœuds de parenté, et l'amitié qui vous unissent à M. de Limours..... — Sûrement ce mariage seroit fort sortable; mais il faut avant tout que vous le désiriez vivement..... — Ah! vous n'en doutez pas.... — Il faut aussi que le cœur de Constance n'y mette point d'obstacle, et que vous ayez mérité, par votre conduite, que ses parens vous rechoisissent de préférence à tant d'autres qui rechercheront cette alliance. Constance n'a que quatorze ans; on ne la mariera sûrement point avant qu'elle ait atteint sa dix-septième année; et si, jusqu'à ce temps, vous ne vous

conduisiez pas de manière à justifier les espérances que l'on conçoit de vous, ou si vous paroissiez prendre un autre attachement, soyez bien sûr que M. de Limours ne vous donneroit pas sa fille. Ah ! mon père, reprit Théodore, je serai toujours avec vous, je ne chercherai jamais à vous cacher mes plus secrètes pensées, je suivrai aveuglément tous vos conseils ; puis-je avoir la crainte de m'égarer un instant.....? — Non, sans doute, si vous persistez dans cette manière de penser..... — Si j'y persisterai ? ô ciel ! en douteriez-vous ? Ne m'avez-vous pas appris deux importantes vérités : que la vertu seule peut assurer le bonheur de la vie, et qu'à mon âge on ne peut se passer d'un guide ? Quand la reconnoissance la mieux fondée et la plus vive affection ne m'attacheroient pas inviolablement à vous, la raison et mon propre intérêt me feroient rechercher vos conseils et préférer votre société à toute autre. Pour vous consulter et vous obéir, il me suffiroit de connoître votre sagesse et vos lumières ; jugez donc de l'empire absolu que vous

avez sur moi, vous, en qui je trouve à la fois un bienfaiteur, un père aussi tendre qu'éclairé, et l'ami le plus indulgent et le plus aimable......! Théodore prononça ces paroles avec ce ton animé, cet air sensible et vrai, qui donnent tant de prix aux témoignages de son amitié : charmant enfant, comme il me récompense de tout ce que j'ai fait pour lui....!

Il m'a promis de ne jamais laisser connoître à Constance l'espoir qu'il a de l'épouser, et de n'en parler à personne, excepté à madame d'Almane, et je suis bien certain qu'il tiendra fidèlement sa parole. Depuis cet entretien, il regarde Constance avec un intérêt beaucoup plus vif, et il est infiniment moins frappé des charmes de la comtesse Anatole. Cette dernière ne voit plus M. de Saint-Phar; les uns disent qu'il n'y a jamais eu de *véritable engagement*, les autres prétendent que M. de Saint-Phar a sacrifié la comtesse Anatole à madame de R***; quoi qu'il en soit, la comtesse Anatole a perdu sa réputation, on lui fait d'au-

tant moins de grâce, qu'elle est plus jolie et plus aimable; on la déchire cruellement, et elle est sûrement très à plaindre, s'il est vrai qu'elle n'ait en effet que de la coquetterie à se reprocher.

LETTRE VI.

La Baronne à madame de Valmont.

On a raison de dire, madame, qu'une mère est *bien fière* la première fois qu'on lui demande sa fille en mariage; je viens d'éprouver cette satisfaction. Le marquis d'Hernay, un jeune homme que j'ai vu en Italie, désire vivement épouser Adèle; il m'a fait *pressentir* à ce sujet il y a environ trois semaines; j'ai répondu très-vaguement, et j'en ai parlé à ma fille le même jour. Au seul mot d'*établissement*, avant que j'eusse nommé le marquis d'Hernay, elle a changé de visage. Eh quoi! maman. s'est-elle écriée, songeriez-vous déjà à me marier....? Non pas dans ce moment, répondis-je: puisque vous avez une fortune honnête et un sort assuré, rien ne pourra me décider à vous marier que votre éducation ne soit entièrement finie; mais je pour-

rois dès à présent, si vous y consentiez, prendre des engagemens conditionnels; enfin celui qui se propose....., c'est le marquis d'Hernay..... — M. le marquis d'Hernay...! — Un très-bon sujet, un homme dont la fortune et la naissance..... Oh! maman, interrompit Adèle en souriant, eût-il encore une naissance plus distinguée, une fortune plus considérable..... il est impossible que cet homme-là soit destiné à vous appeler *maman*..... — Mais, Adèle, vous êtes bien dénigrante..... — Je trouve qu'il me fait beaucoup d'honneur.., mais j'avoue qu'il ne me paroît pas fait pour devoir prétendre à devenir *votre fils*.... — Et votre mari, convenez-en.....? — Maman, convenez-vous-même que vous pensez comme moi.....? — Parlons raison: pourquoi avez-vous tant d'éloignement pour lui.....? — Maman, parce que vous le trouvez ridicule. — Je ne vous ai point dit cela. — Mais je l'ai vu, et toujours votre opinion décidera la mienne. — Eh bien! quand il seroit vrai *qu'il fût ridicule*, s'il est estimable? — Ma chère maman me trouvera un mari estimable, qui ne

sera point ridicule.... — Prenez garde, Adèle, de vous former des chimères, et de pousser trop loin la délicatesse.... — Je ne le puis; je vous assure que depuis que j'existe, je n'ai jamais réfléchi à la tournure que je désirois dans un mari; je sais que je n'aurois pas assez de lumières et d'expérience pour bien choisir moi-même, et que je serois aussi insensée qu'ingrate, si je ne me reposois pas entièrement sur vous du soin de mon bonheur.... — Ainsi donc, vous accepterez avec joie le mari que je vous proposerai sérieusement! — Oui, maman; n'en doutez pas, quel qu'il soit. — Je mérite cette confiance, en effet, mais combien ce choix est important! Si vous saviez, ma fille, combien les hommes sont difficiles à connoître....? — Des mœurs si différentes des nôtres, et puis sachant se contrefaire quand ils veulent...? Comme Richardson a peint cela! Cet horrible Lovelace....! quel hypocrite! quel monstre....! — Il est vrai qu'ils ne sont occupés qu'à nous tromper, à feindre des sentimens qu'ils n'éprouvent pas, afin de nous séduire, et de

pouvoir s'en vanter après..... — Cela fait frémir ! Mais comment une femme est-elle assez extravagante pour sacrifier à un homme son repos et sa réputation ? — Voilà l'abîme où conduit une imagination déréglée : on se persuade qu'on a *une passion invincible*, on ne fait plus d'efforts pour y résister, l'on y cède, et l'on n'est désabusée qu'après avoir perdu l'honneur. Toute personne raisonnable, quelque sensible qu'elle puisse être, n'aura jamais de *passion*. Aussi avez-vous vu que Richardson (qui sûrement connoissoit profondément le cœur humain) s'est bien gardée de faire Clarisse *passionnée* ; même durant le temps qu'elle s'abuse sur Lovelace, elle n'a pour lui qu'un très-léger mouvement de préférence, et jamais un moment de *l'amour*. Elle a cependant le cœur le plus tendre, mais elle a des principes solides, une raison supérieure, une imagination sage ; et par conséquent il est impossible qu'elle soit susceptible d'un sentiment qui ne peut remplir le cœur qu'après avoir tourné la tête, et dont la raison préservera toujours facilement une personne

réfléchie et qui a de l'empire sur elle-même.
D'après cette conversation, madame, il est inutile de vous dire que je n'ai point accepté l'offre de M. le marquis d'Hernay; il a désiré une réponse définitive, et depuis ce moment, il a cessé entièrement de venir chez moi.

Vous êtes curieuse de savoir, madame, quelle impression le monde fait sur Adèle: comme elle le voit avec toute sa raison, elle est singulièrement frappée des ridicules qu'elle y découvre. Je l'ai menée l'autre jour chez madame de B*****, il y avoit beaucoup de monde, et nous y sommes restées assez long-temps; elle y a fait plusieurs remarques qu'elle m'a communiquées quand nous nous sommes retrouvées seules. Peut-on être, m'a-t-elle dit, plus aimable que ne l'est madame de B*****? Non sûrement, ai-je répondu, et vous trouverez bien peu de personnes qu'on puisse lui comparer: elle possède la vraie politesse, celle qui oblige toujours et ne fatigue jamais; elle a le mérite infiniment rare de bien parler, de s'exprimer avec élégance et pureté, sans qu'il

soit possible de l'accuser un moment de pédanterie ; on peut dire de sa conversation ce qu'on a dit de la manière d'écrire de madame de Sévigné, *qu'elle n'est jamais recherchée, et jamais commune.* Elle a tant de naturel, qu'on est plus charmé que surpris de ce qu'on lui entend dire de plus saillant ; ce n'est que la réflexion qui peut faire sentir toute sa supériorité. — Avec quel feu vous faites son éloge, maman ! elle n'est cependant pas votre amie.... — Fût-elle mon ennemie, je la louerois de même : il est si doux de rendre hommage à la vérité ! — Maman, comment se nomme cette jeune personne qui étoit assise à côté de madame de B*****, qui avoit une *cravate* si bouffante, et tant de fleurs *remuantes* dans la tête ?... — Madame de*** : comment la trouvez-vous ? — Point du tout jolie, et puis elle a des manières bien désagréables, une façon de tourner la tête à droite, à gauche, et à toute minute.... en faisant des mines !.... Quel groupe d'hommes elle avoit autour d'elle.... ! — Dès qu'elle est dans une chambre, tous les hommes qui s'y trouvent

viennent l'entourer ainsi. — A cause de toutes les mines qu'elle fait, je parie ; en effet cela est drôle à voir de près... — Oui, voilà ce qu'on appelle de la coquetterie ; voilà ce que méprisent les hommes, et ce qui les attire. — Maman, avez-vous remarqué quand madame de B*****, a fait l'éloge de madame de C*****, avec quelle froideur madame de *** a répondu...? — Oui, elle n'a pu dissimuler son chagrin, car l'envie est un vice que nul art ne sauroit cacher ; vous en voyez la preuve, puisque vous, si jeune, si peu pénétrante encore, vous avez découvert dans l'instant que madame de *** étoit envieuse. — Et comment peut-on l'être ? comment du moins peut-on être insensible au plaisir si noble de paroître équitable ?

Vous voyez, madame, combien Adèle trouve la coquetterie ridicule, et l'envie révoltante. Si, depuis l'âge de huit ans, elle eût vu du monde chez moi, elle seroit accoutumée à toutes ces choses, elle ne les remarqueroit pas, ou du moins elle n'en seroit pas choquée ; et comment m'y prendrois-je alors pour l'en préserver elle-même?

Au contraire, je n'ai pas besoin de lui dire à quel point le vice est haïssable : elle ouvre les yeux, le voit, et le déteste.

Oui, madame, le chevalier de Valmont se conduit toujours aussi parfaitemeut que votre tendresse peut le désirer ; ses liaisons ne sont pas étendues, parce qu'il a voulu les bien choisir ; il s'est lié particulièrement cet hiver avec le marquis de***, ce jeune homme si distingué par ses vertus, ses talens et ses qualités brillantes, et dont la conduite a procuré à tous les pères de famille la satisfaction de pouvoir offrir à leurs fils un modèle digne d'être imité. Le chevalier de Valmont témoigne toujours à Théodore la plus vive amitié ; ils ont l'un et l'autre les mêmes principes, les mêmes sentimens, ils sont faits pour s'aimer toute leur vie.

LETTRE XXII.

La Baronne à madame d'Ostalis.

Eh bien ! mon enfant, votre affaire avance-t-elle ? M. d'Ostalis espère-t-il réellement d'obtenir cette ambassade...? Envoyez moi un courrier pour le *oui*, et même pour le *non* : ce *non* vous feroit rester...! Je souhaite, de préférence à tout, l'avancement de votre mari, et tout ce qui peut contribuer à sa gloire et augmenter sa fortune...; mais je suis dans la situation la plus pénible, celle où les désirs du cœur se trouvent en contradiction avec les vœux formés par la raison...! Moi! former le veu de vous voir partir pour la **! Non, ne le croyez pas...? Ah! ma fille...! combien je me reproche maintenant mon voyage d'Italie! ces deux ans écoulés loin de vous, et que j'aurois pu passer avec vous....! Enfin, n'en parlons plus, attendons l'évé-

nement avec résignation, et préparons-nous à le supporter avec courage.

J'ai soupé hier chez madame de Valcé pour la première fois de l'hiver; la vicomtesse l'a si positivement exigé, que je n'ai pu m'en défendre. Il y avoit environ quarante personnes, et de la meilleure compagnie.

Nous avons vu madame de Valcé fort mal accueillie dans la société; mais aujourd'hui elle a cent mille livres de rente, et tout le monde va chez elle avec empressement. Elle en est d'une fierté inconcevable, elle ignore apparemment qu'elle n'en a pas plus de considération réelle : les gens qui ont une excellente maison sont comme les rois, ils ne savent jamais ce qu'on dit d'eux; un bon souper fait faire souvent autant de faussetés et de bassesse que l'ambition en peut produire. Au reste, Duclos dit avec beaucoup de raison : *Les hommes** *ne peuvent juger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce*

* Considération sur les mœurs.

que ceux qui les trompent sont bassement et adroitement perfides? Il est vrai aussi qu'à moins d'être aveuglé par un amour-propre démesuré, il suffit d'avoir un peu d'expérience pour savoir qu'on peut toujours, quand on le veut, attirer du monde chez soi, même sans donner à souper; il n'est pas nécessaire pour cela d'être aimable, il faut seulement le désirer, garder sa chambre, et ouvrir sa porte. Voilà ce qu'il n'est pas inutile d'apprendre à une jeune personne, pour la préserver de la vanité ridicule d'attacher un grand prix à des liaisons étendues. Cette fureur d'attirer tout Paris chez soi, occasionne une perte de temps qui n'est rachetée par aucun plaisir réel. Au milieu d'un semblable tourbillon, il est impossible de cultiver ses talens, d'orner son esprit de nouvelles connoissances, et de conserver le goût de l'étude et de l'occupation. Mon intention n'est pas assurément que ma fille vive dans la solitude, je veux bien qu'elle se trouve quelquefois avec soixante personnes, pourvu qu'elle ne les rassemble pas

chez elle. Je désire enfin qu'elle ne reçoive que ses amis et les gens qui lui paroîtront vraiment aimables, et alors elle n'aura jamais quarante personnes à souper. Au reste, M. et madame de Valcé se ruinent, c'est acheter bien cher *la gloire* d'être cité pour avoir une des meilleures maisons de Paris.

Adieu, ma chère fille; je ne vous presserai point de m'écrire; vous devez juger, par ma tendresse pour vous, de l'impatience avec laquelle j'attends de vos nouvelles.

LETTRE XXIII.

La Baronne à madame de Valmont.

MONSIEUR d'Ostalis est nommé ambassadeur en**, il partira dans deux mois, et sa femme le suivra. Loin d'exiger ce sacrifice, il a pressé madame d'Ostalis de rester en France, mais sans doute il étoit bien sûr qu'elle n'écouteroit que son devoir !.... Oui, tel est le devoir d'une femme ! Pour suivre son mari, il faut qu'elle abandonne, sans balancer, ses amis, sa famille, sa mère !.... Adèle peut-être un jour fera ces mêmes sacrifices !.... Cette cruelle idée me ravit ma seule consolation.... Madame d'Ostalis m'arrache le cœur quand elle me dit : *Adèle vous reste !*.... Hélas ! qui me répondra qu'elle me restera toujours !

Quel triste été je vais passer ! M. d'Almane et Théodore partent dans six semaines, et moi.... quinze jours après, j'irai

m'établir à S***, cette petite terre que nous avons à six lieues de Paris; j'y resterai jusqu'à la Saint-Martin.

Adieu, madame; plaignez-moi... Vous savez mieux qu'une autre tout ce que je dois souffrir en ce moment.

LETTRE XXIV.

La même à la même.

Ah ! sans doute, madame, l'intérêt de ce qui nous est cher peut nous faire supporter avec courage les privations les plus cruelles ! N'ai-je pas fait moi-même toutes les démarches qui pouvoient, dans cette occasion, être utiles à M. d'Ostalis ?... Eh ! si l'on me prouvoit qu'Adèle, à deux mille lieues de moi, dût trouver le bonheur, croyez-vous que j'hésitasse un moment à me séparer d'elle ? Je ne lui sacrifierois même pas alors toute ma félicité ; en assurant la sienne, je ne pourrois me croire malheureuse.

Oui, madame, je ne recevrai ici que mes amis particuliers, j'ai amené avec moi un peintre en miniature, le seul maître dont Adèle ait besoin à présent, car je puis suppléer tous les autres. M. Leblanc, un

homme d'affaires de M. d'Almane, passera aussi avec nous six mois, et il donnera à ma fille quelques connoissances générales sur les affaires dont une femme peut se trouver chargée, ainsi que le recommande le plus sage comme le meilleur des instituteurs. « Il seroit bon, dit M. de Fénélon, que » les jeunes personnes eussent quelque » chose des principales règles de la justice, » par exemple, la différence qu'il y a entre » un *testament* et une *donation*, ce que » c'est qu'un *contrat*, une *substitution*, » un *partage*, des *cohéritiers*; les princi- » pales règles du droit ou des coutumes » du pays où l'on est pour rendre ces actes » valides; ce que c'est que *propres*, ce » que c'est que *communauté*, ce que c'est » que *biens meubles* et *immeubles*. Si » elles se marient, toutes leurs principales » affaires rouleront là-dessus.... Les filles » qui ont une naissance et un bien consi- » dérable, ont besoin d'être instruites des » devoirs des seigneurs dans leurs terres. » Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour » empêcher les abus, les violences, les

» chicanes, si ordinaires à la campagne.
» Joignez-y les moyens d'établir de petites
» écoles et des assemblées de charité pour
» le soulagement des pauvres malades....
» En expliquant les devoirs des seigneurs,
» n'oubliez pas leurs droits; dites ce que
» c'est que *fiefs*, *seigneur dominant*,
» *vassal*, *hommage*, *rente*, *dîmes in-*
» *féodées*, *droit de champart*, *lots et*
» *ventes*, *indemnité*, *amortissement*, et
» *reconnoissance*, *papiers terriers*, et
» autres choses semblables. Ces connois-
» sances sont nécessaires, puisque le gou-
» vernement des terres consiste entière-
» ment dans toutes ces choses*. »

Nous avons tous les matins une conversation de trois quarts d'heure avec M. Le-

* *Education des Filles, par M. de Fénélon.* Les avantages infinis que les femmes retireroient de ces connoissances, sont beaucoup plus détaillés dans un excellent ouvrage anglais, qui mérite d'être lu par les mères de famille et les jeunes personnes; et qui a pour titre : *The Governess and the Lady's Library*, la Gouvernante et Bibliothèque des Dames, en quatre volumes.

blanc, sur cette matière. L'après-midi, Adèle écrit ce qu'elle a pu retenir : le lendemain, M. Leblanc rectifie son extrait, et ajoute à la marge les omissions importantes. Adèle gardera ces cahiers : pour ne jamais oublier les choses qu'ils contiennent, il suffira qu'elle les relise seulement tous les trois mois. Je ne la fais point écrire à la leçon, parce qu'elle n'écouteroit pas avec autant d'attention, si elle n'étoit pas obligée de rendre compte de l'entretien quatre ou cinq heures après, et je ne lui fais pas donner des cahiers par son maître, parce que l'explication la plus claire, et qu'on n'oublie jamais, est toujours celle qu'on fait soi-même.

Adèle trouve que la campagne où nous sommes ne vaut pas notre habitation en Languedoc; elle est aussi surprise qu'attendrie en découvrant la misère affreuse des paysans des environs de cette petite terre. Quoi! tant d'infortunés, me dit-elle, si près de Paris; si près de cette multitude de gens riches.... ! — Devez-vous vous en étonner, lui dis-je, quand cette misère

existe à Paris même ? Ce n'est pas où règnent le faste et l'ostentation, que vous trouverez de la bienfaisance dans les riches, et de l'aisance parmi le peuple. Le luxe, dit-on, soutient les manufactures, fait vivre une multitude d'ouvriers : oui, quand il est modéré ; mais, quand il est excessif, il ruine également les particuliers et les ouvriers. Les premiers alors ne paient point, les derniers meurent de faim, et les marchands font banqueroute. Enfin, comment voulez-vous, lorsqu'on a cinquante mille livres de rentes, et qu'on en dépense quatre-vingts, qu'on puisse faire de bonnes actions....? — Maman, moi qui ne ferai point de dettes, et qui me trouverai toujours de l'argent de reste, je voudrois que vous eussiez la bonté de me guider dans l'emploi de la somme que je destine aux pauvres.... — Et quelle est cette somme....? — Cinq cents francs par an de fixe ; et mon frère donnera autant ; ce qui fait mille francs, mais nous désirerions consacrer cet argent à un objet déterminé, et qui ne changeât pas tous les ans. — Je vous promets d'y penser, ai-je ré-

pondu, et même de vous seconder dans ce projet. — Maman, reprit Adèle, ne pourrions-nous pas former une petite association avec quelques personnes....? — Cela est possible; mais il ne faut jamais faire des propositions de ce genre qu'à ses amis particuliers. — Vous n'approuvez donc pas ces quêtes que l'on fait quelquefois dans la société...? — Nullement. Donnons autant que nous pouvons, c'est tout ce que la religion et l'humanité nous prescrivent. Elles ne nous ordonnent point de demander l'aumône pour la faire. Pour moi, j'aimerois mille fois mieux vendre un de mes meubles pour soulager l'infortuné qui m'implore, que de me résoudre à demander de l'argent à trente personnes que je ne connoîtrois point, et qui me le donneroient avec autant de regret que de mauvaise grâce. Moi-même je ne me suis jamais soumise à cette contribution que par politesse. Suis-je sûre que l'objet de la charité soit réellement digne de ma compassion? je ne le connois point. J'ai mes pauvres que j'affectionne; cet argent qu'on m'oblige à donner leur

appartient : *la dame quêteuse* le leur ravit, et m'ôte à moi le mérite et le plaisir si doux de le donner ; elle jouira seule aussi de la petite portion de reconnoissance qui m'est due ; ainsi j'aurois bien le droit de lui dire, si j'étois moins polie : Refusez-vous une ou deux fantaisies, et vous compléterez la somme que vous désirez, d'une manière infiniment plus noble et beaucoup plus méritoire. Il seroit possible que ce discours fît peu d'impression, car je conçois bien qu'il est plus facile en général d'être indiscrète et importune, que charitable et bienfaisante. — Cependant, maman, je vous ai entendu louer souvent madame de *** sur sa bienfaisance, et c'est une *dame quêteuse*. — Si la bienfaisance de toutes les *dames quêteuses* étoit aussi vraie et aussi universellement reconnue, je ne condamnerois plus cet usage; il me paroîtroit respectable, quoique, même alors, je fusse encore décidée à ne point l'adopter. Je vous le répète, revenons toujours à nos premiers principes, et ne nous en écartons jamais. Avant tout, il faut être *strictement*

juste; et ce n'est pas l'être que d'abuser des égards et de la politesse des gens qu'on rencontre, pour en obtenir de l'argent qu'ils donnent à regret. Ainsi, cette seule raison m'inspireroit de l'aversion pour les *quêtes de société*.

Le jour même de cette conversation, j'ai parlé à madame de Limours et à madame de S***, qui sont ici, du projet d'Adèle, et il est décidé qu'en effet nous nous associerons avec quelques autres personnes encore, pour former un petit établissement à deux lieues de Paris, afin que chaque associé puisse y présider tour à tour. Nos calculs ne sont point encore faits : nous sommes seulement déterminés à former une école de six jeunes filles bien pauvres, que nous choisirons d'une bonne santé, d'une figure agréable, et toutes âgées de dix ans, et auxquelles nous ferons apprendre à lire, à écrire, à compter et à travailler en linge. Nous louerons une petite maison pour elles, et nous les y établirons avec une bonne ouvrière, et un homme qui sera à la fois l'*économe* de la maison, et maître d'école

des jeunes filles : nous leur donnerons en outre une cuisinière et une servante. Nous prévoyons que cet établissement coûtera, par impossible, six mille francs par an. Notre projet est de ne garder ces jeunes filles que sept ans ; les deux dernières années elles travailleront à leur profit ; elles auront pour pratiques les associés et les amis des associés ; ainsi elles sortiront à dix-sept ans de l'école, avec une petite somme d'argent, sachant bien travailler, lire, écrire, compter, etc. Un associé sera le maître de donner un talent de plus à celle des jeunes filles qu'il aimera le mieux, comme de lui faire apprendre à broder, à coiffer, faire de la tapisserie, etc. Ces jeunes filles ayant reçu une excellente éducation pour leur état, seront très-faciles à placer, soit à Paris, soit en province, d'autant plus qu'elles auront pour protecteurs tous les associés. Le jour où elles quitteront l'école, elles seront toutes remplacées par six autres jeunes filles de dix ans; celles-ci passeront à l'école le même temps, et seront remplacées de même le jour de leur sortie, suc-

cession qui durera tant que vivront les associés, qui se lieront entre eux par des engagemens respectifs, renouvelés tous les sept ans. Adèle est chargée de faire les réglemens de l'école, et l'instruction chrétienne et morale à l'usage des jeunes filles; les associés seront les *censeurs* de cet ouvrage, et y feront les corrections qu'ils jugeront nécessaires. Vous, madame, qui trouvez tant de plaisir à faire le bien, vous imaginerez facilement combien ce projet nous occupe; nous ne parlons plus d'autre chose, et Adèle a déjà fait une partie de l'instruction destinée aux jeunes filles.

Je reçois fort exactement des nouvelles du chevalier de Valmont par mon fils, qui sent bien vivement le plaisir de se trouver cette année dans la même garnison; et l'éloge du chevalier occupe toujours une grande page de chaque lettre que je reçois de Théodore.

LETTRE XXV.

La même à la même.

De Saint **.

J'ai fait connoissance, madame, avec une personne que vous avez beaucoup vue autrefois à Narbonne pendant un hiver que vous y avez passé : c'est M. le comte de Retel. Il me procure le plaisir de parler de vous, madame ; ce qui me suffiroit pour le trouver aimable : il a d'ailleurs autant d'esprit que d'instruction, un peu de causticité et de singularité, mais une excellente réputation et un air de franchise qui me convient beaucoup. Il a une maison charmante à trois quarts de lieue de la mienne, il nous a donné la permission d'aller nous promener dans son jardin, et c'est là que s'est formée notre liaison. Il ajoute peu de foi à l'instruction et aux talens des femmes ; il a souri en voyant dans mon cabinet le

plan de mon jardin levé par Adèle, ainsi que des paysages, des fleurs et des miniatures de son ouvrage. Je me suis doutée qu'il avoit été plus d'une fois attrapé dans ce genre, et que l'expérience l'avoit rendu incrédule. « A Paris le riche sait tout, dit » Rousseau, il n'y a d'ignorant que le pau- » vre. Cette capitale est pleine d'amateurs, » et surtout d'amatrices, qui font leurs ou- » vrages comme M. Guillaume inventoit » ses couleurs. Je connois à ceci trois ex- » ceptions honorables parmi les hommes, » il y en peut avoir davantage; mais je » n'en connois aucune parmi le femmes, » et je doute qu'il y en ait *. »

Pour moi, je dirai au contraire que *je connois à ceci deux exceptions*, madame d'Ostalis et Adèle; ainsi, je puis croire *qu'il y en peut avoir davantage*, quoique je n'en aie pas la certitude, car je n'ai jamais vu d'autres *amatrices* dessiner des vues d'après nature, et faire des portraits ressemblans et corrects. Mais enfin M. de

* Emile, tome II.

Ratel a vu dessiner Adèle dans un jardin, *il l'a vue* peindre d'après nature; il a suivi toutes les séances, et il est bien sûr à présent qu'il n'y a pas de *supercherie*. Cette découverte l'a fait passer subitement d'une extrémité à l'autre, car Adèle maintenant n'a point d'*admirateur* plus sincère. L'autre jour nous avons joué par hasard (car *ces jeux d'esprit* sont peu de mon goût) à ce jeu, où chacun est obligé d'écrire un vers *tour* à *tour*. La plus jolie écriture du monde a fait reconnoître tous ceux qui étoient d'Adèle. M. de Ratel, après avoir loué l'écriture, a examiné les vers avec attention. Comment donc! s'est-il écrié, non-seulement pas une faute d'orthographe, mais pas une faute de versification...! Ainsi donc, mademoiselle, a-t-il ajouté d'un ton un peu moqueur, vous avez appris à faire des *vers*; et par conséquent nous pouvons nous flatter de l'espérance de voir un jour de *vos productions*. Il est vrai, répondit Adèle, que maman, pour me mettre en état de mieux sentir la mesure des vers, m'en a fait faire quelquefois, mais

elle a su m'apprendre en même temps à quel point ce talent, lorsqu'il n'est pas supérieur, peut rendre une femme ridicule.... Eh bien! mademoiselle, interrompit M. de Retel, pourquoi n'auriez-vous pas l'espoir d'égaler un jour les femmes qui se sont distinguées dans ce genre.... ? Parce que l'amour-propre, reprit Adèle, ne peut m'empêcher de connoître que tous les vers que j'ai faits ne valent rien. Le papier que je tiens, dit M. de Retel, prouve que la modestie seule vous abuse. Voilà de la galanterie, dis-je à mon tour; mais Adèle sait bien qu'avec beaucoup de peine, elle ne pourroit parvenir qu'à faire des vers très-médiocres; alors il vaut mieux écrire en prose. Le nom de madame de Sévigné est immortel, et très-peu de personnes savent que mademoiselle *Barbier* ait existé, quoiqu'elle ne soit morte qu'en 1742, et qu'elle ait fait plusieurs opéras et beaucoup de tragédies qui eurent du succès dans le temps. Pourquoi cela? C'est que les tragédies de mademoiselle Barbier sont médiocres, et que les lettres de madame de Sévigné ont la

degré de perfection dont ce genre d'écrire est susceptible. C'est qu'enfin il y aurait plus de mérite et de gloire à faire une chanson parfaite qu'un mauvais poème épique; quatre vers ont fait passer à la postérité M. de Saint-Aulaire*, et Chapelain seroit oublié depuis long-temps, si quelques auteurs célèbres n'eussent pris la peine de le critiquer. Ainsi, puisqu'Adèle écrit bien une lettre, et qu'elle fait mal des vers, je lui conseille de s'en tenir toujours à la prose. Mais, dit madame de Limours, si, née avec de l'esprit, et élevée avec autant de soin, elle veut par la suite se distinguer, devenir *auteur*, par exemple, l'en détourneriez-vous? — Non, parce que, si je n'ai pas encore la certitude qu'elle puisse faire un jour un *excellent ouvrage*, je suis sûre du moins qu'elle n'en ferait pas un mauvais, quand son esprit sera entièrement formé. — Mais vous dites qu'un *excellent ouvrage* peut seul passer à la postérité....?

* Son impromptu fait pour madame la duchesse du Maine.

— Oui, un ouvrage de pur agrément; mais un ouvrage qui auroit un but moral pourroit se passer de génie et de supériorité, pourvu qu'il fût purement écrit. L'auteur qui ne veut que briller n'a nul droit à l'indulgence; s'il ne plaît pas, il a tort, et n'est plus bon à rien; mais je pardonne de grands défauts et de la médiocrité à celui qui m'instruit et m'éclaire; je ne pourrois sans ingratitude le juger avec sévérité; son livre, fût-il dénué de tout agrément, fût-il même ennuyeux, s'il est utile, mérite de l'estime, et sera toujours lu. C'est ainsi que plusieurs ouvrages de sciences faits sans génie, et quelques ouvrages de morale médiocrement écrits, sont parvenus à la postérité, uniquement parce qu'ils sont utiles; et voilà pourquoi je détournerai toujours une jeune personne de la manie des vers: on ne peut rien faire de véritablement utile dans ce genre *, qui, par conséquent,

* Je sais bien que Molière a réformé beaucoup de ridicules, et que les pièces de Corneille sont faites pour élever l'âme; mais dans tous les ouvrages dramatiques (sans excepter

exige nécessairement de talens supérieurs : ainsi il est beaucoup plus sensé de choisir celui dans lequel on est sûr de se distinguer, avec seulement de l'instruction et du bon sens, et qui peut, si l'on a du génie, élever au rang glorieux de ces grands écrivains, également dignes de l'admiration des hommes par leurs talens sublimes et par l'usage qu'ils en ont fait.

Cette dissertation a détruit la crainte qu'éprouvoit M. de Retel, qu'Adèle ne fît des vers avec prétention. Madame de

même ceux de ce grand homme) la morale n'est jamais qu'un *accessoire*, et non le but principal; le véritable désir de l'auteur est de plaire et d'émouvoir les passions; tout ce qu'on exige de lui, c'est que son dénouement soit *instructif*; il peut être dangereux pendant plus de quatre actes et demi, pourvu que la dernière scène soit morale. M. de La Motte, en parlant du danger des pièces de théâtre, relativement aux mœurs, ajoute : « Nous instruisons un moment; mais nous avons » long-temps séduit; le remède est trop foible, » et vient trop tard. » *Œuvres d'Houdard de la Motte*, cinquième volume.

Limours est persuadée qu'il finira par devenir amoureux d'Adèle; cet établissement seroit fort au-dessus des espérances que je dois naturellement concevoir pour ma fille; cependant il ne me tente point. M. de Retel a cent mille livres de rente et un très-beau nom, mais il a trente-sept ans, et un personnel qui peut déplaire à une jeune personne : si sa laideur n'est pas absolument révoltante à des yeux indifférens, il seroit très-possible qu'elle empêchât d'être aimé de sa femme. Je suis loin de désirer qu'Adèle ait *de la passion* pour son mari, mais je veux qu'elle puisse l'aimer, et que par conséquent il n'ait rien de désagréable. Je n'ignore pas que cette considération n'est en général d'aucun poids, et qu'avec de la naissance et de la fortune, un homme est rarement refusé pour sa figure, quelque choquante qu'elle puisse être : moi, j'ai des principes différens, et quand le bonheur de ma fille me serait moins cher, la religion seule m'empêcheroit encore de la sacrifier à l'ambition, et de lui donner un mari qui pourroit inspirer du dégoût; et même si,

de son propre mouvement, elle faisoit un choix semblable, je m'y opposerois, à moins qu'elle n'eût vingt-cinq ans; je m'y croirois obligée, car je n'attribuerois qu'à *son innocence* cette prétendue preuve de raison.

LETTRE IV.

Le Baron au Vicomte.

De Strasbourg.

Il faut absolument, mon cher vicomte, changer quelque chose à notre plan ; ou, pour mieux dire, remédier aux inconvéniens causés par l'indiscrétion de madame de Limours. Théodore me parle avec plaisir de Constance, mais il est trop sûr qu'il aura le bonheur de vous appartenir, pour s'occuper vivement de cette idée ; il y compte, c'en est assez pour n'y plus réfléchir. J'essayerois en vain d'affoiblir ses espérances ; les derniers adieux de madame Limours sont trop présens à sa pensée.... ! Cependant la comtesse Anatole vient d'arriver ici (car vous savez que la grand'mère de son mari habite Strasbourg) ; chaque jour elle est l'objet d'une fête nouvelle, elle distingue Théodore, et Théodore la

retrouvera cet hiver à Paris.... Tout ceci m'inquiète; après beaucoup de réflexions là-dessus, je crois que nous n'avons d'autre parti à prendre que celui de *nous brouiller* vous et moi, non pas ouvertement, car il ne faut pas négliger entièrement les vraisemblances; *l'affaire de Desormeaux* peut nous servir de prétexte; nous nous sommes trouvés en concurrence de sollicitations, je viens de l'emporter; vous prenez de l'humeur, vous m'écrivez une lettre *très-sèche*, je la montre à Théodore; d'un autre côté, vous vous plaindrez de moi à la vicomtesse; de retour à Paris, nous retrouverons cette dernière inquiète, alarmée; voilà tout ce que désire, je me charge du reste. Adieu, mon cher vicomte; en attendant que nous *soyons brouillés*, croyez qu'il n'y a rien au monde qui pût affoiblir mon amitié pour vous.

LETTRE XXVII.

La baronne à madame d'Ostalis.

De Saint **.

OUI, ma chère fille, depuis que vous êtes à **, j'ai reçu des lettres du comte de Rosseville, car il est vrai que je désirois avoir de vos nouvelles *de plus d'une manière*. Il répond avec détail à toutes mes questions sur vous et vos enfans; il me mande que non-seulement vous êtes *belle comme le jour*, mais que vous n'avez l'air ni *triste*, ni *abattu*, et qu'en arrivant vous n'étiez pas fatiguée le moins du monde de votre long voyage; enfin, sa résolution est entièrement conforme à la vôtre, et cette confirmation m'étoit bien nécessaire. Je ne doute point de votre raison, je compte sur vos promesses; mais vous savez qu'il n'est point d'inconséquences et de craintes chi-

mériques qu'une tendresse véritable ne doive faire excuser.

Enfin, ma chère fille, le comte de Retel a justifié la prédiction de madame de Limours. Voici la copie de la lettre que j'ai reçue de lui hier au soir :

« Vous savez, madame, que, pour être » en état de parler d'une affaire impor- » tante, il faut avoir toute sa raison, *la* » *tête froide* et *le cœur libre ;* je suis en- » core dans cette situation, mais je n'ai » pas un moment à perdre si je veux en » profiter. Depuis près de six mois que j'ai » l'avantage de vous connoître, je suis » devenu beaucoup moins incrédule ; par » exemple, je ne crois pas que l'éduca- » tion d'une jeune personne pût contri- » buer à son établissement ; il est vrai que » je n'avois guère vu jusqu'ici *d'éduca-* » *tions* qui méritassent d'être comptées » pour quelque chose. Mais à présent je » conçois qu'on puisse avoir la tête tour- » née par une personne qui réuniroit à » des talens enchanteurs, à l'esprit le plus » orné, une figure charmante, et le carac-

» tère le plus aimable : une personne sem-
» blable pourroit séduire également les
» gens frivoles et les sages : en se mon-
» trant, elle attireroit tous les cœurs, elle
» les fixeroit en se faisant connoître. Pour-
» quoi, lorsqu'on veut se marier, ne de-
» mande-t-on que de *l'argent?* C'est
» qu'on demanderoit presque toujours en
» vain une éducation distinguée ; nous ne
» désirons point les choses qui nous pa-
» roissent chimériques, et souvent l'on ne
» cherche qu'une femme riche, parce qu'on
» désespère d'en trouver une à la fois jolie,
» aimable, instruite et spirituelle. Enfin,
» madame, j'ai trente-sept ans, et made-
» moiselle d'Almane (car il faut bien tran-
» cher le mot) n'en a que dix-sept. Elle
» est charmante à tous égards ; et je ne
» pourrois faire valoir en ma faveur que le
» désir que j'aurois de la rendre heureuse,
» et mon attachement pour vous, ma-
» dame.... Je n'ignore pas que vous ne
» croirez son éducation finie que lorsqu'elle
» aura dix-huit ans et demi ; j'admire trop
» votre ouvrage, madame, pour ne pas

» désirer vivement que rien ne puisse man-
» quer à sa perfection. Si vous aviez d'au-
» tres vues, je n'ai pas le droit de vous de-
» mander votre secret; mais j'ai celui d'at-
» tendre d'un caractère tel que le vôtre
» une franchise qui puisse me préserver
» du malheur de nourrir des espérances
» chimériques. Je vous le répète, madame,
» *je ne suis point encore amoureux*;
» mais si votre réponse ne m'est pas favo-
» rable, dépêchez-vous de me l'envoyer, et
» de m'ôter tout espoir. »

Après avoir lu cette lettre, je fis appeler Adèle, et je la lui montrai. Que pensez-vous de cette nouvelle proposition? lui dis-je. — Mais, répondit Adèle, j'épouserois M. de Retel sans chagrin.... — Sans chagrin! ce n'est point assez. — Je ne pense pas que je puisse jamais me marier avec joie, mon état est si heureux....! — M. de Retel est un honnête homme, il a de l'esprit; en demandant votre main, il prouve qu'il vous aime, puisqu'il a cent mille livres de rentes, un beau nom, et qu'il est titré. — L'ambition et la vanité

ne décideront jamais un choix fait par votre fille, votre élève.....! Cependant je sentirois peut-être mieux qu'une autre personne de mon âge le prix d'une fortune considérable : vous m'avez appris combien les richesses peuvent ajouter au bonheur, quand on en sait faire un digne emploi; mais j'avoue que j'éprouverois une sorte de répugnance à m'unir à un homme pour lequel je ne serois qu'un mauvais parti, surtout si, comme M. de Retel, il étoit absolument dépourvu de tout agrément extérieur; car je craindrois qu'il pût me soupçonner d'avoir moins consulté la raison et l'estime, que l'intérêt et l'ambition. J'entends, dis-je en souriant, vous aimeriez mieux que M. de Retel eût une figure agréable et quelques années de moins, on peut concevoir cette délicatesse. Plaisanterie à part, reprit Adèle, si M. de Retel, tel qu'il est, n'avoit qu'une fortune assortie à la mienne, et que vous m'assuressiez, maman, qu'il possède en effet toutes les bonnes qualités qu'il paroît avoir, je me déciderois à l'épouser sans aucune peine, et je suis très-

sûre que je serois heureuse avec lui ; car alors le motif qui me le feroit choisir ne pourroit être douteux : en le préférant à un jeune homme, je prouverois une raison supérieure à mon âge, je mériterois son affection et l'estime du public. — J'approuve, ma chère Adèle, cette manière de penser, elle est entièrement conforme à la mienne, et je vais remercier M. de Retel. — J'en suis bien aise, maman, je vous l'avoue ; cependant, je vous le répète, ne croyez pas que ce soit l'âge de M. de Retel qui me donne de l'éloignement pour lui, je sais très-bien qu'un homme n'est point *vieux* à trente-sept ans, il me semble même que je serois flatté d'avoir un mari qui eût de l'expérience et de la considération ; je n'ai fait encore qu'entrevoir le monde, mais j'ai déjà vu combien tous les jeunes gens rendent leurs femmes malheureuses ; le comte Anatole, par exemple et tant d'autres....! Je vous proteste, maman, que j'aimerois beaucoup mieux épouser un homme de trente-sept ans qui seroit aimable, qu'un jeune homme de vingt-trois ans.

À peine Adèle eut-elle prononcé ces mots *de vingt-trois ans*, qu'elle rougit à l'excès, comme si elle eût nommé le chevalier de Valmont; c'étoit en effet la même chose; car c'étoit bien là sa pensée. Je fus charmée qu'elle me fournît elle-même un prétexte naturel de lui parler du chevalier de Valmont; je me gardai bien d'augmenter son embarras en paroissant attacher de l'importance à la naïveté qui venoit de lui échapper. En vérité, dis-je en riant, il y a bien là de quoi rougir, parce que vous pensez au seul jeune homme à marier que vous connoissez! pouvez-vous craindre de ma part une ridicule interprétation? — Ah! maman, reprit Adèle en m'embrassant avec un reste d'émotion, je ne craindrai jamais que vous lisiez au fond de mon âme. — J'en suis bien certaine; et croyez que tous vos sentimens me sont parfaitement connus. — Eh bien! maman, je me flatte que je n'en ai point que vous puissiez désapprouver? L'air d'inquiétude d'Adèle en disant ces paroles, et l'ingénuité de la question même, me firent sourire. Quoi donc,

repris-je, n'en êtes-vous pas sûre....? — Mais je vous crois mieux que moi-même. — Soyez donc tranquille, car vous êtes parfaitement raisonnable. — Je le pensois en effet..... — Le chevalier de Valmont est le fils d'une personne que vous aimez depuis votre enfance; il est l'ami de votre frère, il a beaucoup d'agrémens, il annonce des vertus, il doit vous inspirer plus d'intérêt qu'aucun autre jeune homme de son âge; mais vous m'avez entendu dire souvent que madame d'Olcy, sa tante, avoit depuis long-temps des vues pour son établissement; et d'ailleurs vous savez bien vous-même que vous pouvez prétendre à un mariage infiniment plus avantageux; vous savez mieux encore qu'il ne vous est pas permis de disposer de votre cœur, et que nous sommes toujours maîtres d'en régler tous les mouvemens. — Aussi, maman, soyez bien sûre que je n'ai jamais pensé deux minutes de suite à la personne dont vous parlez; il est vrai qu'il m'intéresse plus *qu'aucun autre jeune homme;* mais, quoique je l'aie vu souvent, il est trop jeune pour que j'aie

jamais pu m'entretenir avec lui, je ne puis juger ni de son esprit, ni de son caractère, je connois beaucoup mieux M. de Retel que lui : ainsi, à moins que je n'eusse la tête absolument tournée par de mauvais romans, où l'on voit tant d'exemples de ces prétendues *passions invincibles* qui naissent subitement à la *première vue*, comment pourrois-je seulement me persuader que ce que j'éprouve pour lui soit un véritable mouvement de préférence? Mon frère l'aime beaucoup, mais il sait combien il seroit peu convenable qu'il m'entretînt d'un jeune homme de cet âge ; et de sa vie il ne m'a prononcé son nom. Je n'entends jamais parler de lui, j'ignore absolument quelle est au fond sa conduite ; j'en ai vaguement bonne opinion, puisque mon père souffre sa liaison avec mon frère ; mais je ne puis savoir s'il n'a pas quelque attachement particulier, ou quelque défaut essentiel dans le caractère ; en un mot, je lui trouve une figure agréable ; il me paroît simple, poli, réservé, c'en est assez pour faire naître l'amitié. Voilà comme on pensera toujours,

repris-je, quand on n'aura pas une imagination exaltée, enfin, quand on possédera la raison, l'esprit et la pureté du cœur de *Clarisse*, de *miss Biron* ou d'*Adèle*. Je vois avec plaisir que vous avez la tête trop bonne et trop froide pour vous exagérer à vous-même vos propres sentimens, illusion qui a perdu tant de jeunes personnes; cependant il suffit que vous ayez démêlé au fond de votre cœur cette *préférence* dont vous venez de parler, pour éviter avec soin l'objet qui l'a fait naître, et pour écarter de votre imagination tout ce qui pourroit vous en rappeler le souvenir. C'est un devoir que la modestie et la prudence vous imposent également. Il est bon de vous accoutumer déjà à le remplir avec scrupule, ce devoir, indispensable dès à présent, et qui, par la suite, deviendra sacré quand vous serez mariée. Par exemple, votre mari sera sûrement un honnête homme, puisque je vous le choisirai; mais je m'attacherai trop aux qualités essentielles, pour vous pouvoir répondre qu'il ait beaucoup d'agrémens : ainsi il sera possible que

vous rencontriez quelques personnes plus aimables ; alors le plus léger *mouvement de préférence* ne vous seroit pas permis, et aussitôt que vous l'éprouveriez, il faudroit le combattre et l'anéantir, effort qui ne sera jamais pénible pour vous. Au reste, il est bien rare qu'une personne parfaitement honnête ne soit pas à l'abri de ces petites surprises, quelque légères et quelque passagères qu'elles puissent être. Le devoir, l'habitude, l'estime et la reconnoissance forment les vrais attachemens ; ainsi, l'époux que je vous donnerai vous deviendra sûrement trop cher, pour que vous puissiez seulement apprécier dans les autres les agrémens qu'il n'auroit pas. Vous savez bien que le chevalier de Valmont n'est pas, à la rigueur, un parti sortable pour vous ; cependant il est libre, vous n'êtes point mariée ; ainsi cette *sorte de préférence* qu'il vous inspire ne m'étonne pas ; mais si demain je vous déclarois que mon choix est fait, si je vous présentois l'homme qui sera votre mari, je suis certaine que, dès cet instant, le chevalier de

Valmont seroit absolument banni de votre souvenir. Oh ! oui, maman, s'écria Adèle, n'en doutez pas, *tout naturellement* je n'y penserois plus. Au reste, je n'y pense guère dès à présent, mais je sens combien tout ce que vous venez de dire est juste et raisonnable, et je vous promets *d'anéantir entièrement ce petit mouvement de bienveillance*. Quand il seroit plus vif, je le pourrois encore sans peine, j'ai des occupations qui me plaisent tant....! des objets qui me sont si chers....! Seulement ma petite Hermine suffiroit pour me distraire d'un sentiment mille fois plus sérieux. — Ah ! je n'en doute pas. — Nous allons retourner à Paris, il va revenir de Strasbourg, quelle doit être ma conduite ? — Je le prierai à souper plus rarement, et toujours avec beaucoup de monde ; ces jours-là j'aurai soin d'avoir madame de Limours qui ne se met point à table ; vous resterez avec elle dans le salon, et quand nous y rentrerons, vous irez vous coucher. Du reste, n'y pensez jamais, et ne m'en parlez plus, car cette espèce de conversation est désormais

inutile, puisque celle-ci ne peut me laisser la plus légère inquiétude. A ces mots, j'embrassai Adèle, et je changeai d'entretien.

Vous pouvez juger par ce détail, ma chère fille, si je dois être contente *de la tête et de la raison d'Adèle*. Elle est cependant dans la situation la plus dangereuse où puisse se trouver une jeune personne; elle connoît depuis son enfance un jeune homme charmant, l'ami de son frère, et le fils d'une femme avec laquelle je suis intimement liée; elle sait d'ailleurs que, si elle ne faisoit pas un mariage brillant en épousant le chevalier de Valmont, du moins elle n'en feroit pas un qu'on pût blâmer; enfin, elle est naturellement d'une extrême sensibilité, et cependant elle n'a point *de passion*! C'est précisément parce qu'elle est véritablement sensible, que son cœur est rempli des plus doux sentimens. *Le besoin d'aimer* ne la tourmente pas, puisqu'il est satisfait; elle ne passe point les nuits à lire Zaïde, la princesse de Clèves, le Siége de Calais, Cléveland, etc.; elle a

lu ces Romans à treize ans, et avec moi; elle pourroit les lire à présent sans danger, la première impression est faite; elle ne verra jamais dans des écrits semblables que le délire d'une imagination exaltée; elle lit *Clarisse*, *Paméla*, *Grandisson*; elle y voit combien l'amour a peu de pouvoir sur le cœur d'une femme raisonnable; elle doit se dire : Ces trois ouvrages sont universellement regardés comme ce qu'il y a de plus beau dans ce genre, ils n'ont rien perdu de leur réputation, ils offrent donc une fidèle peinture du cœur humain, car quel mérite peut exister sans la vérité? Si les héroïnes de Richardson ne sont pas des êtres imaginaires, si cette angélique et sublime Clarisse, cette vertueuse Paméla, n'ont pas des caractères forcés, si elles sont également touchantes et intéressantes, ces romans sont des chefs-d'œuvre; alors il faut mépriser tous les autres; il faut croire nécessairement que c'est au déréglement de l'imagination, et non à la sensibilité de l'âme, que l'amour doit sa plus grande force, et qu'une femme

modeste, raisonnable et vertueuse sera toujours à l'abri des emportemens de cette passion, même quand elle pourroit s'y livrer légitimement.

Bonsoir, ma chère fille, le courrier ne part que lundi; Adèle m'apportera demain *sa dépêchè* pour vous, et je vous écrirai encore dans sa lettre.

LETTRE XXVIII.

Madame d'Ostalis à la Baronne.

Je puis à présent, ma chère tante, vous donner tous les détails que vous désirez sur ce pays-ci; tout ce qu'on vous a dit du jeune prince, élève du comte de Roseville, est encore au-dessous des éloges qu'il mérite : il est impossible d'être plus poli, plus aimable, et d'avoir plus de dignité; il m'a rappelé cette définition de La Bruyère :

« La fausse grandeur est farouche et
» inaccessible; comme elle sent son foible,
» elle se cache, ou du moins ne se montre
» pas de front, et ne se fait voir qu'autant
» qu'il faut pour imposer et ne paroître
» point ce qu'elle est, je veux dire une
» vraie petitesse. La véritable grandeur est
» libre, douce, familière, populaire......
» Elle ne perd rien à être vue de près;
» plus on la connoît, plus on l'admire.....

» On l'approche tout ensemble avec liberté » et avec retenue, etc. »

Le prince a autant d'instruction que de grâces; il est également simple, bon, naturel et spirituel. Il a sans effort cette variété de tons qui montre à la fois une excellente éducation, de l'esprit et de la délicatesse; il ne parle point à un vieillard du ton et avec l'air dont il parleroit à un jeune homme: s'il adresse la parole à une femme, c'est toujours avec cette espèce de son de voix *bas et radouci*, qui donne aux complimens les plus communs l'expression de la déférence et du respect. Il s'exprime d'une manière simple, mais correcte; tout ce qu'il dit paroît obligeant, parce qu'il écoute les réponses qu'on lui fait, et qu'il n'interroge jamais avec distraction. Il a le sourire le plus aimable, il ne le prodigue pas, mais il a toujours l'air ouvert et serein, et je ne connois point de regard qui exprime mieux que le sien la bienveillance et la bonté. Il protège, il encourage les sciences, les lettres et les arts, mais avec discernement. Il vient de fonder deux prix;

l'un pour les gens de lettres et les savans; l'autre pour les peintres et les sculpteurs. L'académie de *** est chargée par lui de donner tous les ans une médaille d'or à l'homme de lettres ou au savant qui a fait le meilleur ouvrage dans le cours de l'année, sous la condition expresse que le sujet nommé jouira d'une bonne réputation, et n'aura précédemment rien écrit contre la religion, le gouvernement et les mœurs. Le choix de l'académie est jugé en dernier ressort par le prince, de manière qu'il est doublement glorieux d'obtenir la médaille, puisqu'elle est à la fois le prix des vertus ainsi que des talens, le gage assuré de l'estime et de la protection particulière du prince. L'académie de peinture donne, aux mêmes conditions, une médaille d'or alternativement au sculpteur et au peintre le plus distingué, pourvu, comme vous le croyez bien, qu'on ne puisse lui reprocher d'avoir avili son talent par une seule production indécente. Le prince, depuis son mariage, a formé plusieurs établissemens de bienfaisance, il ne s'est pas contenté de

donner de l'argent, il a fait lui-même le choix des administrateurs, et il a donné le plan général de l'administration qu'il juge la meilleure. Enfin, il est chéri de tout ce qui l'approche, il est adoré du peuple et de la nation, il fait les délices du père le plus tendre, et la gloire et le bonheur du gouverneur heureux qui a su former un tel prince.

J'ai vu la semaine passée, pour la première fois, cet intéressant et malheureux chevalier de Murville; j'ai été chez lui, car il est dans un état de langueur qui ne lui permet plus de venir à **; il savoit, par le comte de Roseville, que j'ai connu Cécile; il m'en a parlé. Le temps et la raison, m'a-t-il dit, m'avoient rendu quelque tranquillité, mais je vous avoue que la rencontre inopinée de M. d'Aimeri, la vue de ce jeune Charles...., la nouvelle de la mort de Cécile, les détails de cette mort.... Tous ces événemens m'ont porté un coup mortel. La vie m'est devenue, sinon insupportable, du moins à charge; j'en vois approcher le terme avec joie! En parlant ainsi, ses yeux

se remplissoient de larmes. Je le plains, il est sensible, il est souffrant, mais je suis bien loin de l'admirer; s'il n'eût pas pris plaisir à nourrir lui-même sa douleur, il n'y succomberoit pas aujourd'hui avec autant de sensibilité; mais avec une tête moins romanesque et plus de force d'âme, il auroit triomphé de la passion dont il est la victime. Il a regardé sa foiblesse comme une vertu, et sa douleur comme un devoir; il ignoroit que le premier devoir de l'homme est de conserver sa raison, qui lui fut donnée pour guérir les blessures les plus profondes de son cœur, et pour lui faire supporter avec un noble courage tous les revers de la fortune.

Adieu, ma chère tante, il m'est permis de parler de *courage* quand vous êtes à Paris, et moi à***, et quand personne ne remarque la plus légère altération dans mon caractère et dans mon humeur.

LETTRE XXIX.

La Baronne à madame d'Ostalis.

De Paris.

Ce matin, à peine étions-nous arrivés qu'Adèle a couru précipitamment dans sa chambre, et au bout d'un quart d'heure, elle est revenue en tenant une grande boîte que j'ai reconnue dans l'instant. Tenez, maman, m'a-t-elle dit en rougissant, je veux écarter tout ce qui pourroit me rappeler le *moindre souvenir*..... Ainsi, je vous donne cette petite collection de cailloux.....—Et la jolie tablette de bois d'acajou....?—Elle est garnie de tous les joujoux d'Hermine. A ces mots, j'ai pris la boîte : en la recevant, j'ai cru entendre un léger soupir.....J'ai serré la collection avec soin, car je ne la regarde que comme un dépôt, et je compte bien la rendre un jour.

Madame de*** est morte hier, elle n'a

pu survivre à sa fille. S'il est une perte dont il soit permis d'être inconsolable, s'il est une douleur que la raison ne puisse faire supporter, c'est sans doute celle qui vient de coûter la vie à madame de***. Si elle a succombé à son sort, elle n'a été la victime que du sentiment le plus pur et le plus naturel, et de la plus vertueuse de toutes les passions. Eh bien! cette femme que le chagrin a conduite au tombeau, cette femme qui donnoit la moitié de sa pension aux pauvres, cette femme enfin si sensible, paroissoit froide à bien des gens; elle ne vantoit ni sa tendresse pour sa fille, ni les charmes attachés à la bienfaisance; elle ne s'amusoit pas à disserter, *elle agissoit*; elle ne s'enorgueillissoit point d'être bonne mère, d'être charitable; elle étoit l'un et l'autre sans effort, et ne pensoit pas mériter des éloges en remplissant des devoirs qu'elle chérissoit. Quand madame**** perdit sa fille, on n'a cité d'elle ni *mots touchans*, ni *scènes d'éclat*; elle ne peignoit pas son désespoir *avec éloquence* : la douleur qui consume n'éclate pas.....! Dans le même temps, ma-

dame de Blainville devint veuve; on ne parla pendant six semaines que de l'excès de son affliction; on en contoit les traits les plus intéressans, les plus pathétiques, elle devoit renoncer *à la dissipation, à la société*, et *consacrer le reste de ses jours à l'amitié, à la solitude*..... Aujourd'hui, c'est-à-dire huit mois après, madame de *** n'existe plus, et madame de Blainville vient de reparoître dans le monde, plus aimable, plus brillante et plus intrigante que jamais. Il ne faut pas se consoler si vite quand on a pris l'engagement de s'affliger toujours. Lorsque, dans un semblable malheur, c'est la raison qui nous soutient, on est résigné et non consolé; on supporte ses maux avec force, mais on les sent; le temps les affoiblit, et ne sauroit les guérir entièrement; la seule insensibilité les peut faire oublier. Une vraie douleur laisse une trace ineffaçable, même après l'avoir su vaincre; on ne se retrouve plus ce qu'on étoit avant de l'avoir éprouvée. Quand on a perdu l'objet qu'on aimoit le mieux, si au bout d'un an, au bout de dix ans, on a la même hu-

meur, le même maintien, la même physionomie, les mêmes goûts qu'on avoit avant cette perte, on n'a jamais véritablement aimé.

Madame de Limours est au désespoir, elle croit de très-bonne foi que le vicomte et M. d'Almane sont presque brouillés au sujet de l'affaire de Désormeaux. Le marquis d'Hernay, qui veut absolument se marier, désireroit fort épouser Constance; il va beaucoup chez M. de Limours, qui le traite à merveille : la vicomtesse voit tout en noir; et, comme à son ordinaire, regarde comme assuré tout ce qu'elle craint; il est affreux pour moi d'être la confidente de son chagrin, et de ne pouvoir la tirer d'erreur; mais si je lui disois la vérité, Constance en seroit instruite un quart d'heure après, toute la maison le sauroit le jour même; et M. d'Almane ne me le pardonneroit pas. La pauvre vicomtesse s'afflige d'un malheur imaginaire, son amie intime n'ose la désabuser, voilà pourtant à quoi l'indiscrétion expose! Au reste, quand elle me parle de ses craintes, je lui répète tou-

jours qu'elle s'alarme sans raison ; que pour moi, au fond, je suis parfaitement tranquille ; mais elle ne m'écoute point, et rien ne peut la rassurer. D'un autre côté, la petite Constance se désole. Depuis l'enfance, ayant l'idée qu'elle doit être un jour la femme de Théodore, elle a pris pour lui un sentiment qui fait son malheur à présent, et qui est devenu trop vif pour qu'il puisse jamais la rendre heureuse ! Et si réellement M. d'Almane et le vicomte se brouilloient, si l'on donnoit à Constance un autre mari, que deviendroit-elle...? Elle n'a que quinze ans ; et déjà son cœur n'est plus à elle ! Aussi elle est triste, indolente, nul plaisir ne la distrait, nulle occupation n'a d'attrait pour elle, l'amitié ne la touche que foiblement ; elle aime Adèle, non comme elle en est aimée, mais parce qu'Adèle est la sœur de Théodore ; enfin, son imagination n'est fixée que sur un objet, son cœur est rempli d'une passion qui absorbe tous les autres sentimens. Ce n'est point là, je vous l'avoue, la belle-fille que j'aurois désirée. Cependant elle a d'excellentes qualités, elle

est d'une extrême douceur, elle se doute à peine qu'elle est belle, elle a quelques talens agréables, et ne manque pas d'instruction; elle a trop de timidité et de paresse pour paroître jamais bien aimable; elle éprouvera un sentiment trop exclusif pour pouvoir s'attacher des amis tendres, mais elle intéressera généralement, et ne se fera point d'ennemis.

Adieu, ma chère fille; j'ai répondu à toutes vos questions, et votre dernière lettre ne répond pas à toutes les miennes. Par exemple, vous ne me parlez point des gens avec lesquels vous vivez intimement. Je ne les connois pas, qu'importe? Sont-ils des étrangers pour moi, s'ils vous plaisent, s'ils deviennent vos amis? Je veux savoir leurs noms, je veux des détails sur leurs caractères, et même leurs figures. Je veux enfin pouvoir me représenter les personnes qui vous entourent. Adieu, ma chère enfant; je soupe ce soir chez madame de Limours avec madame de S**, la comtesse Anatole et le chevalier d'Herbain; vous croyez bien que nous parlerons un peu de

la** ; cependant la vicomtesse est fâchée contre vous, parce que *vous n'admirez* pas son héros, le chevalier de Murville ; elle ne vous trouve *pas digne d'être témoin du grand exemple qu'il donne*. Adieu, ma chère et charmante amie, parlez-moi davantage de vous et de tout ce qui vous environne, ou je vous parlerai moins de moi et de Paris.

LETTRE XXX.

La même à la même.

Enfin, Théodore est réellement amoureux de Constance, l'inquiétude a développé sa passion, et il aime d'autant plus vivement dans ce moment, qu'il aperçoit qu'il est aimé. J'ai fait une découverte que je ne puis confier qu'à vous seule; c'est que la comtesse Anatole *se laisse persuader* qu'elle a du penchant pour Théodore. Madame de Valcé n'a jamais eu de goût plus vif que celui qu'elle affiche pour M. de Remicourt; ce dernier est fort peu aimable, mais avec l'air le plus capable et le plus discret, il a déjà perdu trois ou quatre femmes, par conséquent il est à la mode; voilà de bonnes raisons pour attacher et même pour fixer madame de Valcé: jugez donc de ses craintes en voyant M. de Remicourt infiniment occupé de la comtesse Anatole....!

Dans cette extrémité, elle n'imagine rien de mieux que de persuader à la comtesse qu'elle a *un sentiment* secret pour Théodore, entreprise assez facile avec une jeune personne qui n'a que dix-neuf ans, et dont l'imagination est aussi vive. Si la comtesse Anatole croit aimer Théodore, elle ôtera toute espérance à M. de Remicourt; d'ailleurs, madame de Valcé déteste sa sœur; elle n'a que trop pénétré ses sentimens; si Théodore pouvoit s'attacher sérieusement à la comtesse Anatole, Constance perdroit un amant aimé, un époux qui lui est destiné depuis l'enfance, tout cela seroit bien agréable. Voilà, ma chère fille, ce que j'ai pénétré et vu clairement, après avoir passé deux ou trois soirées avec madame de Valcé, la comtesse Anatole et M. de Remicourt. Quand on a découvert de semblables desseins, je crois qu'il n'est pas fort difficile de les empêcher de réussir.

Oui, ma chère fille, je suis parfaitement contente de l'impression que le monde fait sur Adèle; plus elle apprend à le connoître, et plus elle s'affermit dans les principes que

je lui ai donnés. Le monde achève de gâter une mauvaise tête, mais il perfectionne encore un esprit sain et juste, suivant (comme le dit M. Dumarsais) cet axiome : *Que tout ce qui est reçu, est reçu suivant la disposition et l'état de ce qui reçoit : c'est ainsi que les rayons du soleil durcissent la terre glaise, et amollissent la cire* *. Le monde, répète-t-on toujours, est bien dangereux *pour une jeune personne* : c'est votre faute ; élevez bien votre fille, et le monde ne sera pour elle qu'une école très-utile.

Madame de Narton est revenue d'Angleterre, Adèle l'a vue l'autre jour chez moi pour la première fois, et le lendemain elle a dîné avec elle. Le jour même, Adèle m'a fait quelques questions sur madame de Narton ; elle m'a demandé s'il étoit vrai qu'elle eût été belle. Oui, ai-je répondu, il y a quinze ans qu'elle avoit encore une figure charmante. — Elle réunissoit donc alors tous les agrémens ? — Oh ! point du

* Logique de M. Dumarsais.

tout, car, dans ce temps, elle n'étoit point du tout aimable... Elle a reçu l'éducation la plus négligée ; dans sa jeunesse, elle étoit d'une ignorance honteuse ; son caractère étoit aussi peu formé que son esprit, elle avoit mille défauts insupportables, de l'humeur, des caprices, de la contrariété ; on ne pouvoit vivre avec elle. Ayant réellement de l'esprit, elle a fini par connoître ses propres travers ; insensiblement elle s'est corrigée de ses défauts, elle est devenue douce, égale, obligeante ; ensuite, rougissant de son ignorance, elle a prodigieusement lu ; en un mot, *elle s'est élevée elle-même*. — Quel dommage que ses parens n'aient pas pris cette peine ! car, sans compter tout ce qu'elle a dû souffrir en se réformant ainsi, elle n'a pas eu le plaisir de paroître dans le monde avec tous ses avantages à la fois, et les plus précieux sont précisément ceux qu'elle a possédés le plus tard ; au lieu qu'avec une bonne éducation, elle eût été en même temps aimable, spirituelle, instruite, jeune et jolie. Après cette réflexion, Adèle en a fait beaucoup

d'autres sur le bonheur d'avoir une mère tendre et éclairée; elle me récompense de mes soins, non-seulement par ses succès, mais par une tendresse et une reconnoissance qui semblent s'accroître chaque jour.

Vous savez, ma chère fille, que M. de Résan a épousé mademoiselle de Sévanne; et comme il est parent et ami de M. de Limours, la Vicomtesse a fait connoissance avec mesdames de Sévanne. La belle-sœur de la nouvelle mariée est une des plus ennuyeuses personnes que j'aie rencontrées; elle est jeune encore, et assez jolie; mais elle joint au malheur de n'avoir pas le sens commun, le ridicule de se croire tout l'esprit du monde, la folie de parler toujours, et le tort encore plus grand de toujours parler d'elle. Personne n'a plus qu'elle l'insipide habitude de répondre, à tout ce qu'on dit: *Et moi aussi.... moi, je suis comme cela.... moi, cela m'est arrivé*; ce moi, sans cesse répété, forme presque toute sa conversation. Hier on parloit des Lettres Persanes, le chevalier d'Herbain cita cette charmante réflexion: *Heureux celui qui a*

assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent; et ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres * ! Là-dessus, madame de Sévanne se récria sur la beauté de la pensée ; elle ajouta que *les gens qui parloient toujours d'eux étoient insupportables*, et la force de l'habitude lui fit dire au moment même : *Moi, je ne parle jamais de moi.....!* Un rire général s'éleva dans la chambre ; et madame de Sévanne demanda très-sérieusement de quoi l'on rioit. Elle a beaucoup d'autre travers ; la moindre chose qui lui arrive est à ses yeux surprenante, merveilleuse, et digne d'être contée avec détail ; elle a des *antipathies singulières qui sont invincibles et nées avec elles ; on l'a vue tomber évanouie pour avoir mangé de la gelée de groseille dans laquelle on avoit mis une seule framboise !* Elle n'a que des maladies extraordinaires; elle a été pendant deux ans *dans un état* auquel les plus habiles méde-

* Lettres persanes, page 142.

cins n'ont jamais pu rien comprendre ; et il faut écouter le détail *de cet état* jour par jour!.. Enfin, dans aucun moment elle ne jouit d'une santé parfaite, et jamais on ne la voit sans l'entendre se plaindre à chaque instant ou de *la migraine* ou de *ses nerfs*, ou du temps qu'il fait, du froid, de l'humidité, de la chaleur de la chambre ; toutes ces choses, dit-elle, *l'affectant physiquement*, *et la faisant souffrir plus que personne au monde*. Adèle l'écoute et la considère avec le plus grand étonnement ; elle voit, par sa propre observation, à quel point le bavardage et l'habitude de parler de soi peuvent rendre ennuyeuse, fatigante et ridicule.

Notre petite école d'éducation est établie ; nous avons trouvé six jeunes filles de dix ans, que nous avons tirées de la plus affreuse misère ; elles sont toutes d'une jolie figure, ce que nous désirions, parce qu'il y a plus de danger pour celles-là que pour les laides. *Notre économe* étoit jadis maître écrivain ; il écrit et compte bien, il est parfaitement honnête, et il étoit dans le comble

du malheur, ainsi que la femme lingère que nous avons choisie pour apprendre à travailler aux jeunes filles. J'ai déposé chez M. Brown, notre notaire, la somme que vous m'avez envoyée pour cet usage; nous sommes en tout quinze associés : monsieur et madame de Limours, Constance, mesdames de S***, la comtesse Anatole, le chevalier d'Herbain, Porphire, M. d'Aimeri, le chevalier de Valmont, le comte de Retel, M. d'Almane, mes enfans et moi. Chacun s'est taxé soi-même, suivant ses facultés; quelques-uns ne se sont engagés que pour deux cents livres par an, personne ne donne au-dessus de cinq cents francs, excepté M. de Retel, qui, comme le plus riche, puisqu'il n'est pas marié, donne vingt-cinq louis, et s'est chargé en outre des premiers frais de l'établissement, du linge, des meubles, du trousseau des petites filles, etc., ce qui se monte à peu près à cent pistoles. L'établissement coûtera en tout, chaque année, six mille francs par impossible, et cette somme assure le sort de dix personnes (en comptant la servante et la cuisinière).

Comme les jeunes filles se renouvelleront tous les sept ans, sans donner plus d'argent, le bien produit par cet établissement ne se bornera point à faire le bonheur de dix personnes seulement.

Adieu, ma chère fille ; je n'ai point de nouvelles à vous mander, sinon que madame de Germeuil est séparée de son mari, et absolument bannie de la société ; car le monde si *tolérant*, depuis quelques années surtout, ne pardonne pas encore les séparations ; il faut avoir des droits bien fondés à l'estime du public, et en même temps les plus fortes raisons de se séparer de son mari, pour qu'un tel éclat ne ravisse pas toute espèce de considération, même celle qui n'est qu'apparente.

LETTRE XXXI.

Madame de Valcé à la comtesse Anatole.

Quoi donc ! au milieu de l'hiver quitter tout à coup Paris pour aller passer six semaines avec la tante d'un mari qu'on n'aime plus....! Que signifie ce caprice, ma chère petite....? Vous voulez me cacher votre secret ; et moi, malgré votre peu de confiance, je ne puis m'empêcher de vous éclairer et de vous donner les conseils dont vous avez besoin. Vous fuyez *pour vous guérir*.... Le remède est plus douloureux que le mal ; il est donc absurde; d'ailleurs, l'habitude forme et fortifie l'amitié, et détruit l'amour : n'espérez donc rien de l'absence ; elle fait oublier une amie, elle rend plus cher un amant, parce qu'alors l'imagination le représente toujours plus aimable qu'il n'est en effet. Voyez souvent celui que vous aimez, vous

finirez par l'aimer moins. Mais vous ne me croirez pas, vous avez des idées si romanesques...! Vous prétendez triompher d'une passion....! Vous vous flattez d'une chimère, comptez davantage sur votre vertu, et moins sur votre raison; ne craignez point que le sentiment que vous éprouvez vous fasse renoncer à vos principes, et n'espérez pas que vous puissiez l'arracher de votre cœur. Eh quoi! ne sauroit-on aimer passionnément sans s'égarer, sans s'avilir....! Je n'ignore pas qu'en général on ne croit guère à cette espèce de sentiment*; mais il existe, n'en doutez pas, il est fait pour vous. Cessez donc de faire votre tourment en vous reprochant une sensibilité moins dangereuse pour vous que pour tout autre. Je sais ce qui se passe au fond de votre âme.... *Vous croyez qu'on a pris des engagemens sacrés*...; c'est une erreur, il n'y a *jamais eu de* PAROLE DONNÉE, et dans ce moment on vient de renoncer formellement aux *projets*

* Et l'on a raison; mais, quand on veut corrompre une jeune personne, il faut bien commencer par lui parler ainsi.

vagues formés jadis. Vous pensez bien que je dois être instruite, et vous pouvez compter sur la vérité de ce détail. Je me trouverois heureuse, si je pouvois parvenir à vous remettre la tête, et à vous rendre un peu de calme; car je suis sûre que vous êtes dans une cruelle agitation, et je ne puis vous exprimer à quel point je vous plains. Si vous n'aviez qu'un sentiment ordinaire, je vous exhorterois à le combattre, mais vous avez trop d'énergie dans l'âme pour aimer foiblement : rappelez-vous tous vos principes, promettez-vous de ne vous en écarter jamais; cachez votre penchant à l'objet qui l'inspire; qu'un aveu positif n'échappe jamais de votre bouche; soyez assez généreuse pour n'exiger que de l'amitié en aimant passionnément : voilà maintenant les seuls conseils qu'on puisse vous donner, et tout ce qu'on doit attendre d'un cœur aussi sensible, aussi noble, aussi pur que le vôtre. Adieu, ma chère amie; écrivez-moi exactement; et soyez plus sincère avec une personne que votre bonheur et votre gloire intéressent également.

LETTRE XXXII.

Le Baron au Vicomte.

De Versailles.

NOTRE affaire est sûre, mon cher vicomte, nous partirons pour L***** le premier avril; je ne vous recommande pas la discrétion; vous connoissez toutes les raisons qui doivent me faire désirer que ce secret soit fidèlement gardé. Je l'ai confié à mon fils, et voici à quelle occasion. Lundi nous soupâmes chez madame de G***; nous y trouvâmes la comtesse Anatole, que nous n'avions pas encore vue depuis son retour; elle voulut jouer au trictrac, et ne trouvant pour arranger sa partie qu'une femme qui sait à peine ce jeu, elle pria Théodore de faire la chouette, et l'emmena dans un cabinet à côté du salon, où le trictrac est établit, de manière que je perdis de vue Théodore toute la soirée. A souper, je

remarquai qu'il étoit rêveur, et que ses yeux et ceux de la comtesse Anatole se rencontroient souvent. En sortant de table, nous allâmes tous à la petite maison de M. de G*** dans l'avenue de Versailles; il y avoit un spectacle charmant, et Théodore s'y trouva placé à côté de la comtesse Anatole; pour moi, je l'étois de manière à pouvoir les observer tous les deux sans en être vu. Mon fils parloit peu; mais il ne voyoit et n'écoutoit que la comtesse Anatole. Cette dernière paroissoit ne dire à Théodore que des mots à la dérobée; si près de lui, elle n'osoit le regarder; elle se tenoit droite à sa place sans jamais se retourner de son côté; et cependant à chaque instant elle jetoit un regard sur lui, en levant doucement et languissamment les yeux, et les baissant aussitôt avec précipitation : regard très-connu, et qui dit bien des choses.....! La comtesse, après un moment de rêverie, adressoit la parole à sa voisine, et, pendant quelques minutes, sembloit oublier Théodore, qui, durant ce temps, contemploit les deux plus longues nattes et les plus

beaux cheveux du monde, et n'attendoit pas sans impatience que la conversation de la comtesse Anatole fût finie.

Après le spectacle, Théodore donna la main à la comtesse, et la conduisit jusqu'à son carrosse. Quand nous fûmes en voiture, mon fils et moi, nous ne parlâmes que du spectacle et de choses indifférentes, et nous nous séparâmes pour nous coucher, sans que le nom de la comtesse Anatole eût été prononcé. Le lendemain, aussitôt que je fus éveillé, Théodore entra dans ma chambre; il renvoya mes gens, et, s'asseyant le dos tourné contre la fenêtre (afin que le jour éclairât moins son visage), il prit une de mes mains, et la serra fortement dans les siennes; il étoit également ému, embarrassé, et fut un moment sans pouvoir parler; je l'embrassai, et le regardant en souriant: Savez-vous bien, dis-je, que vous m'inquiéteriez si je vous connoissois moins? Je vois bien que le cœur de mon Théodore a besoin de s'ouvrir, et qu'il va confier quelque secret à son ami...; mais je ne puis croire que cette confidence soit embarras-

sante pour vous, et affligeante pour moi.... — Grâce au ciel, je n'ai rien encore d'essentiel à me reprocher.... mais je me trouve dans la situation la plus singulière.....! — Singulière....! point du tout. Vous aimez une personne digne en effet de vous attacher solidement, et cependant la coquetterie d'une femme aussi légère qu'imprudente, vous flatte et vous attire.... Cette situation n'est pas neuve.... — Comment avez-vous pu pénétrer....? — Le manége de la comtesse Anatole n'est pas une chose nouvelle pour moi.... — Mon père, je vous avoue que je ne la croyois pas coquette. — Il est plus flatteur de croire qu'elle est sensible, je le conçois; si notre amour-propre ne produisoit pas souvent de semblables illusions, les coquettes ne nous séduiroient jamais; au reste, votre défaut d'expérience rend votre erreur très-excusable; d'ailleurs la comtesse Anatole est du nombre des coquettes qui s'abusent elles-mêmes, elle a véritablement une tête vive, elle croit vous aimer.... — Et comment voyez-vous qu'elle s'abuse? — Parce qu'elle

a déjà cru aimer M. de Saint-Phar, et parce que vous êtes trop jeune pour pouvoir inspirer une passion à une femme qui est dans le monde depuis quatre ans. — Enfin me voilà soulagé, vous avez lu dans mon âme. Mais que dois-je faire.....? — Eviter la comtesse Anatole, ne jamais vous placer à côté d'elle, ne plus la regarder.... Vous avez de l'empire sur vous-même, cet effort vous coûtera peu, surtout s'il est vrai que vous aimiez Constance. — Si je l'aime ! vous le savez, mon père; il n'est point de sacrifices que je ne fisse avec transport pour elle; son idée seule m'occupe, je ne pense qu'à elle; cependant je me défie de moi-même, et je crains, je vous l'avoue, la comtesse Anatole : son souvenir ne me trouble jamais; quand elle est à côté de Constance, je ne la vois pas, mais.... — Quand vous jouez au trictrac avec elle dans un petit cabinet, vous la trouvez bien jolie et bien séduisante? surtout si elle vous fait entendre qu'elle n'a fait ce voyage de quinze jours (qui devoit être de six semaines) que pour s'arracher au danger de vous voir.... A ces mots, Théo-

dore rougit excessivement, et la plus grande surprise se peignit sur son visage. Vous me croyez sorcier, repris-je en riant; en effet, je n'ai pas entendu un seul mot de votre *entretien* avec la comtesse Anatole, mais je sais par cœur depuis environ vingt-cinq ans, tout ce qu'elle vous a dit hier. — Les coquettes sont peu dangereuses, puisqu'il est possible de les deviner ainsi. Je vous promets, mon père, d'éviter avec le plus grand soin la comtesse Anatole; cependant la politesse m'empêchera souvent de la fuir autant que je voudrois. — Eh bien! il faut vous éloigner assez de temps pour lui laisser celui de vous oublier, un an, par exemple. — Un an! et Constance? — Vous quitterez Constance sans peine, si je vous offre un moyen de vous rendre plus digne d'elle. La guerre est allumée en ***....— Ah! partons! Vous n'ignorez pas, mon père, que le chevalier de Valmont et moi nous avions eu déjà cette idée l'été dernier,... — Je me suis vivement occupé depuis de ce projet; j'ai maintenant l'espérance d'être employé, et si cela est, je

vous emmènerai avec votre ami. A ces paroles, Théodore transporté me sauta au cou ; dans ce moment, il ne vit que la gloire, tous les sacrifices furent oubliés... ! Hier je lui ai annoncé qu'on m'avoit accordé ma demande et que nous partirions vers la fin de mars. Il m'a donné sa parole de cacher avec soin ce secret à sa mère. Je connois la raison et le courage de madame d'Almane, je suis bien sûr qu'elle ne peut manquer d'approuver un parti qu'elle seroit capable de conseiller ; mais en même temps, je n'imagine que trop tout ce que son cœur souffrira ! je ne puis me résoudre à l'affliger sans nécessité ; ainsi je ne lui déclarerai cette nouvelle que quinze jours avant notre départ. Adieu, mon ami ; je serai sûrement à Paris mardi au soir, et j'irai sur-le-champ vous trouver dans votre loge à l'Opéra.

LETTRE XXXIII.

La Baronne à madame d'Ostalis.

De Paris.

Je viens d'éprouver un plaisir bien vif, ma chère fille : on a joué aujourd'hui, pour la première fois, une tragédie de Porphire ; cette pièce a eu le succès le plus brillant, et, ce qui vaut mieux encore, elle le méritoit ; elle ne doit rien à l'illusion du théâtre et au jeu des acteurs ; on pourra la lire et conserver l'opinion que cette première représentation en a donnée. Porphire, dans cette occasion, a senti plus vivement que jamais combien une excellente réputation peut être utile à un auteur. Il étoit sûr d'avance de toute la bienveillance du public, et qu'il n'auroit contre lui nulle espèce de cabale ; il n'a fait que des ouvrages estimables ; il n'a jamais répondu à toutes les critiques dictées par l'envie, la mauvaise foi et

la méchanceté, et il ne s'est point enorgueilli de cette modération si rare. On suppose assez généralement un grand mérite aux personnes qui ont un grand nombre d'ennemis, c'est pourquoi nous voyons tant de gens se vanter d'être détestés, et répéter si souvent avec emphase : *Mes ennemis,* ce qui au fond signifie *mes envieux.* Porphire s'affligeoit trop en secret d'exciter la haine, pour se glorifier d'avoir des ennemis ; il ne s'est jamais plaint d'eux, il les a ramenés tous : incapable d'envie et de ressentiment, il sait pardonner une injustice, et trouve un noble plaisir à louer ses rivaux. On l'a toujours vu intimement lié avec les gens de lettres les plus distingués ; il a, dans tous les temps, désiré leur amitié, profité de leurs conseils, et saisi avec empressement toutes les occasions de les obliger. Il pense comme la Bruyère, il dit, ainsi que lui: *Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes... passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : par-*

lez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle de vous être utile! etc. *.

Avec ce caractère obligeant, connoissez-vous personne qui soit plus que lui susceptible de reconnoissance? Sollicitez une grâce pour lui; si vous réussissez, il en sera plus satisfait; si vous échouez, il n'en sera pas moins reconnoissant. Aussi il est impossible de réunir plus de suffrages, et d'avoir dans la société une existence plus agréable; on reconnoît avec plaisir sa supériorité, parce qu'il ne la fait jamais sentir: au fond, sa douceur, sa modestie et sa simplicité m'étonnent moins en lui qu'en tout autre. Les gens du monde ne peuvent faire connoître leur esprit que dans la conversation; il ne faut donc pas s'étonner s'ils y portent quelquefois de la prétention et le désir d'y briller: mais un homme de lettres

* Caractères de La Bruyère.

dont tout le monde connoît le mérite, ne devroit pas être susceptible de cette ambition frivole; *il a fait ses preuves*, que peut-il lui en coûter d'être simple et modeste? S'il n'est pas au-dessus d'une petite vanité, il ne sent pas tout ce que vaut la gloire. D'ailleurs, en ne s'occupant dans la société que du soin de faire valoir les autres, il y paroîtra toujours le plus aimable : on s'y rend insupportable quand on y veut dominer; on n'y obtient les succès les plus flatteurs que par les égards, la douceur, la modestie et le désir de plaire et d'être aimé.

J'ai vu, à l'occasion de cette première représentation de la tragédie de Porphire, combien en général les gens du monde osent peu juger d'après eux-mêmes. J'ai soupé le soir avec cinquante personnes; Porphire est universellement aimé; sa pièce venoit d'avoir le plus grand succès, cependant on ne la louoit *qu'avec précaution*; avant de prononcer, on tâchoit de recueillir les voix, on cherchoit à pénétrer l'opinion des gens qui passent pour avoir le plus d'esprit, et l'on se gardoit bien de montrer de l'admi-

ration ; on se contentoit de dire : *Cette pièce m'a fait grand plaisir ; il y a de beaux vers..... il y a de belles scènes....* Car, avant que le public ait jugé en dernier ressort, on n'a pas le courage de dire : *C'est une excellente pièce, un ouvrage de génie.* A tout événement on aime mieux passer pour être trop difficile que pour n'être point assez délicat. Ces mêmes personnes, si réservées dans leurs jugemens et leurs éloges à l'égard des gens de lettres, se dédommagent de cette prudente contrainte, en jugeant hardiment les ouvrages de société ; elles osent alors décider, trancher avec assurance ; elles ne craignent pas d'être démenties par le public.

Adieu, ma chère fille ; je vois approcher le printemps avec peine, depuis que Théodore est entré au service ; ce moment est toujours triste pour moi, puisque c'est celui d'une séparation de plusieurs mois. Mon fils me montra hier, à ce sujet, une sensibilité qui me toucha jusqu'au fond de l'âme. J'étois seule avec lui et sa sœur ; Théodore, lui dis-je en l'embrassant, vous

me devenez tous les jours plus cher : aussi je sens que je vous verrai partir cette année avec plus de peine encore que je n'en éprouvai jamais ..... ! A ces mots, Théodore me regarda d'une manière qui me pénétra, ensuite il se leva, et fut à la cheminée; il me tournoit le dos; mais Adèle, qui voyoit son visage dans la glace, s'élança vers lui et se jeta à son cou en s'écriant : *Cher Théodore... ! O maman ! regardez-le.... !* Je me levai Théodore, baigné de larmes, se précipita dans mes bras... Il ne pouvoit ni parler, ni retenir ses pleurs, et ce mouvement de sensibilité fut si vif et si extraordinaire, qu'il ressembloit à de la douleur, et qu'il me causa autant de saisissement que d'attendrissement. Adieu, ma chère fille ; il y aura un an le vingt de ce mois que je suis séparée de vous; dans un mois M. d'Almane et Théodore partiront...! Je suis bien triste... ! Ah ! quand vous reverrai-je ? quand serons-nous donc tous réunis?

LETTRE XXXIV.

Le Comte de Roseville au Baron.

OUI, mon cher baron, dans un an au plus tard j'aurai le plaisir de vous revoir, et de me trouver dans ma patrie. Je n'attends pour partir qu'un événement qui peut mettre le comble à la félicité de mon élève. La grossesse de la jeune princesse est déclarée, et dans l'espoir qu'elle accouchera d'un garçon, le prince s'occupe déjà du choix d'un gouverneur. Je lui ai fait lire à cette occasion un ouvrage peu connu *, mais qui mériteroit bien de l'être, et dans lequel on trouve, relativement au choix d'un gouverneur, des détails très-intéressans, entre autres ceux-ci :

* Qui a pour titre ; *Education des Princes destinés au trône*, par M. Bossedow, traduit de l'allemand, par M. de B***.

« Le roi lui choisit *, pour gouver-
» neur, un seigneur de distinction nommé
» Polyprate; et ce ne fut ni son rang, ni
» la considération de ses services militaires
» et politiques qui le décidèrent dans ce
» choix : car, disoit-il, le général le plus
» expérimenté, le politique le plus éclairé
» et le plus laborieux; le jurisconsulte
» le plus habile, peuvent bien ne pas avoir
» les qualités nécessaires pour réussir à
» l'éducation d'un prince. Aussi celle du
» jeune Agathocrator ne fut-elle confiée
» à Polyprate que parce qu'il s'étoit sé-
» rieusement occupé de celle de ses en-
» fans.... Ses fils avoient acquis des lumiè-
» res et une prudence qu'on ne remarquoit
» point dans les autres jeunes gens......
» Trois ans avant de les remettre entre les
» mains du gouverneur qu'il avoit choisi,
» il voulut qu'il se préparât à ses fonctions,
» en faisant une étude de bons ouvrages
» sur l'éducation, en consultant les per-
» sonnes qui avoient élevé des enfans avec

* Au jeune prince son fils.

» succès, en faisant sur des enfans du
» peuple quelques essais qui lui donnas-
» sent en même temps l'occasion d'exercer
» envers eux des actes de bienfaisance.
» Polycrate avoit, outre cela, choisi de
» bonne heure des domestiques dont la
» compagnie ne pût pas être pernicieuse à
» ses enfans. Le futur gouverneur fut
» chargé de les préparer à leurs fonc-
» tions, en les attachant à d'autres en-
» fans pour faire auprès d'eux l'apprentis-
» sage des principes d'après lesquels ils
» devoient se conduire avec les siens, etc...
» Sans un pareil gouverneur, disoit le roi,
» et en général sans un choix aussi scru-
» puleux de toutes les personnes qui en-
» tourent le prince, il est impossible de
» l'élever parfaitement. Il ne faut donc
» épargner ni peine, ni dépense, pour
» chercher, fût-ce même dans les pays
» étrangers, des sujets dignes de concourir
» à son éducation, et pour les y préparer
» par un apprentissage bien dirigé. »

Tout cela ne suffit pas, dis-je au prince : votre fils sera d'abord entre les mains des

femmes, le choix de la gouvernante est beaucoup plus essentiel que vous ne l'imaginez. C'est elle qui donnera les premières impressions; et d'ailleurs, le prince lui devra, par la suite, de la reconnoissance et de la tendresse: il faut donc qu'elle soit estimable autant qu'eclairée. Et songez encore, monseigneur, qu'en vous conduisant d'après tous ces principes, vous ne rempliriez vos devoirs que bien imparfaitement, si vous ne veillez pas vous-même à l'éducation du prince votre fils. Quelle plus importante affaire pourra jamais vous occuper, même quand vous régnerez! Tout ce que vous pourrez faire de plus utile, de plus glorieux, n'aura qu'un effet passager, si votre successeur n'est qu'un prince médiocre. C'est lui qui doit perfectionner ou détruire votre ouvrage; sans lui vous pouvez être grand; mais vous ne pouvez sans lui faire passer vos bienfaits à la génération qui va naître. Veillez donc sur lui, sur son gouverneur, sur tout ce qui l'entoure; étudiez son caractère, connoissez ses inclinations, ses défauts, ses vertus; et souvenez-

vous qu'Auguste, maître du monde, trouvoit encore assez de temps pour présider lui-même à l'éducation de ses petits-fils.

A la suite de cet entretien, j'ai donné au prince la petite liste des personnes que je jugeois les plus dignes de prétendre à la place de gouverneur. Vous trouverez, lui dis-je, quatre noms dans ce papier, et c'est beaucoup sans doute. Heureux le prince qui peut compter dans sa cour quatre hommes d'un mérite véritablement distingué ! Voilà, suivant mes lumières, les personnes entre lesquelles vous devez choisir un gouverneur ; mais je vous conseille de les étudier, de les observer avec soin, et de ne vous décider entre elles que deux ou trois ans après la naissance du prince; car un choix si important demande toute la prudence et toute la réflexion dont vous êtes capable. A ces mots le prince ouvrit le papier, il lut les trois premiers noms sans surprise, il savoit que la voix publique les avoit déjà désignés ; mais il se récria au dernier : Quoi ! dit-il, M. **** ! avez-vous songé qu'il n'est pas fait, par sa naissance,

pour prétendre à cette place...? — Sa naissance, il est vrai, n'est point illustre, sa maison peut-être n'est pas ancienne; mais enfin il est à la cour, qu'importe du reste que son nom soit moins beau que celui d'un autre, s'il a réellement un mérite supérieur? Dans toutes les autres places, qui demandent véritablement de grands talens, on n'a jamais eu d'égard à la naissance: on ne cherche, avec raison, que du mérite dans les gens qu'on veut élever au ministère; le mérite est-il moins nécessaire dans un gouverneur, et ce choix est-il moins important...? Vous vous étonnez, monseigneur, de voir sur ma liste le nom de M. ****; vous eussiez donc été bien surpris, si vous y eussiez lu celui de M. d'Elford? — Comment! un homme qui ne peut venir à la cour.....? — Oui; mais un homme rempli de vertus et de génie. Ce n'est point l'obscurité de sa naissance qui m'a empêché de vous le proposer; car, outre les raisons que je viens de vous dire, je trouvois dans ce choix un avantage de plus: quelle leçon pour un jeune prince, de voir, dans son

propre gouverneur un exemple frappant de l'utilité dont peut être la vertu ! Combien il l'eût respecté davantage, ce gouverneur, en apprenant qu'il ne devoit sa place qu'à ses qualités personnelles, et à la supériorité de ses lumières...! — Mais je pourrai, sans choquer tous les préjugés reçus, profiter des talens de M. d'Elford, en l'attachant à l'éducation sous un autre titre..... — S'il n'est pas le maître, s'il n'a pas le titre de gouverneur, il ne fera rien que de médiocre. Les places secondaires dont vous parlez, monseigneur, quoique très-honorables pour les personnes de l'état de M. d'Elford, seront rarement acceptées par des gens de génie : ils ne peuvent faire le bien qu'à demi, ou si le gouverneur adoptoit toutes leurs idées, ils ne pourroient recueillir le plus doux fruit de leurs travaux, la gloire et la reconnoissance de la patrie.... — Eh bien ! croyez-vous que la réflexion et l'intérêt le plus cher ne puissent me mettre au-dessus d'un préjugé? — Non sans doute. — Pourquoi donc ne m'avez-vous pas proposé M. d'Elfort...? — Parce qu'il

n'a jamais vécu à la cour, ni dans le grand monde, et qu'il me paroît absolument nécessaire que le gouverneur d'un prince connoisse l'un et l'autre.—Vous n'approuveriez donc pas qu'on élevât un jeune prince loin de la cour, et qu'afin de le rendre plus digne de régner, on lui cachât sa naissance....? — On ne soustrait point ainsi l'héritier d'un grand état, ce plan d'éducation est absolument chimérique; par conséquent j'ai dû peu réfléchir aux avantages qu'on pourroit retirer en le suivant. — Mais, sans cacher au prince sa naissance, il seroit possible du moins de l'élever loin de la cour....? — Il n'est point d'avantage qui puisse dédommager un jeune prince du malheur d'être élevé loin des yeux de son père et de sa mère; son devoir est de les chérir, son bonheur d'en être aimé; il faut donc qu'il les connoisse, et qu'il vive toujours avec eux. Cependant j'approuverois fort qu'on fît bâtir une *maison d'éducation* à sept ou huit lieues de la cour, et que ce jeune prince y fût passer trois ou quatre mois tous les ans; à cette

distance il pourroit jouir du bonheur de voir souvent son père et sa mère pendant ces trois mois; et cette retraite, en fortifiant sa santé, avanceroit ses progrès dans l'étude. — Cette idée me plaît beaucoup. Certainement je ferai bâtir une maison d'éducation; et je conçois que ce n'est pas un architecte seul qui doit faire le plan de cette maison. Il faut qu'on puisse s'y instruire, non-seulement en regardant les tapisseries, les tapis et les meubles des appartemens, mais aussi en se promenant dans les cours et dans les jardins: les dorures, les glaces, la magnificence en seront bannies; mais je veux que tout y présente à chaque pas, des objets d'instruction, ou qui puissent inspirer à l'enfant des sentimens vertueux*.

* Comme, par exemple, les tableaux qui représentent de belles actions; et, dans les jardins et les cours, des statues et les bustes de plusieurs grands hommes, dont l'histoire seroit écrite sur le piédestal. Sans faire de nouvelles dépenses, un souverain pourroit choisir dans les richesses de ce genre qu'il possède, les tableaux, dessins, gravures, statues, qui retracent le souvenir des

Vous croyez bien, mon cher baron, que j'engagerai le prince à réfléchir mûrement sur le plan de cette maison avant de la faire bâtir, et à consulter des personnes en état de lui donner de bons conseils à cet égard. Adieu, mon cher baron; j'écris par ce courrier à madame d'Almane, ainsi je ne vous parle ni de monsieur ni de madame d'Ostalis: madame d'Almane vous communiquera sûrement ma lettre; et les détails qu'elle contient vous intéresseront d'autant plus que vous savez bien que je ne me permettrois pas la plus légère exagération, même pour vous procurer un grand plaisir.

grands hommes et des actions vertueuses, et placer cette précieuse collection sous les yeux du prince son fils.

LETTRE XXXV.

M. de Lagaraye à Porphire.

Oui, mon cher Porphire, j'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'avez envoyé la copie de celle que vous écrit le comte de Roseville, pour vous offrir *la correspondance* littéraire du jeune prince royal de**. Cette offre honorable que vous n'avez point briguée est infiniment flatteuse; vous la devez à votre excellente réputation, et à l'amitié de madame d'Ostalis, qui a donné de vous, au comte de Roseville, une opinion si favorable. Assurément vous devez accepter avec reconnoissance cette proposition, et je vais, comme vous le désirez, vous communiquer sur ce sujet toutes les réflexions que mon affection pour vous m'inspire.

Si le prince vous connoissoit personnellement, s'il vous honoroit de sa con-

fiance, s'il vous écrivoit, cette bonté d'un côté, et l'attachement de l'autre, ne vous dispenseroit pas de la plus extrême prudence dans cette espèce de commerce, quelque intime qu'il pût être. Q'uelle est puissante et terrible, l'influence des grands de la terre sur la destinée des autres hommes! Elle peut si facilement s'étendre sur ceux même qui ne sont point nés sous leur domination! Qui de nous peut répondre qu'il n'aura jamais besoin de la protection d'un prince étranger pour soi ou pour les siens....? Il est donc bien coupable de leur donner des préventions qu'ils ne sont en général que trop disposés à prendre; la médisance avec eux prend un caractère de noirceur et de méchanceté qu'elle n'a point avec tout autre. On ne leur dit du mal de ses ennemis qu'avec le projet réfléchi de nuire, qu'avec le dessein de priver ceux qu'on n'aime point, de l'estime dont on fait le plus de cas, du suffrage qui paroît le plus brillant et le plus précieux. Si cette conduite est si répréhensible dans les gens qui approchent les princes, et qui leur parlent,

combien est-elle plus odieuse dans un auteur qui écrit des lettres bien soignées, bien méditées, qu'il n'envoie jamais sans les corriger et les transcrire ! On peut excuser un trait malin qui échappe dans la conversation, ou dans une lettre écrite rapidement à un ami ; mais, dans le commerce dont nous parlons, on écrit avec réflexion *un journal*, et on l'écrit *en secret* ; ceux qu'on y attaque l'ignorent, et par conséquent ne peuvent ni se défendre ni se justifier. Du moins une satire imprimée, même anonyme, laisse à celui qui en est l'objet la ressource de la réfuter ; il est vrai que les lettres écrites à un prince par un littérateur qui jouit de quelque réputation finissent toujours par être imprimées, mais elles ne le sont communément qu'après un certain nombre d'années ou après la mort de l'auteur, et alors il est souvent impossible de se justifier des personnalités qui peuvent se trouver dans *ces correspondances*, au bout de *quinze* ou *vingt ans*; il est mille imputations dont l'innocence ne pourroit se disculper, les preuves et les témoins n'existant

plus. Il n'est rien de plus irréligieux que de se venger, et surtout de préparer une vengeance pour le temps où l'on n'existera plus. Il est affreux d'entrer dans la tombe avec les passions turbulentes que Dieu réprouve le plus ; quoi ! lorsque, dégagés de la vie, nous irons paroître au tribunal suprême pour y demander grâce, nos implacables ressentimens, plus durables que nous-mêmes, nous survivroient encore sur la terre, et l'Éternel pourroit nous dire : *Tu m'implores, et dans ce moment tu te venges*...! Cette pensée est terrible....! Toute personne qui laisse en mourant des *Journaux*, des *Confessions*, des *Correspondances*, qui noircissent ceux qui lui survivent, fait une action impie et lâche, car elle attaque sans danger, et elle attaque avec un immense avantage ; le public s'intéresse à ceux qui ne sont plus, les ouvrages posthumes dans ce genre ont le plus grand poids, ils peuvent calomnier impunément, et on les croit. Ah ! sur cette poussière que nous foulons un moment, ne laissons après nous que des traces de bonté....!

Mais parlons de vous, mon cher Porphire. Vous n'êtes point connu du prince de**; le choix qu'il a fait de vous n'est dû qu'aux sollicitations de vos amis ; à proprement parler, ce n'est pas une *correspondance* que vous allez avoir avec lui, puisqu'il ne vous écrira point. Vous êtes simplement chargé de lui rendre compte de toutes les nouveautés littéraires, et je vous conseille d'écrire des notices et non des lettres, ce qui vous débarrassera d'un protocole toujours ennuyeux ; des lettres ne peuvent avoir l'agrément particulier de ce genre d'écrire, la légèreté, la grâce, le naturel, lorsqu'on est gêné par toutes les entraves, toutes les formules du respect, et qu'on s'adresse à un personnage qu'on ne connoît point et qui ne répond jamais. Faites donc un journal littéraire : qui puisse former l'esprit, le goût et le cœur du jeune prince qui doit le lire ; n'y mettez rien d'étranger à la littérature, point de nouvelles de société ; les anecdotes contées même sans malignité peuvent compromettre ; si on vous les a confiées, vous n'en devez point parler ; si vous

les avez recueillies dans le monde, elles sont incertaines, et peut-être fausses; enfin, si elles ne blessent personne, elles paroîtront insipides; si elles sont piquantes, votre ouvrage ne sera plus qu'un libelle, d'autant plus méprisable que vous l'écrivez en secret, mais avec la certitude qu'un jour il sera publié, ou quand vous ne serez plus, ou quand vous croirez pouvoir, sans inconvénient, le faire paroître. Enfin, la prétention de *divertir* le prince par des traits légers ou scandaleux, ôteroit à votre caractère, à votre état, et à l'emploi dont on vous chargé, toute espèce de dignité; un littérateur estimable n'est pas fait pour devenir un nouvelliste malicieux et clandestin. Quand vous n'auriez pas les principes que je vous connois, les convenances et le bon goût vous empêcheroient certainement d'insérer dans vos extraits des choses libres et des poésies licencieuses. Il est beau de composer un ouvrage pour un jeune prince qui doit un jour régir un grand empire; que de leçons indirectes d'humanité, de justice, de clémence, on peut lui offrir dans le cours

d'une telle correspondance! Je suis sûr que cette idée sera toujours présente à votre esprit, et qu'elle donnera à votre ouvrage un ton moral et un caractère de grandeur qu'aucun autre journal ne pourroit avoir. Je ne vous recommande point de parler avec modération et une parfaite impartialité, de vos ennemis et de vos détracteurs : il vous suffira de penser que vous en pourriez dire du mal impunément, que vous écriviez dans l'ombre et à leur insu. A l'abri de la vengeance et des représailles, vous serez sans effort équitable, vous serez même indulgent, parce que vous êtes généreux. Vous louerez avec franchise, avec effusion; vous critiquerez avec mesure, sans ironie, comme sans animosité. Un grand prince qui doit devenir le maître absolu d'un peuple immense, vous accorde la permission de l'entretenir en secret, souvent et régulièrement, durant plusieurs années! Qu'il seroit puéril, qu'il seroit honteux de ne pas sentir toute l'importance de ce noble privilége, et de ne l'employer qu'à se faire valoir, à tourner en ridicule ceux qu'on n'aime pas,

à rabaisser la gloire de ses rivaux, et à se permettre toutes les petitesses et toutes les injustices qui déshonorent les journaux ordinaires, et qui seroient dans celui-ci mille fois moins excusables! Mais, vous, mon cher Porphire, vous n'aurez qu'un but, celui d'instruire et d'intéresser; vous n'aurez point le ton épigrammatique; vous rejetterez tous les petits contes frivoles, vous invoquerez le génie de Fénélon, vous vous pénétrerez de ses maximes et de ses sentimens; vous serez solide, judicieux, noble, éloquent; vous saurez tirer avec adresse des résultats moraux de tous les extraits que vous ferez; votre ouvrage sera rempli de réflexions fixes, profondes, et toujours utiles; c'est dans cet esprit que vous choisirez vos citations: enfin, en songeant toujours à qui vous parlez, vous n'aurez point le langage d'un journaliste vulgaire, c'est-à-dire, orgueilleux et partial; vous ferez un ouvrage neuf, excellent, une *poétique* ingénieuse et morale à l'usage des princes*.

* En effet, quelles leçons indirectes on pourroit donner à un jeune prince, en lui rendant

Vous me demandiez des conseils, et je ne puis vous faire que des prédictions ; voilà, mon fils, tout ce que j'attends de vous, et mon cœur est certain que vous ne tromperez point mon attente *.

compte de toutes les tragédies modernes, dans lesquelles des rois et des princes jouent toujours les premiers rôles ! Comme il seroit facile de placer sans affectation une morale utile et frappante dans ces extraits ! et les *citations* bien choisies seroient encore un grand moyen de former le cœur et l'esprit.

* L'auteur de cet ouvrage a le droit de parler ainsi : elle a onze volumes de journaux manuscrits qu'elle a faits dans sa jeunesse, particulièrement durant les neuf ans qu'elle a passés au Palais-Royal ; plusieurs personnes les ont lus. Ils ne contiennent pas une seule personnalité offensante, pas un seul portrait satirique, pas une seule anecdote scandaleuse. Et voilà comme il faut écrire, surtout quand on écrit à l'abri de toute *réponse* et de toute *censure*. J'ajouterai qu'on doit écrire des lettres même à ses amis, avec cette mesure de douceur et d'honnêteté ; et j'ose dire que c'est ce que j'ai fait toute ma vie.

LETTRE XXXVI.

La Baronne à madame de Valmont.

De Paris.

Ah ! madame, vous seule pouvez concevoir l'état où je suis, et la douleur qui m'accable.....! Cette douleur, dont je renferme la plus grande partie au fond de mon âme, je puis vous la laisser voir ; vous la partagez, vous l'éprouvez vous-même...! Hélas! ils partent demain à la pointe du jour.....! Ils ont voulu nous tromper et nous persuader qu'ils ne partiroient que lundi ou mardi. J'ai feint de le croire, mais je sais la vérité depuis ce matin.... Quel souper que celui de ce soir...... ! Le chevalier de Valmont et M. d'Aimeri avoient dîné ici, ils ne m'ont quitté qu'à cinq heures; et à sept, M. d'Almane et Théodore sont revenus avec eux ; cet empresssement auroit pu seul me donner des soupçons : nous

avons soupé ensemble ; la manière, dont M. d'Almane nous a fait placer à table, a eu quelque chose d'assez remarquable.... J'étois entre M. d'Almane et Théodore; le premier avoit Adèle à sa droite, et dit au chevalier de Valmont de se placer à l'autre côté d'Adèle. Le chevalier s'est fait répéter deux fois cette invitation, il craignoit d'avoir mal entendu.... La conversation a été bien triste et bien languissante ; vous savez combien il est difficile de s'empêcher de pleurer en parlant ,.. Adèle et moi nous gardions le silence.... En sortant de table, j'ai senti que j'étois si peu maîtresse de moi-même, que j'ai pris le parti de passer un instant dans mon cabinet..... A onze heures, M. d'Aimeri a regardé à sa montre, et j'ai vu qu'il faisoit un signe à M. d'Almane. Au bout de quelques minutes, ils se sont tous levés; M. d'Almane et mon fils se sont approchés de moi, en me disant *bon soir* d'une voix mal assurée ; en les embrassant, je n'ai pu retenir mes larmes, j'ai senti couler celles de mon fils; mon visage en étoit baigné.... Adèle éperdue, ne

comprenant que trop que cet embrassement étoit un adieu, est venue se jeter entre son père et son frère..... Enfin, M. d'Almane, s'arrachant de nos bras, a fait quelques pas pour sortir. Adèle, pâle et tremblante, en le voyant s'éloigner, a voulu le suivre; mais ne pouvant se soutenir sur ses jambes, elle seroit tombée si le chevalier de Valmont n'eût volé vers elle, et, après avoir prévenu sa chute, ne l'eût portée dans un fauteuil... M. d'Almane est revenu pour assurer sa fille qu'il ne partiroit point cette nuit; ensuite, remarquant que Théodore et le chevalier de Valmont ne pouvoient plus cacher l'excès de leur attendrissement, il les a pris l'un et l'autre par la main, et il est sorti brusquement. Alors Adèle s'est précipitée dans mes bras, et nous avons donné un libre cours à nos larmes... Nous avons passé plus de deux heures ensemble sans nous parler, ne pouvant que pleurer.... D'ailleurs l'inquiétude et la douleur inspirent quelquefois des idées noires, qu'il seroit impossible d'en faire part... On n'auroit pas le courage de les exprimer; quand on craint

pour les objets qu'on aime, on éprouve une espèce de superstition qui nous empêche toujours de détailler nos pensées les plus déchirantes ; dans ce cas, il y a *des mots si terribles*, qu'on ne peut se résoudre à les prononcer. Je me souviens qu'à l'âge de quatre ans, Adèle se donna un coup à la tête ; dans ce même temps, elle fut malade, elle eut la fièvre, je consultai, je parlai du coup qu'elle avoit reçu, je demandai *si son état n'en étoit pas une suite*, il m'eût été impossible de dire : *Croyez-vous qu'elle ait un dépôt dans la tête ?* J'y pensois chaque instant du jour et de la nuit; mais ce mot affreux *de dépôt*, ma bouche ne pouvoit le proférer...! Telle est aujourd'hui ma situation...! Il seroit au-dessus de mes forces de communiquer toutes mes idées à la personne qui m'inspire le plus de confiance... ! Ah! madame, quand j'y pense (eh ! dans quel instant n'y pensé-je pas) à quel point je suis heureuse, je suis effrayée de mon bonheur ! Est-il possible qu'une félicité si parfaite puisse durer toujours..... ! Il est

quatre heures du matin, ils partiront dans deux heures ! Je ne sais si je pourrai résister au désir de les revoir encore un moment, de les embrasser...! Mon pauvre Théodore ! comme il étoit profondément attendri ! comme il est bon, sensible, à quel excès je l'aime....! Et le chevalier de Valmont.... Croyez, madame, qu'il m'est bien cher aussi...... Enfin, dans huit ou dix mois, nous les reverrons, et ils auront fait une campagne glorieuse. Ils se distingueront, j'en suis bien sûre.... O quelle joie ! quels transports, en lisant la lettre qui nous annoncera leur retour.... quand nous le saurons débarqués.......! Hélas ! combien de peines et de craintes mortelles il faudra supporter avant de goûter un semblable bonheur ! Mais aussi peut-on l'acheter trop cher? Adieu, madame; M. d'Aimeri veut bien venir passer trois semaines à Saint **, ensuite il ira vous rejoindre, et vous aurez sûrement la satisfaction de le voir vers les derniers jours d'avril.

LETTRE XIX.

La Baronne à madame d'Ostalis.

De Saint **.

Je suis ici depuis deux jours, ma chère fille.... les deux jours les plus cruels et les plus pénibles de ma vie....! Naturellement je pleure difficilement; mais, depuis quarante-huit heures, j'ai eu continuellement les larmes aux yeux, et j'ai toujours été au moment d'éclater. Le lundi au soir, j'ai voulu essayer de faire de la musique, j'ai joué sur la harpe des pièces que je ne sais point, afin d'être forcée de m'appliquer, dans l'espoir de me distraire mieux; et machinalement, tout en jouant, je pleurois au point que mes yeux obscurcis de larmes ne pouvoient lire la musique.... On peut bien écarter les réflexions; mais on ne peut se soustraire au sentiment de ses maux: un poids affreux reste toujours au fond du

cœur....! Je n'ai trouvé jusqu'ici de véritable consolation que dans la religion, qu'en m'adressant à Dieu, en le priant, en plaçant en lui seul toutes mes espérances; c'est avec une confiance entière que j'ose l'implorer; et il a déjà daigné me ranimer et me fortifier. Puissé-je me rendre digne d'être, dans tous les événemens de ma vie, ou guidée, ou soutenue, ou consolée par lui! La vicomtesse et Constance sont ici; la dernière est dans un état d'abattement qui prouve toute la vivacité de ses sentimens pour Théodore. Adèle a lu facilement dans son cœur, elle la plaint, mais ne la conçoit pas. Comme je ne veux pas que ma fille reçoive des confidences de ce genre, j'ai le plus grand soin d'empêcher qu'elle ne se trouve seule avec Constance, et je lui ai défendu de lui jamais parler de Théodore. Afin de calmer les agitations de la vicomtesse, aussi tourmentée que Constance, le vicomte, quinze jours avant le départ de M. d'Almane, a refusé positivement le marquis d'Hernay, et en même temps il a dit à madame de Limours qu'au fond du cœur,

il préféroit Théodore à tout autre parti. La vicomtesse l'a conjuré de prendre des engagemens formels avec M. d'Almane, mais elle n'a pu obtenir cette demande ; ce qui lui laisse encore beaucoup de craintes et d'inquiétudes.

Adèle est bien affligée ; mais son courage égale sa sensibilité, elle s'occupe sans relâche, et n'a rien perdu de son activité.

Porphire, qui est venu ici avec moi, me quitte demain, il a reçu une lettre qui lui apprend que M. de Lagaraye est dangereusement malade, et il part aussitôt pour aller retrouver et soigner son bienfaiteur. Adieu, ma chère fille..... Ah ! pourquoi faut-il que, dans la circonstance la plus cruelle de ma vie, je sois encore privée de la consolation de vous confier mes peines......! Je vous écris, mais quand lirez-vous cette lettre.....? Quand recevrai-je votre réponse...! Adieu, mon enfant ; je vous écrirai encore jeudi, et avec plus de détail.

LETTRE XXXVII.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

J'ai beaucoup de nouvelles à vous mander, ma chère amie ; madame de Blemur vient de se venger d'une manière bien éclatante de madame de Surville : cette dernière sollicitoit, comme vous savez, une place que mille circonstances réunies lui faisoient souhaiter passionnément ; elle se croyoit sûre de l'obtenir ; quand madame de Blemur est revenue des eaux, alors tout a changé de face : madame de Blemur a formé une intrigue si profondément combinée, qu'elle est parvenue à faire manquer l'affaire ; ensuite elle a écrit à madame de Surville pour se vanter de cet exploit. Ce billet, dont tout le monde a des copies, contenoit ces mots :

« Vous avez éprouvé jadis, madame,

» que je savois servir mes amis, il est juste » que vous appreniez aujourd'hui que je » sais me venger de l'ingratitude et de la » noirceur..... J'ai fait échouer vos des- » seins, ce n'est pas vous rendre tout le » mal que vous m'avez fait, mais cepen- » dant je suis satisfaite de pouvoir vous » prouver du moins qu'on ne peut impu- » nément me tromper et me trahir. »

Cette manière extraordinaire de faire parade de sa haine, et de se glorifier de sa vengeance, a réussi auprès de plusieurs personnes; on a trouvé dans ce procédé une sorte de *franchise importante*; on répète à ce sujet tous les lieux communs dangereux et faux que vous connoissez, on dit *que les gens les plus sensibles sont ceux qui savent le mieux haïr, et que les cœurs les plus reconnoissans sont aussi les plus vindicatifs.* De semblables maximes sont passées en proverbes, non parce qu'elles sont vraies, mais parce qu'elles excusent bien des noirceurs. Un cœur sensible et reconnoissant est toujours noble et généreux, il doit avoir horreur de la haine;

et dédaigner la vengeance : qui se venge, cède honteusement à une passion furieuse, et sacrifie l'honneur et l'humanité au plus affreux de tous les mouvemens. Quoi! s'occuper sans cesse du noir projet de nuire et de rendre l'objet de sa haine à jamais infortuné! trouver du charme dans les détails de cet horrible tableau.... consommer ce dessein détestable, n'est-ce pas là le fond de l'âme d'une furie à qui tout sentiment doux et tendre doit être à jamais inconnu...? Les partisans de madame de Blemur disent, pour l'excuser, qu'elle ne s'est pas donné le temps de réfléchir à cette action, qu'elle ne l'a point préméditée, etc.; mais on ne fait pas manquer une affaire de ce genre en vingt-quatre heures, et il est très-prouvé que cette horreur est le fruit d'une intrigue qui a duré plus de deux mois; d'ailleurs, jamais l'effet impétueux du premier mouvement et la plus ardente colère ne feront faire une atrocité à une âme noble et sensible; quand nous nous livrons à nos passions, la raison nous abandonne, nous nous égarons; mais alors même l'instinct d'un

heureux naturel nous reste et nous guide encore. Une autre nouvelle, c'est que M. de Somires vient de gagner son procès; on s'attendoit de sa part aux plus généreux procédés en faveur d'un parent chargé d'une famille nombreuse, et presque réduit à l'aumône par cet événement; depuis trois ans que le procès dure, vous n'ignorez pas tout ce que M. de Somires et ses amis ont dit à ce sujet: eh bien! après tout cet étalage de sentimens héroïques, M. de Somires *garde tout*...! Il le peut, il est dans son droit, mais je ne puis souffrir que la conduite ne s'accorde pas avec les discours. Pourquoi dire: *Je suis plus noble qu'un autre*, pour prouver ensuite qu'on n'est qu'un imposteur? Au reste, ce calcul n'est pas trop mauvais; on se rend méprisable, il est vrai, aux yeux des gens raisonnables, mais on obtient l'estime et l'admiration des sots qui sont toujours plus persuadés *par des phrases* que par des actions. Si madame d'Inselin ne parloit pas sans cesse de *noblesse* et d'*élévation*, si elle ne prononçoit pas ces deux mots avec tant d'em-

phase, si elle ne paroissoit pas aussi révoltée de tout ce qui peut ressembler à *la bassesse*, diroit-on qu'elle a de la noblesse et de l'élévation? Elle aime beaucoup l'argent, elle est très-avare, elle n'a nulle bienfaisance, elle recherche, cultive et flatte tous les gens qui peuvent lui être utiles; elle a passé sa vie à demander et à solliciter des grâces; mais elle assure qu'elle a des sentimens les plus nobles, et on la croit. On dit toujours que le monde est méchant; pour moi, plus j'y vis, et plus je vois qu'il est également simple et crédule; et, en vérité, pour lui en imposer, il ne faut même pas beaucoup de finesse ou d'esprit, il faut seulement de l'intrigue et de l'audace.

Ma dernière nouvelle est que madame de Gerville *s'est jetée dans la dévotion*; elle a pris pour prétexte la mort d'un frère qu'elle n'a jamais aimé, la cause a rendu sa conversion très-intéressante; ainsi, la voilà *réhabilitée*: ce qui ne lui coûtera que le sacrifice de sa loge à la Comédie Italienne, car aujourd'hui l'affiche de la dévotion n'est pas aussi rigoureuse qu'autrefois; on ne

quitté plus le rouge et les pompons ; il suffit de renoncer aux spectacles, et de confier à ses amis qu'on est dévote : aussi, depuis mon retour ici, je n'entends louer que la sensibilité de madame de Gerville.....! Tout principe à part, je ne puis haïr : la personne qui m'a fait le plus de mal (madame de Gerville, par exemple), ne m'inspire aucun mouvement violent ; je serois susceptible de pitié pour elle, si je la voyois souffrir, comme je le suis à l'égard de tout objet qui m'est indifférent ; quand tout lui prospère, je ne lui désire pas de mal, mais je vous l'avoue, la vue de son bonheur ne m'est pas agréable ; je ne trouve pas juste qu'elle soit heureuse, parce que je ne l'estime pas, car je ne conçois pas l'aversion sans la mépris. Je ne haïrai jamais ce que j'estimerai ; une personne se trouvera en rivalité avec moi, elle obtiendra par des moyens honnêtes ce que je désirois ; s'il n'y a dans sa conduite ni fausseté ni artifice, si je lui connois un caractère noble et droit, m'eût-elle ravi le bonheur de ma vie, je ne la haïrai point. Je puis aussi très-facilement

me passer de divulguer le mal que je sais des gens qui ne m'aiment point, et même si on les accusoit injustement devant moi, je prendrois sans effort leur défense; mais ce qui me fait beaucoup souffrir, j'en conviens, c'est de les entendre louer des vertus qu'ils n'ont pas; voilà ce qui me coûte le plus. Je ne nierai point que, dans ce cas, j'ai quelque peine à me contenir; cependant le premier mouvement passé, la réflexion me rend bientôt et ma tranquillité et mon indifférence. Adieu, ma chère amie; j'irai jeudi passer trois jours avec vous, je cherche à m'étourdir et à distraire ma petite Constance; mais nous sommes toujours bien tristes; et quand nous nous retrouvons seules, nous ne pouvons parler que de vous, de M. d'Almane et de Théodore.

Depuis deux mois que Porphire est parti, je n'ai reçu de lui qu'une seule lettre : il me paroît que M. de Lagaraye est absolument sans espérance; quelle perte pour l'humanité....! Avec quelle regret cet homme si bienfaisant doit quitter la vie, en songeant

à tous les malheureux qu'il va laisser sans appui ! Ses derniers momens doivent être affreux ! Quel spectacle pour notre ami....! Si vous avez reçu de ses nouvelles depuis le quinze, mandez-le moi, je vous prie.

LETTRE XXXIX.

Porphire à la Baronne.

De Lagaraye.

Oui, madame, j'ai perdu mon bienfaiteur, mon père, mon guide.....! Sa mort a été digne de sa vie....! Ce triste récit, en déchirant mon cœur, peut seul cependant le soulager, et lui procurer l'unique consolation dont il soit susceptible dans cet affreux moment....! Eh! puis-je mieux honorer sa mémoire qu'en détaillant avec fidélité et ses actions et ses discours, et qu'en augmentant encore votre admiration pour lui.

Je vous mandois, madame, dans ma dernière lettre, que je conservois encore quelque espérance; mais deux jours après je la perdis entièrement. Lundi dernier, M. de Lagaraye ne voulut pas souffrir que je passasse la nuit auprès de lui; et je me

couchai dans un cabinet à côté de sa chambre; vers les quatre heures du matin, on vint me reveiller en m'apprenant qu'il étoit beaucoup plus mal. En effet, je le trouvai sans connoissance dans les bras de madame de Lagaraye; cet évanouissement fut très-long, mais enfin M. de Lagaraye reprit l'usage de ses sens, son pouls redevint assez bon, et l'on crut même que cette crise pourroit être salutaire. A six heures, il nous renvoya, et ne retint auprès de lui que le curé; nous étions tous dans son antichambre, lorsqu'au bout d'une heure les deux battans de la porte s'ouvrirent, et jugez, madame, de notre surprise, en le voyant dans un fauteuil porté par ses gens; il s'arrêta un moment avec nous, et nous dit qu'il alloit voir ses malades....! A ces mots, la même idée nous frappa tous, nous ne sentîmes que trop qu'il regardoit lui-même cette visite comme un dernier adieu... Cette pensée arracha des larmes à tout ce qui étoit dans la chambre.... M. de Lagaraye me chargea d'aller annoncer sa visite à l'infirmerie, afin que sa présence ne pût

causer de saisissement à ses malades ; précaution nécessaire en effet, car cette seule nouvelle inspira des transports inexprimables ! ils crurent que M. de Lagaraye étoit hors de tout danger. Plusieurs s'écrièrent : *Maintenant nous pouvons désirer de guérir.....!* D'autres levoient les mains au ciel ; et, par les prières les plus touchantes, exprimoient à la fois l'excès de leur reconnoissance et de leur joie..... Tous renouveloient à Dieu la promesse d'accomplir les différens vœux qu'ils avoient formés pour le rétablissement de leur bienfaiteur... Au moment où M. de Lagaraye parut dans la salle, tous les malades, se soutenant d'une main à leurs rideaux, se penchèrent en avant hors de leurs lits, afin de voir entrer M. de Lagaraye ; on entendit un murmure confus de pleurs et de sanglots.... Les maux sont oubliés, les souffrances sont suspendues, la seule reconnoissance occupe et remplit tous les cœurs....! M. de Lagaraye, porté dans son fauteuil, fit le tour de la salle, il laissa croire à ses malades que son état n'avoit plus rien de dangereux ; en

même temps il les exhorta à la résignation, *dans le cas où Dieu disposeroit de lui;* il leur apprit que, même dans cette supposition, ils seroient tous soignés et gardés jusqu'à leur entière guérison; il leur fit part de l'article de son testament qui les concernoit; ensuite il les prévint *qu'étant encore très-foible, il passeroit au moins dix ou douze jours sans venir les voir.* Après cette explication, comblé de remercîmens et de bénédictions, il sortit de la salle; je le suivois, et je remarquai que lorsqu'il fut hors de l'infirmerie, il retourna la tête du côté de la porte, et fit un profond soupir en levant les yeux au ciel.... Quand il fut dans son lit, il se trouva tant d'abattement, qu'il demanda quelques gouttes d'éther; après les avoir prises, il éloigna madame de Lagaraye, sous je ne sais quel prétexte; il me retint auprès de lui, il renvoya ses gens, et pria Lemire, son chirurgien, et Saint-André, de se retirer; alors me tendant la main: Les momens nous sont chers, me dit-il, n'en perdons point; Lemire vous a-t-il parlé vrai...? Comment!

interrompis-je avec un trouble inexprimable; que voulez-vous dire? Oui, reprit-il, sur mon état.....? Ces mots me causèrent un tel battement de cœur, qu'il me fut impossible de répondre. Jusque-là je m'étois flatté..... mais, dans ce moment, cette espérance m'abandonna; je vis que M. de Lageraye étoit condamné, et qu'il le savoit.... Je penchai ma tête sur sa main, et il sentit que je la baignois de larmes..... Il fut un moment sans parler; ensuite, reprenant la parole: Regrette-moi, dit-il, tu le dois.....! Mais ne me plains point, songe à ma vie, songe au prix qui m'attend, et ne sois pas assez personnel pour être inconsolable de ma mort.....! Non, m'écriai-je; vous ne mourrez point; non, il n'est pas possible...! Cessez, interrompit-il, cessez, mon cher Porphire, de vous abuser, je n'ai pas vingt-quatre heures à vivre...... — Vous! grand Dieu..... — C'est pourquoi j'ai voulu voir aujourd'hui ces malheureux qui vont me perdre, je leur devois cette dernière consolation...... — Vous, mon père....! A soixante-trois ans

votre carrière seroit finie.....! — Eh bien! de quoi murmurez-vous? Si j'eusse vécu quinze ans de plus, j'aurois été récompensé plus tard..... — Mais cependant cette foule d'infortunés auxquels votre existence est si nécessaire.....? — Je les remets avec confiance entre les mains de celui qui m'inspira la résolution de leur consacrer ma vie..... Vous pensez peut-être que je regrette amèrement tout le bien que j'aurois pu faire en vivant encore dix ans? Si je n'eusse, il est vrai, travaillé que pour la gloire, je mourrois désespéré. Depuis deux ans, j'avois conçu de nouveaux plans, j'étois au moment d'exécuter de grandes choses, quelques années de plus, et je laissois des établissemens qui eussent pu me survivre; la mort vient et détruit toutes ces espérances! mais que m'importe! Dieu, qui lit au fond de mon cœur, me tiendra compte de mes projets, ainsi que de mes actions; tous mes desseins sont renversés, mais je les ai formés, c'est assez pour en obtenir la récompense. Va, je meurs pleinement satisfait, et vingt ans de plus n'au-

roient pu rendre mes derniers momens plus doux et plus tranquilles....! O triomphe admirable de la religion! m'écriai-je; ô mon père! que vous me faites chérir cette piété sublime! Elle seule, en inspirant des actions héroïques, peut élever une grande âme au-dessus de la gloire même! Eh! qu'importent en effet les jugemens des hommes et la vaine renommée d'un moment, quand on est sous les yeux du juge suprême qui pénètre les motifs, qui connoît les désirs, auprès duquel les intentions vertueuses ne sont jamais perdues, et de qui l'on peut attendre des récompenses immortelles pour le bien qu'on a fait, et pour le bien qu'on a voulu faire! A ces mots, M. de Lagaraye, me regardant avec des yeux qui exprimoient la plus douce satisfaction: Promets-moi donc, me dit-il, de conserver à jamais ces sentimens religieux, dans un siècle où tant de gens regardent l'impiété comme une preuve de la force et de la supériorité de l'esprit. Souviens-toi, mon cher Porphire, que Corneille, Racine, Fénélon, Boileau, Bossuet

et Pascal furent aussi distingués par leur éminente piété que par la supériorité de leurs talens..... — Votre exemple seul me suffit, je comparerai la vie des détracteurs de la religion à la vôtre, et je conserverai jusqu'à mon dernier soupir les principes que vous m'avez donnés. En prononçant ces paroles, je tombai à genoux devant le lit de mon bienfaiteur, il me serra dans ses bras, et fut quelque temps sans pouvoir parler; ensuite, me relevant et me faisant asseoir, il me chargea d'une commission, celle d'éclairer sur son état madame de Lagaraye, et en même temps il m'ordonna de prendre toutes les mesures nécessaires pour cacher sa mort à ses malades jusqu'à l'instant de leur rétablissement, s'il étoit possible; ce qui sera d'autant plus facile, ajouta-t-il, que j'ai eu la précaution de leur annoncer qu'ils ne me verroient que dans douze jours; il finit par me recommander un jeune homme de son école, qu'il aime particulièrement, et qui, vous le croyez bien, madame, deviendra mon plus cher ami.

Après ce cruel et touchant entretien, je fus chercher madame de Lagaraye; mon seul abord ne la prépara que trop à la funeste nouvelle que j'étois chargé de lui annoncer; elle me questionna en tremblant; et pénétra bientôt toute l'étendue de son malheur; elle joignit les mains, et levant vers le ciel des yeux remplis de larmes, elle resta dans cette attitude quelques minutes; sans proférer une seule parole!... mais l'expression sublime et touchante de son visage faisoit assez connoître et ses pensées et ses sentimens... Elle offroit à Dieu le sacrifice du bonheur de sa vie...! Cependant sa douleur n'avoit rien d'impétueux et de violent; elle paroissoit plus profonde que vive; une parfaite résignation en modéroit l'éclat, en adoucissoit l'amertume, et, loin de me causer une pitié déchirante, je trouvois une sorte de douceur à la contempler; elle m'inspiroit autant d'admiration que d'attendrissement.... Enfin, madame de Lagaraye essuya ses pleurs, se leva, et s'appuyant sur mon bras: Allons chez lui, me dit-elle; ne craignez point que sa vue ajoute à mon

foiblesse ; au contraire, elle me fortifiera ; seroit-il possible de manquer de résignation et de courage en sa présence....? Je conduisis madame de Lagaraye jusqu'à la porte de la chambre de M. de Lagaraye, et je restai dans la pièce à côté, où je trouvai Saint-André et Blanche sa femme ; le premier étoit debout, appuyé contre une cheminée; il ne pleuroit pas, mais la douleur et la consternation étoient peintes sur son visage pâle et défiguré. Il vous a conté son histoire, madame, vous avez dû connoître à quel point ses passions sont naturellement violentes, et combien son enthousiasme pour M. de Lagaraye est ardent et sincère... Je m'approchai de lui, il me serra la main, et voyant couler mes pleurs : Vous êtes jeune, me dit-il, ce malheur étoit inévitable pour vous.... Mais moi, plus âgé *que lui*, devois-je m'attendre à lui survivre....! Moi, inutile fardeau sur la terre....! Comme Saint-André achevoit ces paroles, nous entendîmes un cri douloureux, c'étoit la voix de madame de Lagaraye....! Tremblans, éperdus, nous nous précipitons vers la

porte; nous entrons dans la chambre, quel spectacle frappe nos regards.....! Nous voyons M. de Lagaraye prêt à rendre le dernier soupir, la pâleur effrayante de la mort couvroit déjà son front; sa malheureuse femme, assise sur son lit, le soutenoit dans ses bras, et le curé, placé dans sa ruelle, tenoit une de ses mains....! En nous apercevant, il nous fit signe d'approcher; alors tournant la tête de notre côté, et jetant sur nous un regard plein de douceur et de sérénité: Porphire, ô mon fils! dit-il, souviens-toi de tes promesses....! et vous, mon cher Saint-André, continua-t-il, ne quittez jamais ma femme, suivez-la avec votre famille dans la retraite qu'elle choisira.... et que l'amitié.... que la religion surtout vous consolent....! En disant ces mots, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, ses yeux appesantis et presque éteints se fermèrent; le chirurgien s'avança pour lui tâter le pouls, et fit signe qu'il respiroit encore..... Un instant après, le chirurgien dit tout haut: *Son pouls se ranime...!* (Hélas! comme le cœur humain s'ouvre aisément à l'espé-

rance...!) Ces seuls mots causèrent un transport universel, chacun le répétoit, chacun attendoit un miracle...! Je m'approche, je regarde fixement M. de Lagaraye, je vois en effet sa pâleur se dissiper; son visage se colore, ses yeux se rouvrent, une expression surnaturelle rend encore plus auguste et plus touchante sa figure vénérable! Tout à coup il élève ses bras vers le ciel avec le mouvement le plus passionné.... O mon Dieu! s'écria-t-il, tu m'appelles.... je vole à toi...! Ce furent ses dernières paroles...... Frappés d'étonnement, saisis d'une émotion qu'un tel spectacle ne produisit peut-être jamais, nous tombons tous à genoux..... nous regardons sans effroi ce lit funèbre, nous considérons sans terreur le touchant objet de nos regrets, nous sommes sûrs qu'il est heureux....! Nous n'avons point vu la mort l'approcher et le frapper, nous ne vîmes que l'Eternel descendant des cieux pour l'appeler et le recevoir! Cependant, après avoir entraîné madame de Lagaraye à son appartement, je me rappelai les derniers ordres de M. de

Lagaraye concernant ses malades, je volai à l'infirmerie..... Mais j'arrivois trop tard, les cris des domestiques, les pleurs, les gémissemens des gardes-malades n'avoient que trop divulgué la funeste nouvelle que j'étois chargé de cacher..... Je ne restai qu'un instant dans la salle, et j'en sortis pénétré d'attendrissement et d'horreur..... Je devois être témoin d'une scène encore plus pathétique et plus terrible.

Avant-hier, jour désigné pour la cérémonie du convoi, je me rendis à l'heure indiquée dans la salle d'école, où l'on avoit déposé le cercueil, je traversai la cour, elle étoit remplie d'une partie des habitans du village et de tous les ouvriers des manufactures, et toute cette multitude fondoit en larmes.... En entrant dans la salle d'école, je vis environ soixante jeunes enfans tous à genoux, et rangés autour du cercueil; saint André, vêtu d'un long habit de deuil, étoit au haut de la chambre, immobile et plongé dans la plus sombre méditation; les yeux fixement attachés sur le cercueil, il considéroit ce lugubre objet avec un air

également morne et sinistre ; ses trois fils étoient placés derrière lui..... Nous attendions les prêtres, quand tout à coup nous vîmes paroître six hommes de l'aspect le plus effrayant ; ils étoient pâles, livides, décharnés ; ils avoient pour tout vêtement un grand drap qui les enveloppoit depuis la tête jusqu'aux pieds, ils pouvoient à peine se soutenir sur leurs jambes, et ressembloient à des fantômes, à des spectres sortant de la tombe....! Ils se traînèrent vers le cercueil, et, se prosternant, ils firent retentir la chambre des plus lugubres gémissemens... Ces infortunés, échappés de l'infirmerie, venoient rendre un dernier hommage à la mémoire de leur bienfaiteur..... Abandonnés de leurs gardes pendant quelques minutes, ils avoient profité, pour s'évader, de cet instant de trouble et de confusion.... Deux de ces malheureux s'évanouirent en tombant près du cercueil.... Je les fis emporter, et je les reconduisis moi-même à l'infirmerie, où je leur laissai tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin, et je revins dans la salle d'école au moment

où les prêtres arrivoient; nous nous mîmes aussitôt en marche. A mesure que nous approchons de la cour, nous entendons plus distinctement les gémissemens lamentables de la foule qui nous attend pour suivre la pompe funèbre; mais dans l'instant où l'on voit paroître le cercueil, un saisissement universel, un saint respect font cesser les plaintes et suspendent les pleurs....! Aux cris, aux transports violens du désespoir, succède le silence profond de la consternation immobile et muette.... Au bout d'une demi-heure de marche, notre nombreux cortége arrive à l'église...! Hélas! dans mon enfance, j'ai vu M. de Lagaraye lui-même poser la première pierre de cet édifice sacré....! Cependant nous approchons de la tombe auguste qui va renfermer les précieuses dépouilles du plus vertueux et du meilleur des hommes....! La fosse est entre-ouverte.... on y place le cercueil.....! Mon cœur se déchire.... Je détourne les yeux en frémissant... Dans cet instant, j'entends un cri plaintif.... Je me lève, et je vois le malheureux Saint-André chanceler sur le bord

de la fosse, ses fils veulent enfin l'entraîner.... Éperdu, égaré, il se débat dans leurs bras, il s'écrie : O mon maître ! ô mon ami...! A ces mots, il tombe dans la fosse, et, noble et touchante victime de la reconnoissance et de l'amitié, il expire sur le cercueil de son bienfaiteur !

Je ne puis vous rendre compte, madame, des suites de cette scène terrible, je perdis l'usage de mes sens, on m'emporta sur-le-champ; en reprenant ma connoissance, je me trouvai dans ma chambre, on me saigna au moment même; et comme j'avois beaucoup de fièvre, on me força à garder mon lit tout le jour. Hier, me sentant un peu mieux, je me levai, afin d'aller chez madame de Lagaraye. Elle m'a fait part de tous ses arrangemens, elle partira quand tous les malades seront rétablis, elle ira se fixer en Anjou; province où elle est née, elle y établira un hospice de charité et une petite école de jeunes filles, et elle consacrera à cet usage les trente mille livres de rente qui lui restent. Elle emmène avec elle la malheureuse famille de Saint-André;

ce dernier a été enterré ce matin, et l'on a justement immortalisé sa mort et sa mémoire, en plaçant son corps dans le propre tombeau de M. de Lagaraye.

Les héritiers de M. de Lagarayesont tous ici, ils traitent madame de Lagaraye avec les égards et le respect qu'on ne peut refuser à ses vertus, mais on sait déjà qu'on ne laisera subsister aucun des établissemens de M. de Lagaraye; pour moi, madame, j'ignore quand je pourrai jouir du bonheur de vous voir, je resterai avec madame de Lagaraye tant que j'aurai l'espoir de lui être utile; ainsi, je ne retournerai vraisemblablement à Paris que vers le commencement de l'hiver.

LETTRE XL.

La Baronne à madame d'Ostalis.

De Saint **.

Il est décidé, ma chère fille, que je passerai tout l'hiver ici : que ferai-je à Paris ? Dans la situation où je suis, pourrois-je aller aux spectacles et dans le grand monde ? Quand toute dissipation ne me seroit pas insupportable dans ce moment, la seule bienséance m'obligeroit à renoncer aux plaisirs qu'elle peut offrir. Comment une femme ose-t-elle se montrer à l'Opéra, au bal, lorsque son mari ou son fils sont exposés à tous les dangers de la guerre ? Madame de Limours vient me voir très-souvent, mais vous savez qu'il lui faut *un peu de Paris*, comme elle l'avoue elle-même : aussi ne passe-t-elle jamais plus de huit ou dix jours de suite avec nous.

Le comte Anatole est mort hier d'une

fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, des excès en tout genre auxquels il s'est livré, surtout depuis deux ans; il laisse une riche et charmante veuve, et qui, je crois, ne sera pas *inconsolable*. Une chose assez plaisante, c'est que la petite Constance est jalouse de la comtesse Anatole, car elle a fort bien pénétré ses sentimens pour Théodore: aussi ne prononce-t-elle jamais le nom de la comtesse; et quand par hasard, elle l'entend louer sur ses agrémens, elle rougit et paroît souffrir. Si jeune, éprouver déjà des passions si violentes.....!

M. de Valcé vient de vendre la plus belle de ses terres, on dit qu'il est presque entièrement ruiné. Vous ne reconnoîtriez pas sa femme: elle est maintenant aussi couperosée, aussi laide et aussi vieille qu'elle étoit jeune et jolie il y a cinq ans; elle paroît encore plus sensible à ce malheur, qu'à la ruine de son mari.

Adèle devient tous les jours plus charmante, elle est bien véritablement à présent *mon amie*; son esprit est aussi formé

que son caractère, nulle conversation ne peut m'être plus agréable que la sienne; nous avons une telle conformité d'opinions et de sentimens.... ! Nous sommes souvent tête à tête, et ces jours-là passent pour nous plus vite encore que les autres; nous saurons nous occuper; nous avons une égale activité, les mêmes goûts, la même manière de sentir; pouvons-nous jamais nous lasser d'être ensemble? Quand je n'aimerois pas autant ma fille, sa franchise et son extrême candeur me feroient toujours préférer sa société à toute autre: non-seulement elle est incapable d'employer jamais un détour, mais l'exagération lui est aussi étrangère que le mensonge; elle est, dans tous les momens de sa vie, aussi sincère et aussi vraie, que la prudence et la politesse peuvent le permettre. Cette charmante qualité donne un prix inestimable à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit; on est sûr que l'intérêt ou la flatterie ne lui dicte jamais un éloge, ses attentions sont obligeantes, les témoignages de son amitié touchent véritablement le cœur; on l'écoute avec in-

térêt, avec attention, parce que la vérité même s'exprime par sa bouche; son regard, sa gaîté, son sourire, tout en elle est franc, naturel et sans art. Fût-elle laide, n'eût-elle ni talens ni grâces, elle plairoit; elle attacheroit, elle auroit encore ce charme inexprimable que donneront toujours la candeur et la sincérité. On n'a point cette précieuse vertu sans en posséder mille autres; on ne peut être parfaitement vrai, sans être en même temps noble, équitable et généreux; on rend justice à ses ennemis, on convient franchement de leurs bonnes qualités, on rejette un éloge dont on n'est pas digne, on avoue qu'il n'est pas fondé; enfin, l'on ne sera jamais intrigant ni flatteur, puisqu'on ne sauroit être l'un ou l'autre, sans avoir beaucoup d'artifice et de fausseté.

Adèle n'a pas encore dix-huit ans, et elle est déjà corrigée de tous les défauts naturels à son sexe; depuis la *veillée des quarante*, elle n'a pas eu un moment la tentation de se moquer de personne, surtout pour des choses absolument indiffé-

rentes et frivoles, comme l'habillement, la coiffure, etc., et en même temps elle ne se fâche jamais d'une plaisanterie; fût-elle amère et mordante (si elle n'attaquoit point son caractère), elle la prendrait gaîment, ou du moins avec douceur; car elle méprise tellement ce petit genre de méchanceté, qu'elle ne peut être ni embarrassée ni piquée d'une moquerie. Elle me fait part de toutes ses observations, et me confie ses jugemens particuliers sur les gens que nous voyons; mais jamais, devant le tiers le moins suspect, elle ne se permettroit une légère critique, même indirecte. Comme elle a l'esprit solide, elle est absolument exempte de cette curiosité frivole qu'on reproche si justement en général aux femmes, et qui n'est produite que par le désœuvrement et la malignité. Adèle n'attache aucune importance aux petites choses, elle ne conçoit pas qu'on puisse s'agiter, se tourmenter pour une bagatelle, ou désirer d'apprendre un secret qui n'intéresse point. Quand elle vivra dans le monde, elle sera toujours instruite la dernière de l'histoire

scandaleuse du moment, *et des ruptures, des raccommodemens*, etc. Elle sera témoin de beaucoup de tracasseries, sans jamais y prendre part, et très-souvent sans les remarquer. On se moquera de sa stupidité à cet égard, on lui dira mille fois : *Mais vous ne savez rien, d'où venez-vous donc....?* Il est vrai qu'elle ignorera toutes ces choses, mais elle saura parfaitement démêler le fond du caractère des gens avec lesquels elle vivra; la méchanceté, l'oisiveté et le commérage font découvrir toutes les petites intrigues de la société; mais la raison et l'esprit peuvent seuls donner la pénétration. Adèle bien rarement sera *dupe en amitié* (car qui ne l'est pas quelquefois avec un bon cœur?); on pourra lui inspirer un intérêt peu fondé, l'on n'obtiendra jamais sa confiance sans la mériter, voilà l'essentiel : ne pouvant éviter de rencontrer l'ingratitude, du moins que la prudence nous préserve des trahisons. Adèle n'a point oublié notre petite retraite au couvent de ***, et mademoiselle de Céligni; elle ne juge plus d'après l'ex-

térieur, les phrases et les démonstrations, elle est guérie de l'*engouement*. Personne n'a poussé ce défaut aussi loin que madame de Limours dans sa jeunesse : pour être à ses yeux *douce*, *intéressante et sensible*, il suffisoit d'avoir un visage long, des cheveux blonds et un nez aquilin, tandis qu'au contraire toutes les brunes d'une jolie figure étoient *vives*, *piquantes et spirituelles*, et toutes les laides, *acariâtres et méchantes*. Cependant, comme il est très possible d'avoir des yeux noirs et de la douceur, ou bien une figure fade et un caractère aigre, la vicomtesse se trompoit souvent dans ses jugemens; mais l'expérience pouvoit seule la désabuser : madame de Bernière, une *blonde intéressante*, devint son amie intime en huit jours, et se brouilla avec elle au bout de trois mois, après lui avoir fait dix scènes plus folles et plus violentes les unes que les autres. A cette liaison succéda madame de Sémire, une brune *remplie d'esprit et de gaîté*. Pour cette fois, la vicomtesse rompit tout à coup, excédée de l'insupportable ineptie

de cette même personne qu'elle avoit jugée si *drôle et si piquante!* Elle a eu vingt histoires dans ce genre : on la voyoit pendant six mois, inséparable d'une femme qu'elle appeloit *mon cœur*, *mon amour*, *mon enfant*, et qui, l'hiver d'ensuite, n'étoit plus pour elle qu'une étrangère. Ce travers nuisit beaucoup à sa réputation ; toutes ses amies brouillées déchiroient sans ménagement son caractère, et divulguoient tous les petits secrets confiés durant l'intimité ; la grande jeunesse de la vicomtesse, et l'éducation négligée qu'elle avoit reçue, pouvoient seules faire excuser un semblable défaut, et elle avoit trop d'esprit pour ne pas s'en corriger.

Non, ma chère fille, la tendresse d'Adèle pour Hermine ne s'affoiblit point ; au contraire, elle devient chaque jour plus vive. Hermine a dix ans maintenant, et elle est réellement aussi intéressante par son caractère que par sa figure ; elle a déjà toute la candeur de sa *petite maman* ; vertu qu'elle lui doit en effet, car elle avoit naturellement beaucoup de dispositions à

mentir. La pauvre petite a éprouvé aujourd'hui un grand chagrin; elle avoit un petit chat blanc qui faisoit ses délices. Ce matin, le malheureux *Azolin* est tombé d'une fenêtre dans une cour pavée, et deux heures après, il est mort sur les genoux de sa maîtresse : à cet affreux spectacle, Hermine est devenue pâle comme la mort, ensuite elle s'est mise à fondre en larmes, en se jetant dans les bras d'Adèle, qui ne la reçut pas sans émotion.....! Ce tableau m'a rappelé celui de Greuze, qui représente une petite fille pleurant la mort de son serin.... Les pleurs d'Hermine, dans cette occasion, m'inspiroient je ne sais quel sentiment doux qui m'étoit agréable.... Ces douleurs enfantines font plaisir à contempler, parce qu'elles prouvent l'innocence et le bonheur de cet âge; ces larmes pures qui coulent pour la perte d'un chat, démontrent que jamais le cœur n'a senti l'atteinte d'une douleur véritable; heureux âge.....! Adèle a donné ce soir un joli petit écureuil à Hermine; s'il arrive dans trois ou quatre ans quelque accident à l'écureuil,

puisse-t-il être pleuré aussi sincèrement qu'Azolin!

Adèle et moi nous avons veillé ce soir jusqu'à minuit, uniquement pour parler d'Hermine; Adèle, ainsi qu'une véritable mère, se plaît à former pour son enfant *mille châteaux en Espagne*, elle se transporte dans l'avenir, elle se représente Hermine à vingt ans, elle voudroit être à cette époque. Mais songez-vous, lui ai-je dit, que vous aurez alors vingt-huit ans, et que vous commencerez à n'être plus de la première jeunesse.....? — Mais Hermine sera dans tout l'éclat de la sienne.....! — Voilà le sentiment qui non-seulement console une bonne mère de la perte de ses agrémens, mais qui lui fait désirer passionnément que sa jeunesse soit écoulée, afin de jouir des beaux jours destinés à ses enfans; elle ne peut s'affliger du changement de sa figure, en voyant sa fille et croître et s'embellir. Comment pourroit-elle regretter les grâces et les charmes que les années lui enlèvent? Le temps les lui ravit, mais il les donne à sa fille.

Adieu, ma chère enfant; j'enverrai jeudi chez votre banquier un petit tableau peint par Adèle, et qui la représente faisant une lecture avec Hermine; j'espère que vous serez aussi contente de l'exécution que des ressemblances.

LETTRE XLI.

La Baronne à madame de Valmont.

De Saint **.

Que nous sommes heureuses, madame...! Quelle sera votre joie, l'excès de votre bonheur! Ah! qui peut le savoir, le sentir mieux que moi....! Nos enfans se sont également distingués, ils se portent bien...! Nous les reverrons dans trois mois.... Je vous envoie tous les détails, et non-seulement la lettre que vous écrit M. d'Almane, mais celle que j'en ai reçue moi-même, car j'imagine qu'elle vous fera plus de plaisir encore, et maintenant...! Je n'ai plus rien de caché pour vous...! Quand ce précieux paquet m'est arrivé, et c'est le chevalier d'Herbaïn qui me l'apportoit, j'étois avec madame de Limours, Constance et ma fille.... J'étois si tremblante, si troublée, que je ne pouvois ni décacheter le paquet,

ni parler..... Enfin, je trouve la lettre de M. d'Almane.... Je l'ouvre.... Que devins-je en lisant ces premiers mots qui la commencent : *Gloire et bonheur, ma chère amie...!* Mes sanglots me coupent la parole.... Je me jette à genoux.... Ma chère Adèle vient se précipiter à mon cou.... Tous mes amis m'entourent, leur attendrissement, leur joie ajoutent à mon bonheur... Que n'étiez-vous là, madame! qu'il m'eût été doux de vous embrasser, surtout dans cet instant......! Que ne donnerois-je pas pour jouir de la satisfaction inexprimable de vous voir, et de vous donner moi-même les lettres que je vous envoie...! La pauvre petite Constance a été bien touchante dans ce premier moment; malgré elle, le nom de Théodore est échappé de sa bouche...! et elle versoit un ruisseau de larmes....! Cependant, quand j'ai lu tout haut le détail de l'action, j'ai remarqué qu'Adèle éprouvoit une émotion et des transports que sa cousine ne partageoit pas. Les âmes fortes sont les seules qui puissent être véritablement sensibles à la gloire....! Après avoir

appris que Théodore n'avoit point été blessé, Constance ne désiroit plus rien, tout autre détail ne pouvoit l'intéresser que foiblement.

Adieu, madame; parlez de moi, je vous supplie, à M. d'Aimeri et à M. de Valmont; ah! que n'êtes-vous tous ici...! Adèle vous écrit, madame, une fort jolie lettre, qu'elle vient de me montrer; cependant je vous assure qu'elle ne vous exprime pas *toute la part* qu'elle prend à votre joie.

LETTRE XLII.

La Vicomtesse à la Baronne.

De Paris.

J'AI mené hier, pour la première fois, Constance à un bal paré de nuit, nous y sommes restés jusqu'à la fin, et devinez à quelle heure nous étions dans nos lits....? A trois heures et demie du matin...! Cependant le bal étoit superbe, un monde énorme, les plus jolies personnes de Paris, toutes mises à peindre..... mais tout cela ne venant au bal que pour montrer des habits charmans, arrivant à deux heures et s'en allant à trois...! Aussitôt qu'on a été vu de toute la salle, que le rouge se raye...., que la coiffure se dérange, on bâille, on se plaint du chaud, et l'on va se coucher. Oh! de notre temps, l'on avoit plus de gaîté que cela...! Je ne trouve rien d'aussi triste et d'aussi mauvais goût que la coquetterie

d'aujourd'hui; elle consiste uniquement en mines et en recherches de parures. J'ai soupé l'autre jour avec une coquette de ce genre, madame de Blomar; elle est laide, mais elle se croit et *piquante* et *charmante;* elle a des manières libres, un ricanement perpétuel qu'elle donne pour de la gaîté, un ton décidé et une conversation aussi insipide que commune; et quand elle a de *grands desseins*, l'on s'en aperçoit dans l'instant, parce qu'alors elle s'agite dans la chambre, elle change de place, elle marche d'un *pas leste et dégagé*, elle saute même, elle s'admire devant une glace, elle trouve mille manières qui lui procurent l'occasion de montrer un très-joli pied, elle rit aux éclats. Voilà tous les artifices que lui inspire la coquetterie; ils me paroissent innocens, car ils ne doivent troubler le repos de personne. Ce soir-là, Constance étoit avec moi, et tout le monde se récria sur sa figure. En effet, je ne l'ai jamais vue si belle. Madame de Blomar n'eut pas assez d'esprit pour sentir qu'il faut au moins dissimuler un peu l'envie, elle ne

put se résoudre à convenir que Constance fût jolie; d'abord, elle voulut l'effacer par ses agrémens et toutes les grâces que je viens de vous dépeindre; ensuite, voyant qu'on s'obstinoit à regarder Constance, elle tomba dans le découragement, et ne prit plus la peine de cacher son mécontentement et son humeur. A quel point une ridicule et sotte vanité peut avilir, humilier....! Je me souviens qu'étant jeune, je craignois tellement d'être soupçonnée d'un mouvement si bas, que non-seulement je rendois justice à toutes les jolies figures, mais que je trouvois un grand plaisir à les louer, afin de bien persuader ceux qui m'écoutoient, que j'étois absolument exempte du vice le plus méprisable qu'on puisse avoir.

Pour revenir à madame de Blomar, ce qui a achevé de me la faire prendre en aversion, c'est que ce même soir on parla de madame de **, et qu'elle s'en moqua de la manière la plus indécente à mon avis. Elle voulut tourner en ridicule la tendresse de madame de ** pour son mari; elle en

conta plusieurs traits qui ne produisirent pas l'impression qu'elle désiroit ; tout le monde loua le caractère, l'esprit et la conduite de madame de **. Madame de Blomar convint que madame de ** étoit une personne *parfaite* (en appuyant sur ce dernier mot avec dénigrement), mais elle ajouta que madame de ** étoit *ennuyeuse à la mort, et romanesque à l'excès*. J'avois bien envie de répondre : *On n'est point ennuyeuse à la mort avec de l'esprit, de la douceur et de l'instruction, et j'aimerois mieux être romanesque que malhonnête ;* car enfin, si madame de ** affichoit pour un amant la tendresse qu'elle montre pour son mari, madame de Blomar la trouveroit *très-intéressante*, elle s'attendriroit sur sa *sensibilité*. Quand on n'a point de principes, on a beaucoup d'aversion pour une *personne parfaite*, et l'on cherche à jeter un ridicule sur la vertu, effort impuissant qui ne peut servir qu'à faire connoître et le défaut d'esprit et la dépravation du cœur.

J'ai fait hier cent visites avec Constance,

nous avons été chez madame de ** ; Constance est revenue enchantée de mademoiselle de **. En effet, il est impossible d'être mieux élevée et plus aimable ; elle n'est ni timide ni embarrassée, elle a cependant toute la réserve qui convient à son âge, et ce certain air de déférence et même de respect pour les femmes mariées, qui sied si bien à une jeune personne ; ses manières sont douces, obligeantes, naturelles ; sa figure est aussi agréable que spirituelle, et je sais qu'elle a autant d'instruction que d'esprit et de grâces ; mais avec une mère comme la sienne, pouvoit-elle n'être pas charmante à tous égards ? Adieu, ma chère amie ; j'irai vous voir jeudi ou vendredi.

Il n'est question ni de vous ni de moi dans les infâmes couplets dont on vous a parlé, c'est tout ce que j'en sais, car je n'ai pas voulu les voir. De tout temps on a rencontré des personnes (quelquefois estimables d'ailleurs) curieuses de connoître ces abominables productions, les apprenant par cœur, et souvent les répandant dans

la société ; mais lire et répéter de semblables erreurs, n'est-ce pas participer à la méchanceté atroce de l'auteur de ces calomnies ? Je ne conçois pas comment, avec quelques principes, on peut se permettre de lire un libelle, et je conçois encore moins qu'on puisse assez mépriser les bienséances, pour en parler et en citer des traits.

LETTRE XLIII.

La Baronne à madame d'Ostalis.

De Saint **.

J'ai été bien inquiète pendant deux jours, ma chère fille ; ma pauvre miss Bridget a été très-sérieusement malade d'une esquinancie ; avant-hier matin, elle fut saignée pour la troisième fois, et le soir, Adèle, les larmes aux yeux, entra dans ma chambre, en me disant que miss Bridget étoit plus mal. Je vous conjure, maman, ajouta Adèle, de me permettre de la veiller cette nuit, car il est important qu'elle prenne d'heure en heure une potion que le médecin vient d'ordonner, et il est impossible de se reposer sur les soins d'une garde ou d'une femme de chambre.... Eh bien! interrompis-je, passez-y cette nuit,

j'y consens, demain je la veillerai à mon tour. Adèle sortit, et je restai seule avec madame de Limours. Quoi! me dit cette dernière, vous souffrez qu'Adèle passe une nuit entière! — A son âge, toutes les jeunes personnes vont au bal de nuit, ainsi..... — Mais miss Bridget a de la fièvre...... — Miss Bridget n'a point une maladie contagieuse; d'ailleurs, pour sauver à ma fille un peu de fatigue et même un accès de fièvre, je ne l'empêcherois pas de remplir un devoir..... — Cependant, que feroit-elle de plus pour vous? — Je l'ignore; et je me flatte qu'elle ne le sait pas elle-même; mais plus je lui verrai de reconnoissance et d'attachement pour sa gouvernante, et plus je compterai sur sa tendresse pour moi. D'après cette manière de penser, j'ai dû être satisfaite, car miss Bridget a reçu d'Adèle les preuves de la plus touchante affection. Elle ne voulut pas souffrir que ma fille passât la nuit entière auprès d'elle; Adèle, pour la satisfaire, feignit de la quitter à trois heures du matin; mais elle se cacha derrière son lit, afin de veiller sur

l'exactitude de sa garde ; elle ne s'assoupit pas un instant ; d'heure en heure elle arrangeoit elle-même la potion ordonnée, et elle la donnoit à la garde, qu'elle fut obligée de réveiller plusieurs fois. Quand le médecin arriva, à neuf heures du matin, Adèle étoit encore dans la chambre de miss Bridget ; elle rendit le compte le plus détaillé de la nuit. Le médecin l'assurant alors que miss Bridget étoit absolument hors de tout danger, elle fondit en larmes, et la joie lui fit tellement oublier sa fatigue, qu'elle ne voulut jamais consentir à s'aller coucher ; elle passa toute la journée dans la chambre de miss Bridget ; le soir elle étoit changée, mais point abattue (un bon cœur donne des forces inépuisables) ; elle a dormi douze heures cette nuit ; elle se porte à merveille aujourd'hui, et miss Bridget est en pleine convalescence.

Il y a eu ce soir une petite scène entre Adèle et Constance, dont le détail vous fera sûrement plaisir. Ce matin, la vicomtesse avoit un peu d'humeur, et après le dîner elle gronda Constance assez injus-

tement. Je suis rentrée dans ma chambre comme à mon ordinaire, à cinq heures ; Adèle fait ses études dans son cabinet voisin, et elle laisse sa porte ouverte, de manière que je l'entends chanter, parler, jouer des instrumens, comme si j'étois à côté d'elle. Vous savez que le bruit ne m'empêche pas d'écrire, et que j'ai composé tous mes ouvrages au son de la harpe et du clavecin, et en m'interrompant à chaque minute pour dire : *Cela est faux*, *vous pressez le mouvement*, etc. Je m'établis donc à mon bureau, et ma fille à sa harpe. Au bout d'une demi-heure, on vient m'avertir que madame de P**, que j'attendois en effet, arrive dans l'instant, et que sa voiture entre dans l'avenue ; je dis à ma fille que je suis forcée de descendre, et de rester dans le salon jusqu'au souper. En sortant de ma chambre, je rencontre Constance, et je lui dis la même chose ; mais un moment après, j'apprends qu'on s'est trompé, et que madame de P** n'est point arrivée ; alors je remonte chez moi : comme il y a un tapis dans ma cham-

bre, j'entre sans faire le moindre bruit; j'avois laissé une lumière sur mon bureau, je me remets dans mon fauteuil, je reprends ma plume, j'entends causer Adèle et Constance, il me paroît assez plaisant d'écrire leur conversation; j'écoute, et j'écris à mesure le dialogue suivant :

CONSTANCE.

..... Un quart d'heure seulement!

ADÈLE.

Eh! mon Dieu, je causerois de tout mon cœur avec vous, si maman le savoit; mais elle croit que j'étudie dans cet instant; cette idée me fait de la peine..... Il me semble que je la trompe....

CONSTANCE.

A l'âge que vous avez, ma tante n'exige pas que vous étudiiez sans relâche....

ADÈLE.

Elle sait combien j'aime l'occupation; j'aurois bien mal profité de son exemple et de ses soins, si le désœuvrement pou-

voit être un délassement pour moi. Mais, je vous le répète, ce qui fait que j'aimerois mieux m'entretenir avec vous dans un autre moment, c'est que j'ai dit à ma mère, quand elle est descendue, que j'allois *bien travailler*.

CONSTANCE.

Eh bien! je m'en vas..... Cela est cruel pourtant.....

ADÈLE.

Constance.....?

CONSTANCE.

Quoi....?

ADÈLE.

Si cela vous fâche, restez....

CONSTANCE.

Réellement, vous ne m'aimez pas.....

ADÈLE.

Vous croyez.....?

CONSTANCE.

Mais...

ADÈLE.

Eh bien! causons donc....

CONSTANCE.

Si vous saviez combien je suis malheureuse aujourd'hui...!

ADÈLE.

Comment....?

CONSTANCE.

Vous avez vu de quelle manière maman m'a traitée cet après-dîner.... On peut parler devant Hermine, elle ne répétera pas ce que nous dirons....?

HERMINE.

Oh! je lis avec tant d'attention, que je n'entendrai même pas....

CONSTANCE.

Eh bien! quand maman est rentrée dans sa chambre, je l'ai suivie; j'ai voulu lui parler, elle m'a reçue avec une dureté...... Cependant je n'avois aucun tort, vous en avez été témoin....

ADÈLE.

Aucun tort; ma chère Constance....! Songez-vous à ce que vous dites....? Vous accusez votre mère d'injustice....!

CONSTANCE.

Je ne m'en plaindrois pas à toute autre... Mais quoi! ne le puis-je avec vous?

ADÈLE.

Non, car il ne vous est même pas permis de penser que votre mère est injuste; si cette idée s'offre à votre imagination, vous devez la rejeter, vous devez croire que vous vous abusez. Diriez-vous à ma tante que vous n'avez eu *aucun tort?* Non, sûrement: au contraire, vous avez eu l'air avec elle de sentir qu'elle avoit raison; ce murmure qui vous échappe ensuite, vous ôte tout le mérite de la douceur que vous avez montrée, et devient une espèce de trahison...... D'ailleurs, quand il seroit vrai que ma tante eût un moment d'humeur, qui l'excusera, qui cherchera à cacher ce petit tort, si ce n'est vous? C'est

la seule preuve de reconnoissance que vous puissiez lui donner. Avez-vous le droit d'exiger qu'elle soit parfaite.....? Pardonnez ma franchise, ma chère cousine; il m'en coûte de vous affliger, mais je vous aime trop pour vous déguiser la vérité....

CONSTANCE, *pleurant.*

Cependant je me flatte que vous ne doutez pas de ma tendresse pour maman......

ADÈLE.

C'est parce que je connois l'extrême bonté de votre cœur, que je vous parle avec autant de sincérité.....

CONSTANCE, *pleurant toujours.*

Vous avez raison, je le sens.....

ADÈLE.

Aimable candeur....! Embrassez-moi, ma charmante amie.....

CONSTANCE.

Ma chère cousine....! Ah! que je voudrois vous ressembler....!

ADÈLE.

Ah! vous n'avez rien à désirer, nulle vertu ne vous manque.....! Je suis plus âgée que vous, il ne seroit pas étonnant que je fusse susceptible d'un peu plus de réflexion....

CONSTANCE.

Je suis au désespoir. — Vous venez de me faire comprendre combien ma faute est inexcusable.....

ADÈLE.

Eh bien! ma chère Constance, réparez-la, vous le pouvez.....

CONSTANCE.

Comment....?

Dans cet endroit de la conversation, je me levai doucement et je sortis. Je fus chez la vicomtesse, je ne lui rendis pas un compte exact de ce que je venois d'entendre, je me contentai de lui dire que Constance étoit au désespoir de lui avoir déplu, et je la priai de cacher que j'eusse entendu la

conversation. Comme nous causions, la vicomtesse et moi, sa porte s'ouvrit, et nous vîmes paroître Constance avec des yeux bien enflés et bien rouges....! En m'apercevant, elle eut l'air un peu embarrassé; je lui appris que madame de P*** n'étoit point arrivée, et je lui laissai croire que j'avois passé tout ce temps avec la vicomtesse.... Après un moment de réflexion, Constance s'approcha de sa mère en pleurant; la vicomtesse l'embrassa, et Constance, se jetant à genoux, lui avoue franchement qu'elle s'étoit plainte d'elle, et qu'Adèle lui a fait sentir toute l'étendue de cette faute. A ces mots, la vicomtesse attendrie la relève et la loue sur sa sincérité. Hélas! maman, reprit Constance, c'est Adèle encore qui m'a conseillé de venir faire cet aveu, je n'ai pas eu le mérite de m'y décider de moi-même...! A ce dernier trait de sincérité, la vicomtesse et moi, nous embrassâmes Constance en même temps, et il nous fut impossible de retenir nos pleurs..... Oh! qui pourroit n'être pas touché des charmes séduisans de la

candeur et de l'ingénuité. Je louai cette action avec enthousiasme, car elle est charmante en effet; mais la vicomtesse prétendit que je ne l'aurois pas peut-être sentie si vivement si elle n'eût pas autant fait valoir Adèle.

A propos de cette petite aventure, la vicomtesse voulut absolument me faire avouer le *défaut secret* d'Adèle. Je conviens, ajouta-t-elle, que je ne lui en connois point, mais sûrement elle en a un au moins, quelque léger qu'il puisse être.... — Ce seroit ma faute, puisque nous sommes convenues qu'il n'est point de défauts ni même de vices que l'éducation ne puisse détruire.... — De bonne foi, vous ne lui connoissez pas un seul petit défaut? — D'abord, il faut nous entendre : définissez-moi ce que c'est *qu'avoir un défaut?* — C'est un penchant plus ou moins dangereux qui nous domine constamment.... — *Qui nous domine constamment*...! Quelle terrible définition...! — Je la crois juste. — Et moi aussi, c'est pourquoi j'ai toujours pensé qu'il est impossible d'être par-

faitement heureux si l'on a un seul défaut; — Et vous pensez que l'éducation peut les déraciner tous? — Si elle en corrige un, pourquoi n'en corrigeroit-elle pas deux, trois, quatre? — Oh! parce que nous ne pouvons être parfaits. — *Parfaits!* non certainement. Mais songez qu'il est fort différent *de faire une faute* ou d'avoir un défaut. Je proteste qu'Adèle n'a pas un seul défaut, c'est-à-dire, une mauvaise habitude enracinée; ou bien, comme vous dites, un *penchant dangereux qui domine constamment*. Cependant elle n'est point parfaite, puisque nul mortel ne peut l'être! Elle est douce, mais il est possible que de certaines circonstances puissent lui inspirer un mouvement d'impatience et même de colère; elle peut se tromper, elle peut avoir un moment d'injustice ou d'humeur; mais du moins, quand on n'a point de défauts habituels, les torts sont toujours aussi légers que rares, et ne peuvent jamais ni nuire à la réputation, ni faire le malheur de la vie. — Ainsi, vous croyez donc que si j'eusse été bien élevée,

j'aurois une *parfaite égalité d'humeur....?*
— Je n'en doute pas. — Dans ce cas, reprit la vicomtesse, c'est une bonne chose qu'une excellente éducation.

Adieu, ma chère fille; vous me demandez bien des *détails et des conversations entières*; j'espère que vous serez contente de cette lettre; mais elle ne me satisferoit point si je n'avois pas écrit en même temps à Séraphine trois grandes pages pour ne parler que de vous. Embrassez-la de ma part, ainsi que sa sœur, à laquelle je ferai réponse jeudi.

Je rouvre ma lettre pour vous apprendre une nouvelle, que madame de P*** s'étoit chargée d'annoncer à la vicomtesse. M. de Valcé vient de quitter le service; il est totalement ruiné; de cette grande fortune, il ne lui reste que cinquante mille livres de rentes viagères; madame de Valcé, de son côté, a mangé tout son bien, car ses dettes excèdent de beaucoup la dot qu'elle a reçue; son mari est parti la nuit dernière; il compte, dit-on, voyager deux ou trois ans. Madame de Valcé reste sans

secours, sans conseil, sans ressources, abandonnée de tous ses amis, et même de M. de Remicourt; elle est très-malade et dans son lit; dans cet instant, la vicomtesse ne voit que son malheur, elle en oublie les causes, elle vient de partir pour voler à son secours.

LETTRE XLIV.

Le Baron à M. d'Aimeri.

Oui, monsieur, je serai sûrement à Paris dans les premiers jours d'avril; je ramène nos deux enfans plus dignes encore de notre affection et du bonheur qui les attend. Pouvoient-ils se conduire autrement? ils sont Français! ils ont montré autant d'intelligence et d'activité que de valeur; mais en les louant, on ne peut dire *qu'ils se soient distingués*, car, au milieu de tous ces jeunes Français qui sont ici, l'on ne peut se distinguer par la bravoure seulement.

J'espère, monsieur, que je vous trouverai à Paris, ainsi que monsieur et madame de Valmont. Je réserve à notre aimable Charles tout le plaisir de la surprise: il a, je crois, beaucoup d'espérances; il voit bien que je l'aime comme mon propre fils, mais je me

plais quelquefois *à le dérouter*, et du moins je le maintiens dans l'incertitude.

Oui, vous allez voir former cette union si désirée; cette union, l'objet de vos vœux et des miens.....! Chassez donc les noires idées qui vous obsèdent; perdez, s'il est possible, un souvenir douloureux qui n'a que trop long-temps empoisonné votre vie; osez vous croire digne d'être heureux, vous en avez acquis le droit. Adieu, monsieur; je vous prie d'engager monsieur et madame de Valmont à garder fidèlement le secret jusqu'à ce que madame d'Almane en ait fait part au vicomte et à la vicomtesse de Limours.

LETTRE XLV.

La Baronne à madame d'Ostalis.

De Paris.

FIGUREZ-VOUS, mon bonheur, ma chère fille; il arrivent....! nous les verrons dans deux jours....! Demain nous partons, nous allons au-devant d'eux, nous les rencontrerons vraisemblablement à trente ou quarante lieues de Paris....! Ah! que manqueroit-il à ma félicité, si vous étiez ici...? Vous ne pouvez concevoir tout ce qui se passe dans mon cœur, non; quoique vous le connoissiez bien, ce cœur, vous ne l'imaginez pas...! Je ne suis revenue de Saint*** que ce matin. Le courrier que m'a envoyé M. d'Almane, a passé par Paris; il m'a donné une lettre qui m'apprenoit que madame de Valmont venoit d'arriver, et qu'elle m'attendoit chez moi. J'ai caché cette dernière nouvelle à ma fille; j'ai demandé des

chevaux et nous sommes sorties au moment même, Adèle n'ayant aucun soupçon de l'événement qui doit fixer sa destinée..... En descendant de voiture, nous apercevons madame de Valmont sur le perron; Adèle fait un cri de joie, et court se jeter à son cou; pour moi, je ne puis exprimer à quel point j'étois émue, attendrie, en serrant madame de Valmont dans mes bras.....! Nous pleurions toutes trois sans pouvoir proférer une seule parole....! Cependant nous entrons dans ma chambre; alors, prenant Adèle par la main: Embrassez encore madame de Valmont, lui dis-je; embrassez-la, ma chère Adèle, avec la tendresse d'une fille, car vous allez devenir la sienne..... A ces mots, Adèle tressaille et rougit, un déluge de pleurs inonde son visage; dans ce premier moment elle ne voit que sa mère...., elle n'éprouve qu'un mouvement de tristesse et d'effroi, en apprenant que je ne serai plus l'arbitre de son sort..... Madame de Valmont et moi nous la prenons dans nos bras, Adèle appuie et cache son visage

contre ma poitrine, elle ne nous répond que par des soupirs et des sanglots, elle reçoit avec indifférence les caresses de madame de Valmont; il semble qu'elle veuille me faire sentir qu'elle ne peut aimer que moi..... Enfin, madame de Valmont nous quitte; et lorsque nous fûmes seules, Adèle et moi, elle m'ouvrit son âme tout entière, elle m'avoua qu'elle préféroit cet établissement à tout autre, d'autant plus qu'elle étoit sûre que le chevalier de Valmont ne la sépareroit jamais de moi; mais elle ajouta qu'elle craignoit la jeunesse du chevalier, et qu'elle auroit désiré qu'il eût eu quelques années de plus. Je la rassurai en lui disant que je connoissois parfaitement le caractère du chevalier, et qu'à vingt-quatre ans, lorsqu'on avoit reçu une excellente éducation, on n'étoit plus assez jeune pour se démentir et se corrompre.

Monsieur et madame de Valmont et M. d'Aimeri ont soupé ce soir avec nous; Adèle, quoique toujours un peu rêveuse, a été charmante pour eux. J'ai eu aujourd'hui même une scène très-vive avec la vicom-

tesse. Il a bien fallu lui déclarer enfin qu'Adèle sera mariée dans six semaines. Cet aveu, qui en effet n'est pas une confidence, ne pouvoit manquer d'exciter sa colère, elle me dit que je n'avois nulle confiance en elle : j'ai été forcée de lui reprocher son indiscrétion. Je ne devois pas à l'amitié, ai-je ajouté, d'exposer le repos et le bonheur de ma fille, en vous confiant un secret que j'étois sûre que vous ne pourriez garder. Ne m'aviez-vous pas donné votre parole d'honneur de chacher toujours à Constance que vous la destiniez à Théodore ? l'avez-vous pu....? A ces mots, la vicomtesse, n'ayant rien à répondre, s'est levée avec un mouvement de fureur qui m'a véritablement épouvantée. J'ai voulu l'arrêter, mais elle est sortie impétueusement en me criant *qu'elle ne me reverroit de sa vie.* Une heure après j'ai été chez elle ; je l'ai trouvée tête à tête avec sa fille : cette dernière étoit dans un état affreux, car elle me croyoit brouillée sans retour avec sa mère, qui, dans cet instant, dominée par le ressentiment et l'humeur, étoit beaucoup plus

irritée que touchée de ses pleurs et de son désespoir. Quand je parus, elle la renvoya ; ensuite, s'avançant vers moi, elle me demanda, avec une colère concentrée, *ce que je voulois*. J'étois si sincèrement affectée de sa situation, que je tremblois comme si j'eusse été coupable. Je viens, lui dis-je, essayer de vous rendre la tranquillité que vous avez perdue et que vous m'ôtez. Il est vrai que je vous ai caché le secret le plus important de ma vie ; ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre.... Je n'ai pas dû compter sur votre discrétion ; mais je compterai toujours sur votre justice et sur votre amitié.... Comme j'achevois ces paroles, la vicomtesse, baignée de larmes, vint se jeter dans mes bras et avec cette charmante franchise qui accompagne toutes ses actions...... Je reçus ce retour comme un pardon, il me rendit tout mon bonheur, car il me seroit impossible d'être heureuse sans son amitié. Nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre ; pourquoi faut-il qu'il y ait si peu de rapport entre nos caractères ?

La comtesse Anatole, plus jolie que jamais, est venue me voir cet après-dîner; elle m'a parlé pendant une heure du retour de M. d'Almane, et m'a fait mille questions sur Théodore. La pauvre madame de Valcé se meurt de la poitrine, et n'a sûrement pas trois mois à vivre. Adieu, ma chère fille; il est deux heures après minuit, et je me lève demain avant sept. Adieu; puisque la poste ne part que jeudi, je vous écrirai tous les jours d'ici-là. Ah! comptez sur un *journal exact et détaillé*; je n'ai plus que ce moyen pour vous instruire de mes pensées et de mes sentimens!

LETTRE XLVI.

La même à la même.

De Paris, ce mardi.

Ah ! ma fille, ils sont ici....! je viens de les voir; de les embrasser...! Ils sont ici...! On ne meurt ni de saisissement ni de joie...! A peine étois-je levée ce matin, que j'entends une voiture entrer dans la cour; je crois que c'est la mienne : j'achève de m'habiller, quand tout à coup ma porte s'ouvre et je vois paroître M. d'Almane et Théodore... Au même instant, Adèle éperdue accourt et vient tomber dans les bras de son père.... Quel moment...! quel bonheur après un an d'absence, après avoir éprouvé tant d'inquiétudes et de peines.... ! O vous !

ma fille, qui connoissez si bien mon cœur, vous seule pouvez imaginer à quel point je suis heureuse.... ! l'*entrevue* d'Adèle et du chevalier de Valmont s'est faite à midi. Le chevalier est si pénétré, si transporté de son bonheur qu'il en a perdu la faculté de s'exprimer, il ne peut que regarder Adèle, soupirer, embrasser sa mère et me baiser les mains. Adèle rougit beaucoup plus qu'à l'ordinaire; elle est mille fois plus tendre pour moi, souvent en me regardant ses yeux se remplissent de larmes : mais elle n'évite point le chevalier de Valmont, et ne laisse même pas échapper une occasion de lui montrer de l'intérêt, ou de lui dire un mot obligeant. Théodore partage vivement le bonheur de son ami, et demain au soir il apprendra le sien; car on n'attend pour déclarer aussi le mariage de Constance, que le retour du vicomte qui est absent depuis huit jours, mais auquel M. d'Almane vient d'envoyer un courrier. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'at-

tendrissement et de la joie de M. d'Aimeri. Cependant au milieu de ses transports, le souvenir ineffaçable de la malheureuse Cécile vient encore le troubler. Ai-je mérité tant de bonheur ? me disoit-il ce soir; je crains toujours qu'il ne m'échappe....! Il a prononcé ces paroles d'un ton qui m'a pénétrée. Un seul remords suffit pour corrompre la félicité la plus pure.... Pour goûter le bonheur, il faut avoir mérité d'être heureux. Adieu, ma chère fille; je continuerai demain cette lettre, puisqu'elle ne doit partir que jeudi.

Mercredi au soir.

Je reçois dans l'instant la lettre où vous m'annoncez la mort du malheureux chevalier de Murville, je désire que M. d'Aimeri n'apprenne cet événement qu'après le mariage de nos enfans, car, dans la dispo-

sition où il est, je suis sûre qu'il en seroit vivement affecté. Je n'en ai parlé qu'à madame de Valmont, qui pense comme moi, qu'il faut dans ce moment cacher cette nouvelle à son père; et si *quelque paquet* arrivoit de**, nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour que madame de Valmont ne reçût pas cette triste restitution en présence de son père.

La vicomtesse est transportée de joie; le vicomte est arrivé, et il est décidé que Constance et Théodore, Adèle et le chevalier de Valmont se marieront le même jour. Quel jour pour moi...! Nous attendons à chaque instant le comte de Roseville, sa dernière lettre étoit datée de ***; le retour d'un frère chéri, et si digne de l'être, mettra le comble au bonheur de la vicomtesse.... Hélas! pour moi, ma félicité ne sera point parfaite, vous n'en serez pas témoin....! Et quelle distance nous sépare....! Tous ces détails que vous attendez avec tant d'impatience, vous ne les lirez que dans un mois!

La comtesse Anatole est venue me voir

aujourd'hui, je lui ai fait part du mariage de mon fils : elle a rougi, pâli et baissé les yeux; je n'ai pas fait semblant de remarquer son trouble, et j'ai changé d'entretien : au bout d'un moment, elle m'a dit qu'elle partoit demain pour deux mois, et un moment après, elle m'a quittée; elle m'intéresse vivement, je l'avoue. Quelle mère n'excuse pas au fond du cœur une foiblesse dont son fils est l'objet?

Dans le moment où je vous écris, ma chère enfant, j'ai dix personnes dans ma chambre, des tailleurs, des couturières, des marchandes de modes; mon bureau est couvert de pièces d'étoffes, de fleurs, de chiffons, de dentelles. Adèle ne veut rien choisir, et s'en rapporte à mon goût, c'est me charger d'une affaire que je ne traite point du tout légèrement; il s'agit de parer et d'embellir Adèle! Je vous assure qu'il n'y a point de coquette plus occupée de sa parure que je le suis de celle d'Adèle. Pendant ce temps, ma fille lit, étudie, fait de la musique, tout comme à son ordinaire. Hermine ne sait que d'aujourd'hui que sa

maman va se marier. En apprenant cette nouvelle, elle a montré le plus grand étonnement; et regardant Adèle en pleurant: Maman, dit-elle, serai-je toujours votre enfant...? A ces mots, Adèle ne put retenir ses larmes; et, prenant Hermine dans ses bras, elle l'embrassa mille fois, en l'assurant qu'elle l'aimeroit passionnément toute sa vie. Alors Hermine reprit sa gaîté, et me dit qu'elle étoit *bien aise* que j'eusse choisi le chevalier de Valmont, parce qu'il étoit *presque aussi aimable que sa petite maman.*

Ce qu'on vous a mandé de madame de Gerville étoit vrai alors, et ne l'est plus maintenant; elle a quitté la dévotion, et perdu la considération qu'elle avoit usurpée, et tout cela en faveur d'un jeune homme qui vient d'entrer dans le monde, et qu'elle s'est chargée *de former* et de produire. Cette espèce d'égarement, si avilissant à son âge, lui manquoit, et achève de la rendre aussi ridicule que méprisable.

Madame de Valcé est toujours dans le même état; on dit que le chagrin seul la

conduit au tombeau; la vicomtesse a pour elle des procédés qui doivent augmenter ses remords, s'il est vrai qu'elle puisse éprouver quelques mouvemens de reconnoissance et de repentir.

Ce jeudi.

Le comte de Roseville arrive ce soir; ainsi nous signerons sûrement les articles lundi prochain.... O quel jour! en vérité, je n'ai pas ma tête.... Je suis toujours attendrie, toujours au moment de fondre en larmes, je ne dors point, je ne mange point, je ne puis parler, j'ai l'air égaré, stupide, je n'ai qu'une idée, une pensée....

J'ai oublié de vous parler de madame d'Olcy; elle se conduit parfaitement dans cette occasion; le chevalier de Valmont fait un mariage qui flatte sa vanité, elle est dans ce moment la plus tendre et la meilleure sœur du monde; elle a voulu loger madame de Valmont, elle ne la quitte pas,

et elle passe sa vie chez moi, ce qui excède la vicomtesse, qui ne peut la souffrir.

Adieu, ma chère fille : ah! si vous étiez ici, quelle félicité pourroit égaler la mienne !

LETTRE XLVII.

Le Comte de Roseville au Prince.

Ah ! monseigneur, quel mot vous est échappé...! Vous louez, il est vrai, la modération du prince, votre père, cette modération si vertueuse qui lui fait préférer la paix à des conquêtes presque certaines, mais vous ajoutez : *Cette guerre sans doute étoit injuste, cependant elle m'eût offert l'occasion de me distinguer*.....! Ainsi donc, vous la regrettez....? « Malheur au » prince qui entreprend une guerre in- » juste! s'écrie l'estimable auteur de l'ins- » titution d'un prince* ; c'est lui seul alors » qui égorge tous ceux qu'il sacrifie à son » ambition ou à ses autres passions ; c'est lui » qui plonge le poignard dans le sein de

* L'abbé Duguet.

» ses sujets, c'est lui qui est le meurtrier
» de tous ceux qui périssent dans les ar-
» mées des ennemis ; tout le carnage des
» deux côtés est sur son compte ; tout le
» sang qui coule de part et d'autre lui sera
» redemandé ; il se trouvera au jugement
» de Dieu, coupable de toutes les suites
» funestes de la guerre, des incendies et
» des embrasemens, des ravages causés par
» ses troupes et par les troupes ennemies ;
» des violences et des désordres que les
» généraux les plus vigilans et les plus
» modérés ne sauroient empêcher ; tout
» cet amas affreux de crimes et d'iniquités
» fondra sur sa tête, etc. »

Quelle effroyable et terrible peinture des maux irréparables produits par l'ambition..? Pourriez-vous, monseigneur, n'en être pas profondément touché...! Si vous ne désirez que de la célébrité, il n'est pas nécessaire en effet que vous soyez constamment vertueux ; cependant le courage et l'ambition ne vous suffiront pas, il vous faut encore du bonheur : ce n'est que dans la prospérité que l'injustice peut éblouir un moment

les yeux du vulgaire ; pour obtenir ce triomphe vain et passager, il lui faut des succès éclatans ; si la fortune l'abandonne, elle ne trouve dans les revers que la honte, le mépris et l'infamie. Mais si vous aimez la véritable gloire, votre renommée ne dépendra ni du hasard ni des caprices de la fortune ; soyez juste, soyez humain, et vous paroîtrez aussi grand dans l'adversité que dans le sein de la prospérité la plus constante.

Monseigneur me permettra d'entrer aussi dans quelques détails relativement à cette question : *Si un prince doit s'interdire absolument la lecture des écrits satiriques anonymes contre sa propre personne, les ministres, les gens en place, et ceux qui l'approchent le plus ?* Monseigneur me paroît disposé à croire qu'un prince peut souvent acquérir, par de semblables lectures, des lumières sur ses fautes, et sur le caractère et la conduite des personnes qui l'entourent. Je suppose avec vous, monseigneur, qu'il y ait quelquefois des *vérités utiles* répandues dans ces mépri-

sables productions ; mais celles qui vous regarderoient personnellement vous révolteroient sans vous éclairer, car les reproches dictés par la méchanceté nous aigrissent et ne peuvent nous corriger. A l'égard des accusations qui tombent sur les ministres et sur les gens en place, si, dans un ouvrage de ce genre, il s'en trouvoit par hasard une seule véritablement fondée, comment la démêleriez-vous au milieu d'un tissu d'impostures et de calomnies atroces ? Est-ce dans un libelle qu'un prince doit chercher la vérité ? Est-ce d'un lâche et d'un scélérat qu'il doit l'attendre ? Quoi ! vous, monseigneur, qui détestez un délateur, vous qui refuseriez de l'écouter, vous liriez sans scrupule un libelle ! quoi ! vous ne sacrifieriez point cette vaine et coupable curiosité à la reconnoissance que vous devez au ministre, à l'homme en place qui vous sert avec zèle, avec attachement ! Comment, tandis qu'il vous consacre ses veilles, qu'il travaille pour vous, pour votre gloire ; tandis que votre estime est à ses yeux sa plus douce récompense, vous lisez en secret l'écrit infâme où

la haine et la calomnie cherchent à le noircir, à le déshonorer.....! Ah ! tremblez ! si vous ne rougissez point d'être ingrat, craignez du moins de devenir injuste...! Si l'imposture alloit vous séduire, vous abuser, vous livrer à de funestes préventions...! Devez-vous vous exposer à cet affreux danger...? Tout homme scrupuleusement honnête ne lira jamais un libelle : un souverain doit être encore, s'il est possible, plus délicat à cet égard, et il doit enfin traiter comme un délateur d'homme qui oseroit lui citer un seul trait d'un ouvrage semblable. J'ai ouï dire qu'un grand prince, voulant donner à tous ses sujets un moyen facile de lui offrir la vérité, a fait établir dans un de ses cabinets une espèce de tronc qui donne dans un passage public ; chacun peut, en passant, y jeter un papier, et le prince a seul la clef de cette cassette intéressante et mystérieuse. Un tel usage peut être d'une grande utilité, si, en l'établissant, le prince a déclaré qu'il brûleroit, sans les lire, tous les papiers anonymes. Si vous étiez jamais tenté, monseigneur, d'employer ce moyen

de communiquer avec un nombre infini de personnes qui ne peuvent ni vous approcher ni vous écrire directement, je vous conseillerois d'exiger que chaque particulier mît son adresse à côté de son nom, et je vous exhorterois à vous imposer irrévocablement la loi de ne lire ces différens papiers qu'après vous être assuré que les adresses et les noms ne sont point imaginaires. Au reste, monseigneur, sans recourir à ce moyen, vous reconnoîtrez toujours la vérité si vous la chérissez, et si vous avez des amis fidèles. Je vois avec plaisir que le baron de Sulbach vous devient chaque jour plus cher; vous connoissez sa droiture et son esprit; consultez-le toujours; mais, je vous le répète, monseigneur, dans les affaires véritablement importantes, écoutez plus d'un conseil, et n'en suivez aucun légèrement. Enfin, malgré mon estime particulière pour le baron de Sulbach, je dois vous faire observer qu'il est beaucoup trop jeune encore pour pouvoir mériter toute votre confiance; il est plein d'instruction, de raison et de vertus, mais il n'a que vingt-quatre ans; à

cet âge, on peut encore à la cour se démentir et se corrompre. S'il renonce à ses principes, vous vous en apercevrez facilement; il deviendra plus souple, plus complaisant, il aura moins de sincérité : la crainte de vous déplaire ou de se faire des ennemis, ou même de plus légères considérations, l'empêcheront de vous dire franchement la vérité. Insensiblement vous lui verrez perdre et son désintéressement et sa modération; il attachera plus de prix à votre faveur qu'à votre estime; il cherchera à se former un parti, il ne sera occupé que du soin d'établir sa fortune, d'éloigner de vous ses ennemis, et de vous entourer de ses partisans; il craindra toutes les personnes d'un mérite véritablement distingué, et il tâchera de vous prévenir contre elles; en l'observant avec attention, vous remarquerez bien facilement tous ces différens artifices, et sûrement alors vous n'en serez pas la dupe.

Je ne répète point à monseigneur combien le témoignage de son souvenir et de ses bontés me rend heureux; il connoît

mon cœur, il sait que j'ai placé tout le bonheur de ma vie dans ses succès, sa gloire et son amitié.

Je supplie monseigneur de ne pas oublier qu'il m'a promis de relire souvent Télémaque et les Pensées de Marc-Aurèle.

LETTRE XLVIII.

La Baronne à madame d'Ostalis.

O MA fille ! quel événement.... Ce malheureux M. d'Aimeri....! Je crois cependant que son état n'est pas mortel.... Les médecins l'assurent, mais il a de si funestes pressentimens, il a réprouvé un saisissement si cruel....! Hier, lundi, jour désigné pour la signature des articles, nous nous assemblâmes tous chez la vicomtesse; M. d'Aimeri avoit un peu de goutte depuis la veille; un quart d'heure après la signature, un valet de chambre vient dire tout bas à madame de Valmont, qu'un homme demande à lui parler pour une affaire très-importante. A ces mots elle pâlit, et dit qu'on fasse entrer cet homme dans le cabinet de la vicomtesse; alors elle se lève, s'approche de moi, et me fait part

de ses soupçons ; je lui recommande de s'enfermer dans le cabinet, et elle sort au moment même. M. d'Aimeri, ayant remarqué son trouble et son agitation, me questionnoit avec inquiétude, quand tout à coup nous entendons une voix inconnue crier avec force : *Du secours, du secours !* En vain je veux retenir M. d'Aimeri, il m'échappe ; la vicomtesse, M. de Valmont et moi, nous le suivons, nous rencontrons un homme vêtu de noir, qui nous dit que madame de Valmont est évanouie, qu'elle a d'affreuses convulsions... M. d'Aimeri précipite ses pas, nous entrons dans le cabinet ; je me jette devant M. d'Aimeri, en lui disant : Au nom du ciel, au nom de l'amitié, sortez, éloignez-vous un instant.... Je veux l'entraîner, mais il me repousse : il s'avance, il voit madame de Valmont évanouie auprès d'une table sur laquelle est posée une cassette entr'ouverte..... Il vole à sa fille, il veut la prendre dans ses bras, il la soulève ; dans cet instant, un paquet, caché sous la robe de madame de Valmont, glisse à terre..... M. d'Aimeri fait un faux pas,

chancelle; prêt à tomber, il se recule, il jette les yeux sur le plancher.....! Dieu! quel objet frappe sa vue ! Le malheureux, foule aux pieds les cheveux de l'infortunée Cécile......! Cette dépouille chère et sacrée, il ne peut la méconnoître.... L'état de madame de Valmont, cette cassette, cet homme inconnu, tout l'éclaire...... Il frémit, il devient pâle et tremblant, il semble recevoir un coup mortel......! Je m'approche, j'éloigne de ses yeux le triste objet qui vient de réveiller tous ses remords, M. d'Almane, s'avançant en même temps vers lui, le prend dans ses bras, et l'entraîne dans une chambre voisine. A peine étoient-ils sortis l'un et l'autre, que madame de Valmont reprit sa connoissance; il n'y avoit alors dans le cabinet que la vicomtesse, M. de Valmont, l'inconnu vêtu de noir et moi. La scène que je viens de vous décrire s'étoit passée en moins de trois minutes; en quittant le salon, j'avois pris la précaution de défendre à nos enfans de nous suivre, et ils étoient restés avec madame d'Orcy, mesdames de

S***, et toutes les autres personnes que nous avions priées de se trouver à la signature. Cependant madame de Valmont soupire, se ranime, et quelques pleurs s'échappent de ses yeux à moitié fermés...! O ma sœur! dit-elle. En prononçant ces paroles, elle se soulève doucement, elle ouvre les yeux, elle voit l'inconnu, elle tressaille, elle reprend toutes ses idées, elle se retourne, m'aperçoit; et me tendant les bras avec l'expression de la joie la plus vive: Ah! s'écrie-t-elle, savez-vous...? Mon fils....! Le chevalier de Murville....! Oui, madame, interrompit l'inconnu en s'adressant à moi, j'étois chargé de remettre cette cassette à madame, et en même temps de l'engager à l'ouvrir sur-le-champ, car madame devoit y trouver une copie du testament de M. de Murville, qui laisse à M. le chevalier de Valmont toute sa fortune, c'est-à-dire, soixante-dix mille livres de rentes, argent de France. Comme l'inconnu achevoit ces paroles, madame de Valmont et la vicomtesse m'embrassèrent en me disant tout ce que l'amitié peut ins-

piver de plus tendre et de plus touchant. M. de Valmont, jusqu'à ce moment, spectateur plus surpris que touché de tout ce qui venait de se passer, prit alors une véritable part à notre émotion ; il vouloit aller dans le salon pour apprendre cette nouvelle à son fils et à toute la compagnie, mais nous lui fîmes comprendre qu'il falloit d'abord en instruire M. d'Aimeri. L'homme, vêtu de noir (qui se nomme M. d'Arnal, ancien ami du chevalier de Murville), nous apprit que le testament étoit déposé chez M. **, notaire; et, après nous avoir donné à cet égard tous les éclaircissemens nécessaires, il nous quitta, en nous promettant de revenir le lendemain matin à sept heures. Nous rendîmes compte à madame de Valmont de l'état où étoit M. d'Aimeri ; elle fut le trouver au moment même, et lui porter la copie du testament du chevalier de Murville ; M. d'Aimeri parut très-sensible à cet événement, mais il n'en conserva pas moins sa profonde et morne tristesse. Le chevalier de Valmont a reçu cette nouvelle d'une

manière charmante pour Adèle et pour moi; et il a montré dans cette occasion toute la délicatesse de l'amant le plus tendre et le plus passionné; il aime véritablement, et pour la vie. Théodore est éperdument amoureux de Constance, mais la passion du chevalier de Valmont est aussi vive et bien plus profonde. Le soir M. d'Almeri ne se mit point à table, et fut se coucher à dix heures; cependant il nous rassura lui-même sur sa santé, et ne se plaignit que d'un peu de lassitude. Ce matin Adèle est entrée dans ma chambre avant que je fusse levée, elle avoit l'air agité, ému; elle s'assit dans la ruelle de mon lit, je la regardai avec inquiétude. Qu'avez-vous, mon enfant, lui dis-je, il semble que vous ayez pleuré......? — Maman, j'ai un aveu à vous faire qui me coûte un peu...... — Qui vous coûte.... ! A quel point vous me surprenez..... ! — Daignez m'entendre. Hier, dans un premier mouvement, j'écrivis une lettre avant de me coucher...... Mon projet étoit d'envoyer cette lettre ce matin sans vous la

montrer, dans la crainte que vous ne l'approuvassiez point, quoique ma tendresse pour vous l'ait seule dictée..... Mais je me suis rappelée qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes, même pour faire une action honnête. Je vous dois une confiance sans bornes, nul motif ne peut m'autoriser à vous cacher une démarche importante; ainsi, je viens vous avouer, maman, que j'ai écrit à M. le chevalier de Valmont..... et voici ma lettre. A ces mots j'embrassai Adèle; et, prenant la lettre qu'elle me présentoit, je l'ouvris, et je lus ce qui suit: « Une inquiétude cruelle oppresse et déchire mon cœur, vous pouvez d'un mot » la dissiper entièrement, et je ne puis » résister au désir de vous la confier. Le » testament de M. de Murville produit » dans votre situation un changement qui » m'effraie; possesseur maintenant d'une » fortune considérable, ne formez-vous » pas de nouveaux projets....? Vous con» tenterez-vous toujours de cet apparte» ment si simple, si peu étendu...., mais, » hier encore, si charmant à vos yeux...!

» Songez, monsieur, qu'en vous choisis-
» sant, ma mère a dû compter que ja-
» mais vous ne la sépareriez de sa fille; et
» moi qu'elle a daigné consulter, pensez-
» vous qu'une idée si chère n'ait pas con-
» tribué à me décider aussi prompte-
» ment......? Cette préférence que vous
» m'avez inspirée, vous la devez surtout
» à la tendresse que mes parens ont pour
» vous, à l'attachement que je vous crois
» pour eux, enfin, à la persuasion où
» j'étois que vous vous trouveriez par-
» faitement heureux au sein de ma fa-
» mille. Eh quoi! seriez-vous capable de
» sacrifier un bonheur si réel et si doux,
» au vain plaisir d'avoir une maison, et
» d'étaler du faste? La vanité la plus fri-
» vole pourroit-elle vous faire oublier les
» droits sacrés de l'amitié, de la reconnois-
» sance...? Oui, la reconnoissance, vous
» en devez à ma mère, elle vous chérit...!
» Elle et mon père vous avoient adopté
» dans le fond de leurs cœurs avant même
» que votre conduite eût justifié leur choix;
» et vous auriez la barbarie de leur arracher

» leur fille, vous pourriez dédaigner ce lo-
» gement qui vous est destiné depuis cinq
» ans, ce logement que ma mère elle-même
» a fait distribuer, et qu'elle se plut à déco-
» rer avec tant de soin et de plaisir...! Ah!
» s'il est vrai que vous ayez ce cruel des-
» sein, ne me le cachez point, il en est
» temps.....! Mon devoir est encore de
» vous préférer ma mère, et de vous
» déclarer que je n'hésite pas. Si je pen-
» sois autrement, serois-je digne des sen-
» timens que vous avez pour moi? Que
» pourriez-vous attendre de mon cœur,
» si j'étois assez ingrate pour balancer
» dans ce moment entre ma mère et vous?
» Sans elle, sans tous les sacrifices qu'elle
» m'a faits, et les soins qu'elle m'a con-
» sacrés, que serois-je maintenant? et
» que deviendrois-je, si j'étois privée de
» ses conseils et de ses exemples....? Je
» lui dois tout ce qui pouvoit assurer le
» bonheur de ma vie; je lui dois un cœur
» reconnoissant, l'amour de la vertu, les
» talens qui vous plaisent, et les senti-
» mens que je vous inspire.....! Ah! si

» vous m'aimiez en effet, combien vous
» devez la chérir....! Promettez-moi donc
» de ne jamais me séparer d'elle....! Sans
» doute vous êtes vertueux, vous êtes
» bienfaisant, puisque ma mère vous a
» choisir....! A quel digne et satisfaisant
» usage vous pouvez consacrer cette for-
» tune inattendue que le ciel nous ac-
» corde! Ah! pour l'employer au gré de
» mes désirs, ne consultez que votre
» cœur et la raison!

» Je vous le répète, monsieur, un seul
» mot de vous pourra me rassurer, une
» simple promesse détruira mes craintes,
» et dissipera toutes mes inquiétudes.

» ADÈLE. »

Vous concevrez facilement, ma chère fille, de quel profond attendrissement cette lettre dut me pénétrer. Adèle, voyant couler mes larmes, se jeta dans mes bras. O mon enfant! lui dis-je, que vous me rendez heureuse....! non-seulement en me donnant une preuve de ten-

dresse aussi touchante, mais en me montrant à quel point vos principes vous sont chers, puisque vous n'avez pas cru pouvoir envoyer une semblable lettre sans ma participation. Ah! conservez toujours cette manière de penser; n'oubliez jamais qu'une personne qui n'a pas des principes inébranlables, peut bien avoir des vertus, mais qu'elle ne peut être vertueuse.... — Maman! me permettrez-vous d'envoyer cette lettre......? — Ma chère Adèle, songez que (dans l'opinion générale) vous demandez au chevalier de Valmont un très-grand sacrifice; avec cent mille livres de rentes, se contenter d'un appartement chez son beau-père, s'engager à y rester toujours, n'avoir point de maison, *point de cuisinier à soi*, ne pouvoir donner à souper..... — Il en sera plus riche, et pourra satisfaire d'autres goûts beaucoup plus raisonnables; loin que votre société lui soit étrangère, il n'a de liaisons et d'amis que les vôtres..... — Cependant aucun jeune homme de l'âge du chevalier de Valmont, avec une for-

tune semblable, ne consentiroit à ce que vous exigez : ainsi, vous ne devez pas espérer...... — S'il n'a qu'une manière de penser commune, je ne le regretterai pas.... — Vous êtes donc décidée à ne pas l'épouser s'il ne vous promet pas ce que vous désirez.... — Oui, maman, si vous daignez m'en laisser la maîtresse... — Mais si M. de Retel avoit eu un personnel plus agréable, vous l'auriez épousé, cependant il n'auroit pas voulu loger chez moi? — Vous m'avez appris, maman, qu'il faut savoir sacrifier sa satisfaction à la raison et à la justice. M. de Retel ne vous devoit pas de reconnoissance, je ne pouvois exiger de lui une grâce que je suis si justement en droit d'attendre de M. de Valmont. — Ce dernier est certainement incapable de vous tromper, et s'il vous refuse..... — S'il balance seulement, il n'est pas digne de moi.... — Songez-vous à l'éclat d'une telle rupture, après la signature des articles... après un engagement encore plus sacré, puisqu'enfin vous avez fait l'aveu de la préférence qu'il vous inspire..?

— Cet aveu m'engage, je le sens, à ne jamais en épouser un autre.... S'il me force de renoncer à lui, je ne serai plus qu'à vous, ma vie vous sera consacrée.... Ah! n'en doutez pas, un sort si doux comblera tous mes vœux! En prononçant ces paroles, Adèle ne peut retenir ses larmes; je voulus encore essayer de la détourner de son dessein, mais elle m'interrompit, et me conjura si vivement de lui permettre d'envoyer sa lettre, qu'il me fut impossible de résister à ses instances; elle n'attendit pas la réponse sans quelque inquiétude; enfin à dix heures, on lui apporte une lettre qu'elle reçoit d'une main tremblante... Elle me la donne, et j'ouvre un billet qui contenoit ces mots:

« Qui? moi, vous séparer d'une mère si
» chérie, si digne de l'être! Ah! made-
» moiselle, puisqu'elle a daigné me choisir,
» ne deviez-vous pas du moins m'estimer...!
» Vous ne connoissez pas l'amour; vous ne
» pouvez pas concevoir l'étendue des droits
» qu'il assure...! Mais, qui sait mieux que
» vous combien ceux de la reconnoissance

» et de l'amitié sont sacrés..! C'est aux pieds
» de madame d'Almane (hélas ! je n'ai
» pas encore le droit de tomber aux vô-
» tres), c'est aux pieds de la meilleure
» des mères que j'irai renouveler le ser-
» ment si cher à mon cœur, qui doit, en
» dissipant vos craintes, me rendre tout
» le bonheur que votre injuste défiance
» vient de troubler et de corrompre. »

Adèle, après avoir lu ce billet, ne m'a point dissimulé sa joie ; nous descendîmes ensemble chez M. d'Almane, pour lui montrer la réponse du chevalier de Valmont. Adèle, dans ce premier moment, a laissé voir une sensibilité qu'elle n'a jamais témoignée ; et Théodore, au milieu de cette conversation, nous a quittés tout à coup, en disant qu'il alloit trouver son ami, et l'assurer qu'Adèle n'étoit *plus injuste.* Adèle a couru après son frère, afin de l'empêcher de sortir ; mais je crois bien que, pour le retenir, elle n'a pas employé toute sa force. Au bout d'une heure, Théodore est revenu, et il nous a appris que M. d'Aimeri souffroit prodigieuse-

ment de la goutte, et qu'il avoit même de la fièvre. Nous avons été le voir sur-le-champ, M. d'Almane et moi. Son médecin et son chirurgien ne paroissent pas être inquiets de son état; mais la scène d'hier l'a violemment affecté; il est si frappé de l'idée que le ciel lui refusera la consolation de voir, avant de mourir, son petit-fils marié, qu'il regarde sa maladie comme mortelle; il s'est confessé à midi, et il a reçu ses sacremens. Le chevalier de Valmont est véritablement au désespoir; il a pour son grand-père l'attachement le plus tendre; et d'ailleurs cette maladie, dans la supposition la plus heureuse, retarde au moins de trois semaines son mariage et celui de Théodore, qui, comme vous le croyez bien, partage sincèrement son chagrin.

M. d'Almane et mon fils ont passé toute la soirée chez M. d'Aimeri; nous avons soupé tête à tête, Adèle et moi, et le plaisir de causer ensemble nous a fait veiller jusqu'à minuit. Je ne puis douter à présent, m'a-t-elle dit, de la vérité des senti-

mens de M. de Valmont, mais ces sentimens qu'il éprouve aujourd'hui, les conservera-t-il?—Vous ne parlez point sans doute de l'amour, vous savez bien que cette passion ne peut durer qu'un moment; dans un an peut-être, dans trois ans sûrement le chevalier de Valmont ne sera plus amoureux de vous; mais si vous vous conduisez bien, il n'aura jamais d'autre passion, et vous serez toujours l'objet qu'il aimera le mieux. Si vous savez lui inspirer cet attachement profond, inaltérable, vous jouirez de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; vous obtiendrez la seule considération qui doive être désirée, celle qu'on n'aquiert que par la conduite et les vertus; vous ne sentirez jamais que vous aurez un maître; le titre sacré de mère ne sera point un vain titre pour vous, vous serez consultée sur l'établissement de vos enfans, vous présiderez à leur éducation, et vous seule marierez votre fille. Vous deviendrez la confidente et l'amie de votre mari, vous le préerverez des égaremens de la jeunesse, vous fortifierez ses principes et son goût pour la

vertu, vous partagerez toute la considéra- qu'il pourra mériter, car ce n'est qu'en le rendant heureux, qu'en obtenant sa tendresse, que vous pourrez vous associer à ses succès et à sa gloire. Vous occuperez dans la société le rang le plus distingué; enfin, vos talens, votre esprit et vos charmes rendront plus brillant et plus séduisant encore l'exemple vertueux que vous offrirez. Mais, pour obtenir une félicité semblable, la seule vertu ne suffit pas; il faut encore que la raison et la prudence règlent et dirigent toutes vos actions, et que vous vous formiez un plan invariable de conduite. Par exemple, vous devez dès à présent réfléchir à la manière dont il faut vous conduire avec votre mari dans les commencemens de votre mariage. Ne lui laissez voir que les sentimens qui peuvent durer toujours; si vous êtes trop démonstrative d'abord, vous aurez dans la suite l'air du refroidissement; en montrant de la passion, vous augmenterez pour un temps celle que vous inspirez; pendant quelques mois vous serez aimée plus vivement, mais vous le serez

d'une manière moins solide et moins durable. L'amour n'est pas un sentiment fait pour vous, cependant votre cœur est si tendre, que vous devez toujours vous occuper du soin de modérer votre extrême sensibilité; et si quelquefois elle est trop vive, du moins sachez en dissimuler l'excès: feindre des sentimens qu'on n'a pas, c'est de la fausseté; ne point laisser pénétrer tous ceux qu'on éprouve, c'est de la prudence. Non-seulement ne témoignez que de la confiance et de l'amitié, mais jamais n'exigez les attentions, les soins qui tiennent de la passion, recevez-les avez grâce, avec plaisir; en même temps n'y comptez point, et paroissez plus touchée d'une marque d'estime que d'une preuve d'amour. Au reste, que votre mari soit bien convaincu que, dans tous les instans, sa présence vous est agréable; le plus sûr, le seul moyen de le fixer près de vous, c'est de montrer toujours un égal plaisir à le voir. Sûrement, reprit Adèle, je remplirai sans effort ce devoir; d'ailleurs l'intérêt de ma réputation suffiroit seul pour m'y engager; il est im-

possible de calomnier une femme qui, loin de fuir et d'éviter son mari, le désire pour témoin de toutes ses actions; et, quand on est absolument exempte de coquetterie, la présence du mari le moins aimable ne peut être gênante. Vous avez raison, répondis-je, mais peu de personnes ont assez d'élévation et d'esprit pour penser comme vous; une jeune femme qui n'a jamais, dans sa vie, fait une réflexion, ne désire, en se mariant, que deux choses : d'attirer les regards, et *d'aller seule*, c'est-à-dire, sans sa belle-mère et son mari, car un mari est regardé communément comme le chaperon le plus incommode et le plus ennuyeux. Si par hasard ce mari s'avise d'être amoureux, et de vouloir souper souvent avec sa femme, cette dernière ne manque pas de se plaindre en secret d'une semblable tyrannie; elle en gémit *dans le sein de l'amitié*, les *amies* se déchaînent contre l'insupportable mari, qui passe bientôt en effet pour un *tyran jaloux*, pour un *monstre*; tous les jeunes gens l'accablent de moqueries, le couvrent de ridicules; chacun se ligue

contre lui, chacun voudroit pouvoir le bannir de la société, et tout le monde s'attendrit sur le sort infortuné de *sa victime*; il est vrai que cette femme, si intéressante aux yeux de tant de sots, perd en même temps le repos et le bonheur, sa réputation et l'estime de tous les gens sensés. Cependant, maman, dit Adèle, on a vu des femmes vertueuses véritablement tourmentées par la jalousie de leurs maris! — Oui; sans doute, aussi je ne parle qu'en général; en toutes choses, j'admets toujours des exceptions; mais ce qui n'en souffre point, c'est qu'une femme vertueuse ne doit jamais convenir de la jalousie de son mari; et si elle évite toutes les occasions qui peuvent la faire naître, si elle la cache avec soin, elle le guérira sûrement, et sans que le public en ait eu connoissance. — Mais si un mari est accusé de jalousie par tous les jeunes gens! uniquement parce qu'on le voit toujours avec sa femme, comment éviter cela....? — C'est ce qui n'arrive point; un mari aimé, quelque assidu qu'il puisse être auprès de sa femme, n'est ja-

mais accusé de jalousie ; voyez le baron de T** et M. D****, ils sont l'un et l'autre inséparables de leurs femmes ; a-t-on jamais dit qu'ils fussent jaloux? Cependant la baronne de T** et madame D**** sont aimables, jeunes, jolies, mais elles sont aussi distinguées par leur conduite que par leurs agrémens, et elles ne pensent pas que la présence d'un mari puisse importuner ou contraindre.

Dans cet endroit de notre conversation, j'ai entendu sonner onze heures, et j'ai envoyé Adèle se coucher, en lui promettant que demain nous reprendrions cet entretien. Adieu, ma chère fille ; il est trois heures après minuit ; je n'ai pas voulu me mettre au lit avant d'écrire tous ces détails, puisque le courrier part demain. Je sais combien mes entretiens avec Adèle ont d'interêt pour vous, et *comme mon amie* et *comme mère* ; je vous assure que je vous les détaille scrupuleusement, et que je ne crois pas y changer un mot ; vous connoissez la sûreté de ma mémoire, ainsi vous pouvez bien croire en effet que c'est comme

si vous étiez cachée pour nous écouter, car vous savez exactement tout ce que nous disons. Enfin, la seule idée que Diane et Séraphine liront un jour toutes ces lettres, me donneroit l'exactitude minutieuse que vous me recommandez avec tant d'instance. Adieu, ma chère enfant; je recommencerai un *Journal* demain, que je continuerai jusqu'à la convalescence de M. d'Aimeri.

Le comte de Roseville s'est chargé de vous envoyer vos étoffes par une voie sûre et prompte; il vient presque tous les jours déjeuner avec moi, non-seulement pour me voir, mais pour parler de vous des heures entières. Jugez combien sa société m'est agréable ! D'ailleurs, il est bien véritablement intéressant par son esprit, sa manière de penser, et cette extrême simplicité qui le caractérise; certainement personne n'a jamais eu plus de mérite et d'instruction avec un ton moins tranchant. Notre ami La Bruyère dit avec raison, « que c'est la profonde ignorance qui ins- » pire le ton dogmatique. Celui qui ne

» sait rien croit enseigner aux autres ce
» qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui
» qui sait beaucoup pense à peine que ce
» qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus
» indifféremment. »

LETTRE XLIX.

La même à la même.

Ce mercredi.

Monsieur d'Aimeri est toujours à peu près dans le même état; on dit cependant qu'il a moins de fièvre, mais je le trouve encore plus abattu, *plus affaissé* qu'il ne l'étoit hier; il a été enfermé ce soir une heure avec deux notaires; enfin, il prend toutes les précautions d'un homme qui se croit à la dernière extrémité; en même temps j'ai observé aujourd'hui en lui un changement qui m'a beaucoup frappée, il m'a semblé qu'il cherchoit lui-même à se flatter, ou, pour mieux dire, à nous en imposer sur son état; il m'a dit, par exemple, qu'il avoit assez bien dormi cette nuit,

ce qui n'est pas vrai, et il a ajouté qu'il étoit moins souffrant qu'hier : du reste, il ne parle plus de ses *funestes pressentimens*, il n'a pas un instant d'attendrissement, et il montre une insensibilité qui s'étend jusque sur son petit-fils. Je crois que ses remords, et son imagination naturellement ardente, se livrent dans cet instant à des terreurs si cruelles, à des craintes si terribles, qu'il ne peut s'occuper que de lui-même : rien ne rend personnel comme un danger pressant.... Et quel affreux danger n'envisage-t-il pas....! Son âme bourrelée et fermée à la confiance, elle est dans ce moment inaccessible aux doux sentimens de l'amitié et à toute espèce de consolation. J'ai passé trois heures chez lui, j'ai remarqué aussi qu'il ne peut, sans une peine extrême, entendre parler du testament du chevalier de Murville ; mais malheureusement M. de Valmont est bien loin encore d'avoir épuisé ce sujet de conversation, et il est absolument impossible de lui faire comprendre que cet entretien déplaît à M. d'Aimeri ; il nous répond que sûrement

son beau-père est enchanté de voir cent mille livres de rentes à Charles, et en conséquence il ne parle pas d'autre chose, et ne tarit point sur l'éloge *de ce bon chevalier de Murville qu'il a vu jadis un pauvre gentilhomme de Picardie, mais avec une figure qui méritoit de faire fortune, car il étoit beau comme un ange.* Vous connoissez M. de Valmont : ainsi, vous l'entendez et vous le voyez ; si, au milieu de ce bavardage, quelqu'un pour l'engager à se taire, s'avise de lui faire un signe, il ne manque jamais d'en demander tout haut l'explication. *Quoi donc !* s'écrie-t-il, *que voulez-vous dire..?* Enfin, il désole tous les garde-malades de M. d'Aimeri, excepté cependant la vicomtesse, car on est toujours sûr de fixer son attention en parlant du chevalier de Murville, et je l'ai même surprise deux ou trois fois questionnant tout bas M. de Valmont à ce sujet, afin de savoir positivement *quel genre de figure* le chevalier de Murville avoit dans sa jeunesse.

Théodore se conduit d'une manière bien

charmante : au lieu de venir dîner et souper chez moi avec la vicomtesse et Constance, il reste avec son ami, qu'il ne quitte qu'une demi-heure dans la journée, pour venir nous voir un moment avant le dîner, et sûrement il ne peut faire à l'amitié un plus grand sacrifice. Le chevalier de Valmont est encore plus malheureux, car depuis avant-hier il n'a pas aperçu Adèle, qui reçoit tous les jours, de sa part, le plus *beau bouquet* du monde ; et une charmante corbeille de fleurs pour Hermine.

Ce soir, avant le souper, nous avons repris, Adèle et moi, suivant ma promesse, la conversation de la veille, elle m'a questionnée avec détail sur le caractère du chevalier de Valmont. Je suis certaine, ai-je répondu, qu'il possède toutes les vertus essentielles, et qu'il a d'excellens principes ; cependant je ne vous assurerai pas qu'il n'ait aucun défaut ; il est naturellement porté à la mélancolie, il seroit possible qu'il eût quelquefois de l'humeur ; il sera certainement passionnément amoureux de

vous la première année de votre mariage; profitez de l'empire passager, mais sans bornes, que l'amour vous donnera sur lui, pour acquérir le droit de lui parler avec franchise de ses défauts; que ce soit toujours avec le ton de l'intérêt et de la tendre amitié; en même temps demandez-lui des avis; si vous voulez qu'il reçoive bien vos conseils, ayez l'air de désirer les siens. Quel intérêt n'avez-vous pas à le corriger de ses défauts, et à former, autant qu'il vous sera possible; et son caractère et son esprit! Songez que ses vertus feront votre bonheur, que la fortune, l'établissement de vos enfans, votre considération, votre gloire, dépendront de sa conduite; enfin, si vous le rendez meilleur, il vous en deviendra plus cher, et vous l'attacherez à vous par les sentimens les plus solides, l'estime et la reconnoissance. Engagez-le donc à cultiver son esprit, à s'occuper, et surtout à faire un digne usage de sa fortune; qu'il soit bien persuadé que chaque action de bienfaisance le rendra plus cher à vos yeux. Quel amant ne brûle

pas du désir de se distinguer et d'acquérir de la gloire, quand ses vertus enorgueillissent l'objet qu'il aime ! Mais une femme vertueuse peut seule inspirer ce noble enthousiasme; si vous n'êtes pas vous-même véritablement estimable sur tous les points, votre mari n'attachera jamais un grand prix à votre estime. Ah ! pour mériter toute la sienne, soyez toujours ce que vous êtes maintenant, et surtout conservez cette piété sincère qui vous distingue; elle assurera votre bonheur, elle vous garantira de toutes les atteintes de la calomnie, et elle préservera sûrement votre mari des outrageans soupçons de la jalousie. Ainsi, il faut, dès la première année de votre mariage, que votre mari connoisse vos principes et vos vertus; il faut que vous vous occupiez du soin d'étudier son caractère, et que vous l'accoutumiez doucement à vous entendre lui dire la vérité. — Il est bien essentiel aussi que je sache obtenir sa confiance... — Vous en aurez un moyen bien facile; donnez-lui la vôtre, il ne vous refusera pas la sienne. Quand nous sommes bien nés,

nous avons au fond de l'âme une équité naturelle, qui, sans le secours de la réflexion, nous fait éprouver et partager tous les sentimens raisonnables que nous inspirons. Voulez-vous être aimée, laissez là l'artifice, il subjugue quelquefois, mais n'attache jamais; aimez de bonne foi, et vous serez aimée. On attire, on obtient la confiance ainsi que l'amitié; si vous m'avez montré de la prudence et de la discrétion, si vous avez le désir de lire dans mon cœur; confiez-moi votre secret le plus intime... le mien va m'échapper. D'ailleurs, ma chère Adèle, l'instruction que vous avez, vous donne le droit de prétendre à la confiance de votre mari sur tous les points; quand il auroit pour vous la plus parfaite estime; si vous n'aviez aucune connoissance des affaires, il ne pourroit vous parler des siennes; mais les conversations de M. Leblanc * vous ont mise en état de raisonner solidement sur toute espèce d'affaire de quelque genre qu'elle puisse être. Enfin,

* Voyez la lettre XXIV de ce volume, page 140.

pour conserver la confiance qu'il vous accordera, ne vous vantez jamais de la posséder sans réserve. S'il croit que vous voulez persuader aux autres qu'il vous consulte toujours, il vous pardonnera d'autant moins cette petite vanité, que son orgueil en sera blessé; et même, indépendamment de cette raison, s'il sait que vous convenez qu'il n'a rien de caché pour vous, la seule prudence doit l'engager à mettre des bornes à sa confiance. J'ai connu jadis l'ami d'un ministre, que cette espèce de vanité si puérile rendit extrêmement ridicule; il étoit sans cesse occupé du soin de faire connoître à tout le monde l'étendue de la confiance qu'on avoit en lui : il est impossible que cette manie ne fasse pas faire beaucoup d'indiscrétion : aussi l'homme dont je vous parle étoit-il le plus dangereux confident qu'un homme en place pût choisir. Un *petit secret ministériel* lui échappoit naturellement sans qu'il s'en aperçût lui-même; son air mystérieux et capable, ou seulement son silence, eût suffi pour le découvrir. Je me souviens

que dans ce temps, mon beau-père sollicitoit une grâce de la plus grande importance; l'ami du ministre, qui n'avoit aucune liaison avec lui, vint le trouver, et lui annoncer en secret que cette grâce étoit accordée; cette attention, qui ne pouvoit venir de l'amitié, n'étoit absolument qu'une indiscrétion causée par la vanité, on vouloit seulement prouver qu'on étoit instruit avant tout le monde, et même avant celui que la grâce intéressoit personnellement; conduite très-faite pour compromettre le ministre qui plaçoit aussi mal sa confiance intime. Pour vous, ne songez qu'à mériter celle de votre mari; tout le monde supposera que vous la possédez, et cette opinion ne nuira ni à sa considération ni à sa fortune, quand, loin d'être établie par votre indiscrétion, elle ne sera fondée que sur votre mérite et vos vertus.

J'ai encore un conseil à vous donner, ma chère Adèle; vous avez une douceur inaltérable et une parfaite égalité de caractère; cependant vous ne devez pas vous flatter de n'avoir jamais de disputes avec

votre mari : dans toutes les petites contestations que vous aurez ensemble, je vous recommande d'avoir toujours l'air et le ton de la plus grande déférence, et en même temps de ne jamais souffrir de sa part, sans en paroître vivement affligée, un mot, une expression qui pût blesser votre délicatesse; enfin, soyez certaine que dans toutes les circonstances de votre vie, plus vous lui montrerez d'égards, et plus il en aura pour vous.

Après cette conversation, j'ai été chercher la cassette qui contient toutes vos lettres, et j'ai lu à Adèle celle que vous m'écrivîtes, il y a quelques années, au sujet de la passion naissante de M. d'Ostalis pour la comtesse Anatole*. Pendant cette lecture, Adèle étoit dans une agitation à la fois touchante et comique; sa colère contre M. d'Ostalis égaloit au moins l'admiration que vous lui inspiriez, et je ne sais même pas si, malgré le dénoûment, Adèle n'a pas encore un peu de rancune

* Voyez la lettre XXX, tome III, page 311.

au fond du cœur contre M. d'Ostalis. Mais elle a été bien vivement frappée de la sagesse de votre conduite, elle a dit en soupirant : Je vous promets, maman, de me conduire ainsi *quand je me trouverai dans une semblable situation.*

Ce jeudi au soir.

M. d'Aimeri est beaucoup plus mal, je sors de chez lui, et j'en reviens pénétrée de tristesse, d'attendrissement et de compassion. Sur les six heures du soir, sa tête s'est embarrassée, et insensiblement il est tombé dans le délire le plus effrayant, il prononçoit à chaque instant le nom de Cécile ; ce nom dans sa bouche me faisoit frissonner....! Dans d'autres momens, il s'écrioit avec une voix étouffée, un accent déchirant : *Otez ces cheveux ! ôtez ces cheveux....!* Il croyoit les voir sur son lit, il repoussoit son drap avec force en détournant la tête ; et la douleur et l'effroi se pei-

gnoient dans ses yeux de la manière la plus frappante....! A sept heures, cette affreuse agitation parut se calmer, il reprit sa connoissance, il demanda son confesseur, et nous sortîmes tous de la chambre; au bout d'une demi-heure, il me fit demander; je le trouvai si ému, si attendri, qu'il ne pouvoit parler; je m'assis auprès de son lit; il essuya ses yeux remplis de pleurs, et après un moment de silence: Je viens, me dit-il, d'apprendre un chose qui me procure une grande consolation.... Vous savez, madame, que M. **, notaire, a chez lui vingt mille écus d'argent comptant qui appartiennent à mon petit-fils; le premier jour de ma maladie, Charles s'est fait donner dix mille francs sur cette somme, avec lesquels il a délivré trente prisonniers détenus, au Fort-l'Évêque, pour dettes de mois de nourrice; non-seulement il ne s'est pas vanté de cette action, mais il a pris beaucoup de précautions pour qu'on ne sût pas qu'il en étoit l'auteur; cependant le hasard l'a fait découvrir aujourd'hui à l'abbé Moreau, qui vient de

m'en instruire. Ce n'est pas tout, continua M. d'Aimeri, il a chargé mon homme d'affaires d'acheter un enclos qui touche au jardin de notre petite école de charité; il compte y faire bâtir une maison qui pourra contenir dix jeunes filles, et il se charge à jamais de fournir seul à tous les frais de cette seconde école qui sera établie sur le modèle de la nôtre. Quelle doit être en effet votre satisfaction! interrompis-je, le chevalier de Valmont est votre ouvrage, il doit tant de vertus à l'éducation qu'il a reçue de vous.....! A ces mots, M. d'Aimeri leva les yeux au ciel en poussant un profond soupir, et se retournant vers moi: Daignez, madame, me dit-il, daignez aller chercher M. d'Almane, monsieur et madame de Valmont, et mon petit-fils, et revenir avec eux! Je sortis sur-le-champ. Quand j'entrai dans le salon, tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de M. d'Aimeri; j'étois si attendrie, que je ne pouvois répondre: d'ailleurs, dans cet instant, je ne voyois que le chevalier de Valmont; je courus à lui, et

je l'embrassai avec toute l'affection d'une véritable mère......! Ensuite je m'acquittai de ma commission, et nous entrâmes chez M. d'Aimeri. Aussitôt qu'il aperçut son petit-fils, il lui tendit les bras avec l'expression la plus touchante; le chevalier fut s'y précipiter, M. d'Aimeri le serra étroitement contre sa poitrine. O Charles! s'écria-t-il, vous avez rétabli le calme et la tranquillité dans mon âme..... Oui, le ciel me pardonnera en faveur de tes vertus....! Songe, mon fils, que chaque bonne action de ta vie sera une expiation de mes fautes... Le chevalier ne put répondre à ce discours que par des pleurs et des sanglots, et M. d'Aimeri fut lui-même si vivement affecté, que, sentant ses forces s'affoiblir et l'abandonner, il nous fit signe d'emmener son petit-fils dans la chambre voisine. Avant de le quitter, j'ai questionné son médecin, qui ne m'a pas paru être absolument sans espérance. Vous imaginez facilement à quel point tous ces détails ont dû toucher Adèle; la petite école de jeunes filles surtout lui a causé un plaisir

inexprimable ; elle croit bien au fond de l'âme que l'amour a quelque part à cette bonne action ; et ce n'est pas à ses yeux que ce motif en peut diminuer le mérite.

Adieu, ma chère fille ; puisque la poste part demain, je vais fermer cette lettre ; mais soyez bien sûre que le *Journal* sera exactement continué jusqu'au jour du mariage.

LETTRE L.

La même à la même.

Ce vendredi.

Ce malheureux M. d'Aimeri...! Hélas! ses pressentimens ne sont que trop justifiés! le ciel n'a pas permis qu'il eût *le* bonheur de conduire son petit-fils à l'autel! Il est mort à six heures du matin, avec toute sa connoissance, après avoir positivement exigé la parole d'honneur de M. de Valmont et de M. d'Almane, que son petit-fils se marieroit le 18, c'est-à-dire, dans quatre jours. Le chevalier est dans un état affreux; il est venu ce soir chez moi, pour la première fois, depuis la signature des articles; son entrevue avec Adèle a été véritablement touchante; il a joui de la plus

pure de toutes les consolations, celle de voir l'objet qu'on aime partager sa douleur; il a vu pleurer Adèle, et ses larmes couloient pour lui...!

Suivant les dernières volontés de M. d'Aimeri, il est décidé que les deux mariages se célébreront mardi prochain, à neuf heures du matin, sans aucune cérémonie, et qu'en sortant de l'église, nous partirons aussitôt pour S**...... Mardi, 18 avril, quel jour pour moi! quelle époque dans ma vie!

Samedi 15.

La vicomtesse a fait la découverte d'un secret que j'ignorois entièrement, quoiqu'il regardât Théodore : le lendemain de son arrivée, la comtesse Anatole lui écrivit une lettre qui contenoit l'aveu le plus positif de ses sentimens, et l'offre de sa main; elle ajoutoit que les succès et la conduite

de Théodore en ** avoient achevé *de développer dans son cœur un sentiment qu'elle avoit long-temps combattu*, etc. Il faut avoir une bien mauvaise tête et bien peu d'élévation dans l'âme pour faire de semblables avances à un jeune homme de dix-neuf ans et demi! Il est vrai que la comtesse n'avoit pas calculé sur la possibilité d'un refus, elle ignoroit nos engagemens avec M. de Limours; elle a une grande fortune, vingt-un ans, une figure charmante; elle ne doutoit pas du succès de cette démarche, et elle la confia même à une de ses amies, qui l'a dit depuis à une autre amie, et d'amies en amies, ce secret est arrivé à la vicomtesse, qui m'a conté tout ce détail ce matin. M. d'Almane m'a dit que Théodore, lorsqu'il reçut la lettre de la comtesse, n'avoit pas encore la certitude d'épouser Constance; cependant, comme vous le croyez bien, il ne balança point, et, de premier mouvement, il fit sur-le-champ une réponse pleine de respect et de reconnoissance, mais dans laquelle il déclaroit sans détour

que son cœur n'étoit plus à lui. La vicomtesse, dans l'intention de faire valoir Théodore aux yeux de Constance, a fait part à cette dernière de toute cette histoire, ce que j'ai fort désapprouvé. Constance est naturellement portée à la jalousie; il est impossible qu'elle ne rencontre pas souvent chez ses parens et dans le monde la comtesse Anatole, et certainement elle ne la verra jamais avec tranquillité.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Porphire, qui m'annonce enfin son retour; il a passé près d'un an avec madame de Lagaraye; cette conduite ajoute encore à l'estime et à l'amitié si tendre que j'avois déjà pour lui : il me mande qu'il revient uniquement pour *jouir un moment de la vue de mon bonheur*, et qu'il retournera ensuite en Anjou, auprès de la veuve de son bienfaiteur, dont les affaires ne sont point encore totalement arrangées. Bonsoir, ma chère fille.... Encore deux jours jusqu'à mardi......!

Ce dimanche 16.

QUELLE délicieuse matinée j'ai passée aujourd'hui ! J'étois levée à sept heures, quoique je me fusse couchée à deux heures après minuit ; car comment dormir un instant la surveille du jour le plus intéressant de la vie....! J'ai été déjeuner chez M. d'Almane avec mes deux enfans ; Adèle étoit assise entre son père et moi, et Théodore étoit à genoux sur un tabouret placé devant nous ; il nous parloit, avec autant d'attendrissement que de feu, de l'excès de son bonheur et de sa reconnoissance pour nous. Vous m'unissez à celle que j'aime, disoit-il ; après-demain tous les voeux de mon coeur seront exaucés ! J'aurai reçu la foi de Constauce, je verrai ma soeur parfaitement heureuse, j'appellerai du doux nom de frère l'ami qui m'est si cher....! Dans trois jours, Constance et Charles seront au nombre de vos enfans,

ils seront là....! Nous ne ferons plus de déjeuners sans eux. Adèle et Constance seront placées entre mon père et ma mère ; Charles et moi nous serons à leurs pieds....! Pendant ce discours, Adèle, doucement appuyée sur mon épaule, regardoit tendrement son frère avec des yeux remplis de larmes, et de temps en temps serroit une de mes mains qu'elle tenoit dans les siennes.... A neuf heures, Théodore est sorti pour aller chez madame de Valmont, et Adèle a été écrire quelques lettres; nous sommes restés tête à tête, M. d'Almane et moi, et le plaisir de parler de nos enfans nous a retenus ensemble jusqu'au dîner. Non-seulement nous goûtons avec transport notre bonheur présent, mais nous jouissons encore de toute la félicité que nous découvrons dans l'avenir....! Je vous vois de retour à Paris; vos enfans et les miens, élevés dans les mêmes principes, ne formeront qu'une même famille, trop nombreuse et trop unie pour ne pas se suffire à elle-même ; leurs vertus, leur tendresse, leur conduite, feront la gloire et le bon-

heur de notre vie....! De si douces espérances ne peuvent être chimériques; on a l'heureux droit d'y compter, quand on a mérité de les voir se réaliser. Vous n'avez pas d'idée de la joie qui règne dans la maison; Adèle et Théodore y sont adorés, et ils reçoivent dans cet instant les plus touchans témoignages de l'affection de tous les domestiques pour eux. Mais il y a deux personnes qui partagent véritablement presque tous les sentimens que j'éprouve, Dainville et miss Bridget. Le premier a déjà fait dix tableaux allégoriques sur le mariage de Théodore et sur celui d'Adèle; d'ailleurs, il manifeste sa satisfaction par un redoublement de gaîté qui lui donne réellement l'air de la folie. Pour miss Bridget, elle est affectée beaucoup plus profondément; elle dit qu'elle *est saisie*; en effet, elle n'a la possibilité ni de parler ni de pleurer; elle n'a jamais été démonstrative, mais dans ce moment, elle ne répond même pas aux complimens qu'on lui fait sur le mariage d'Adèle, elle ne peut que faire un signe de tête, ou répéter

qu'elle *est saisie*. Théodore a donné ce matin à Dainville un contrat de quinze cents livres de rentes, et Adèle a fait le même présent à sa chère miss Bridget. Au reste, ces deux personnes, qui ont été si utiles à l'éducation de mes enfans, passeront leur vie avec nous; ils resteront toujours dans les logemens qu'ils occupent chez moi, et ils comptent bien l'un et l'autre consacrer encore leurs talens à l'éducation de mes petits-enfans. Mes petits-enfans....! Dans un an vraisemblablement je serai grand'mère! Oh! combien j'aimerai les enfans d'Adèle et ceux de Théodore! A quel point la fille d'Adèle me sera chère...! Moi qui ne l'entends jamais sans émotion appeler Hermine *mon enfant!*

Le chevalier d'Herbain à la même.

Ce lundi 17.

JE suis chargé, madame, de continuer *le Journal*; car le comte de Roseville veut

absolument avoir le paquet ce soir avant neuf heures. Madame d'Almane, entourée de quinze personnes qui ne la quitteront qu'à minuit, n'auroit pu vous écrire qu'après souper; ainsi, madame, il faut vous contenter pour ce jour d'une relation faite par moi. Au reste (sentiment à part), vous n'y perdrez rien, car en vérité je suis peut-être aujourd'hui, dans cette maison, la seule personne en état d'écrire une lettre. La joie, le bonheur, ont tourné toutes les têtes. L'événement du jour, c'est la réception de la *corbeille de mariage* envoyée par le chevalier de Valmont. Il faut d'abord que vous sachiez, si vous ne vous en doutez pas, que mademoiselle d'Almane avoit positivement déclaré qu'elle ne vouloit ni diamans, ni bijoux. En effet, les dons de madame d'Almane, et les présens de noce des oncles et tantes, auroient pu satisfaire à cet égard les désirs d'une personne encore moins raisonnable et moins modérée que ne l'est notre charmante Adèle. A cinq heures, on nous annonce que la corbeille est arrivée, nous nous levons pour l'aller

voir ; et madame d'Olcy, qui m'honore de quelque confiance, me dit tout bas qu'elle n'a point été consultée, *et qu'elle est persuadée que cette corbeille sera d'un goût affreux*. Nous passons dans le cabinet de mademoiselle d'Almane, nous voyons une corbeille en effet assez mesquine, madame d'Olcy la considère avec un sourire moqueur ; je lui fais un petit signe d'intelligence, et j'ouvre la corbeille ; madame d'Olcy, qui a le coup d'œil très-juste, vit dans l'instant qu'il n'y avoit pas pour quatre mille francs de chiffons ; jugez, madame, de son indignation. Tandis qu'elle accabloit sa sœur et son neveu de mauvaises plaisanteries, madame de Limours, achevant de vider la corbeille, trouve au fond un très-joli portefeuille sur lequel le nom d'Hermine étoit écrit ; la petite Hermine enchantée s'approche. Madame de Limours remet le porte-feuille à mademoiselle d'Almane ; cette dernière l'ouvre, elle y trouve un papier, et lit ces mots : *Présent de noce de madame de Valmont à sa fille*. Adèle rougit et regarde sa mère, qui déploie le

papier, et ce papier renfermoit un contrat de quatre mille livres de rentes viagères en faveur de mademoiselle Hermine. Madame d'Almane et madame de Limours sautent au cou du chevalier de Valmont; madame d'Olcy, d'un air froid et contraint, dit: *Cela est charmant, charmant!* et mademoiselle d'Almane, avec sa grâce enchanteresse, prend Hermine par la main en lui disant: *Vous pouvez, ma fille, accepter ces bienfaits; il sera demain votre père.* A ces mots, elle s'avance vers le chevalier, et elle dit à Hermine de l'embrasser. Le chevalier prend Hermine dans ses bras, et la presse avec transport contre son sein.....! Pendant ce temps, Théodore, à qui nul secret n'est caché, et qui brûloit d'impatience que tous les trésors de la corbeille fussent découverts, se rapproche de la table, lève un grand compartiment posé sur un des côtés de la corbeille, et tire un morceau de carton: Ceci, dit-il, est le plan de l'école de charité qui contiendra dix jeunes filles: c'est vous, ma sœur, qui serez la fondatrice de cet éta-

blissement, et voilà le présent qu'on a cru qui vous seroit le plus agréable. Ici, madame d'Olcy a répété : *Charmant, charmant*, parce qu'elle est remplie de politesse, car je suis bien sûr que, tout simplement, une corbeille faite par mademoiselle Bertin lui paroîtroit beaucoup plus désirable que celle-là. Vous conviendrez, madame, que ces présens de noce font encore plus d'honneur à celle qui les reçoit qu'à celui qui les donne. Pour moi, ce que j'ai presque autant admiré, c'est que de soixante personnes qui, depuis six heures jusqu'à huit, sont venues successivement voir madame d'Almane, il n'y en ait pas une qui soit sortie d'ici sachant l'histoire de la corbeille ; il est vrai que madame de Limours étoit retournée chez elle, elle seule auroit pu la conter ; mais monsieur et madame d'Almane ne parlent jamais aux indifférens de ce qui se passe dans l'intérieur de leur famille. D'ailleurs, dans cette maison, les actions honnêtes, délicates et vertueuses ne peuvent faire événement ; elles causent de la satisfaction, de l'attendrissement,

mais jamais cette surprise extrême qui les fait regarder comme merveilleuses et dignes d'être contées pendant huit jours à tout ce qu'on rencontre. Par exemple, après l'examen de la corbeille, nous sommes sortis du cabinet, nous n'étions encore qu'en famille, et madame d'Almane, en entrant dans le salon, a changé de conversation; il n'a plus été question de la corbeille. Il y a dans cette simplicité je ne sais quoi de sublime qu'on ne peut se défendre d'admirer du fond de l'âme.

Porphire est arrivé ce matin, justement pour faire *les deux épithalames* dont nous avons besoin. Je vous écris, madame, dans un cabinet à côté du salon de madame d'Almane, et à chaque instant on vient me troubler et m'interrompre pour me donner mille commissions pour vous; entre autres, Porphire; qui se plaint de votre silence; madame de Puisigni, la douairière, parente de madame de Valmont qui vous a beaucoup vue jadis en Champagne, chez madame votre belle-mère: cette madame de Puisigni est une des plus charmantes

personnes que j'aie encore rencontrées ; elle est piquante et naturelle sans être capricieuse ; elle sait disputer sans aigreur, et contredire sans déplaire ; elle a prodigieusement lu ; elle a vu beaucoup de choses, et sa conversation est aussi instructive qu'amusante ; enfin, quand madame de Puisigni auroit moins d'esprit et moins d'agrémens, les qualités précieuses de son cœur suffiroient encore pour lui attacher des amis tendres et solides. Elle m'a chargé de la rappeler à votre souvenir ; je pense avec peine que vous n'aviez que dix-huit ans quand vous l'avez connue, et que par conséquent elle est peut-être entièrement effacée de votre mémoire, d'autant mieux qu'elle vous imposoit trop alors par son âge, pour qu'il vous fût possible de l'apprécier tout ce qu'elle vaut. Adieu, madame ; recevez avec votre bonté ordinaire l'assurance de cet attachement si vrai que je vous ai voué pour ma vie.....! La seule personne au monde qui puisse vous aimer davantage, vient dans cet instant me demander ma plume ; il faut bien la lui céder.

O ma fille! ma chère fille! c'est demain...! c'est dans douze heures...! Jugez de mon agitation, de mon trouble...! Je ne puis écrire, ma main est si tremblante..., mon cœur si rempli...! Adieu, mon enfant.... Je suis heureuse..., et je vous aime au-delà de toute expression.

LETTRE LI.

La Baronne a madame d'Ostalis.

De Saint **, mardi 18.

Elle est mariée...! O Dieu, faites que ce soit pour son bonheur...! ce seul espoir m'a guidée; l'intérêt, l'ambition ne m'ont point décidée dans mon choix; il m'est permis d'attendre de cette union toute la félicité de ma vie.

Vous croyez bien que je n'ai pas fermé l'œil un instant cette nuit; aussitôt que j'ai aperçu les premiers rayons du jour, j'ai sonné, je me suis levée précipitamment, et j'allois descendre chez M. d'Almane quand ma fille est entrée dans sa chambre; elle s'est jetée dans mes bras; ensuite, baignée de pleurs, elle tombe à mes pieds, et serrant étroitement mes genoux.... O ma-

man ! s'écria-t-elle, vous allez me donner un nouveau maître, mais en lui cédant les droits sacrés que vous avez sur votre fille, promettez-moi du moins de les conserver aussi, et de les exercer toujours dans toute leur étendue; et moi, je vous jure la même soumission, la même obéissance que vous m'avez vue jusqu'ici. Vous prendre pour modèle, vous imiter, s'il est possible, suivre tous vos conseils, vous consacrer ma vie, voilà les plus chers désirs de mon cœur; tout votre bonheur, je le sais, dépend de ma conduite; ah! je justifierai vos espérances...! O vous qui m'avez tenu lieu de gouvernante, d'institutrice; vous, ma chère bienfaitrice, ma tendre mère, quand je chérirois moins mes devoirs, je les suivrois tous encore pour vous rendre heureuse...! A ces mots, Adèle élève ses deux bras vers moi, et me regarde avec ses yeux touchans, qui peignent si bien la tendresse et la pureté de l'âme....! Je la relevai; je l'embrassai mille fois : je ne pouvois parler, mais elle lisoit dans mon cœur!

Au bout d'une demi-heure, M. d'Al-

mane et Théodore sont venus nous trouver; Théodore, déjà tout habillé, nous a pressées de nous mettre à notre toilette, la mienne n'a pas été longue; je voulois coiffer, habiller Adèle...: quel plaisir j'avois à la parer, à lui poser sur la tête ce petit bouquet de fleur d'orange * ...! à lui *passer sa robe de noce...!* Adèle, qui n'est ordinairement que jolie, étoit belle aujourd'hui, une douce mélancolie répandue sur tous ses traits ajoutoit encore aux charmes et à la noblesse de sa figure, et rendoit sa modestie plus touchante.

Je n'essaierai pas de vous dépeindre ce que j'ai senti en la conduisant à l'église, en la voyant à l'autel...! Vous marierez votre fille un jour, vous ne saurez qu'alors tout ce qui s'est passé dans mon cœur.... Aussitôt après la cérémonie, nous sommes tous partis pour Saint **; j'y passerai tout l'été et l'automne; *mon gendre*, ou, pour mieux dire, *mon second fils* et Théodore y res-

* Bouquet béni que portent les femmes le jour de leur mariage.

teront jusqu'au mois de juin, temps où commencera leur service. La pauvre vicomtesse est obligée de nous quitter demain pour aller retrouver et soigner madame de Valcé qui n'a pas huit jours à vivre. Il est décidé que Théodore et Constance logeront chez M. d'Almane quatre ans seulement, et qu'au bout de ce temps ils iront occuper l'appartement qui leur est destiné dans la maison que le vicomte fait bâtir; il est bien juste que ce dernier jouisse du bonheur de vivre avec la seule fille qui lui reste, et pour laquelle il a pris depuis deux ans la tendresse la plus vive. Dans quatre ans, Théodore en aura vingt-quatre; il pourra sans inconvénient quitter la demeure paternelle; d'ailleurs la maison du vicomte sera trop voisine de la nôtre pour que cette séparation puisse nous être véritablement sensible.

Maintenant, ma chère fille, je vais vous parler *du présent de noce* que j'ai fait à mes enfans. Après le dîner, j'ai conduit Adèle et Théodore dans mon cabinet; et là, tirant d'une armoire deux exemplaires

d'un ouvrage en trois gros volumes ; Voilà, mes enfans, ai-je dit, tout ce qui me reste à vous donner, c'est un ouvrage fait pour vous ; il a pour titre, *Lettres sur l'Education*..... Vous y trouverez une peinture fidèle et des mœurs et du monde. Dans ce tableau de la vie humaine, j'ai voulu vous indiquer la route qui conduit au bonheur, les écueils qu'il faut éviter, les travers et les égaremens dont vous devez vous préserver. Cette entreprise demandoit du courage.....! Je le savois, je n'ignorois pas à combien de périls on s'expose en frondant sans ménagement la folie et le vice.....! Mais j'écrivois pour vous, nulle crainte, nulle considération n'ont pu m'arrêter ; j'ai dit la vérité sans effort et même sans mérite : je voulois vous éclairer......! C'étoit travailler pour votre bonheur et pour le mien. Je suis assez jeune pour pouvoir me flatter de présider à l'éducation de vos enfans ; mais enfin, si la mort vous enlevoit votre mère, vous trouveriez dans cet ouvrage tous les conseils qu'elle auroit pu vous donner. Ce livre est fait pour la

jeunesse, et non pour l'enfance; il révèle tous les secrets de l'éducation; si vous adoptez ma méthode, ne la donnez donc à vos enfans que le jour de leur mariage. Au reste, vous pouvez seuls prouver aux autres, et savoir parfaitement vous-mêmes, si cette méthode que je vous propose mérite en effet d'être préférée. Si vous ne vous écartez jamais de vos devoirs, si vous conservez tous vos principes, si vous êtes toujours vertueux, indulgens, si votre instruction, vos talens vous procurent chaque jour de nouveaux plaisirs, enfin, si vous trouvez une source inépuisable de félicité dans l'exercice constant de la bienfaisance et dans la pratique de toutes les vertus..., ma méthode est bonne, mon système n'est point chimérique, et mon ouvrage n'est point un roman.

O mes chers enfans! je n'en doute pas, vous prouverez que ce livre peut être utile; on approuvera le plan que j'ai suivi quand on connoîtra votre caractère et vos cœurs.

COURS DE LECTURE

SUIVI PAR ADÈLE,

DEPUIS L'AGE DE SIX ANS JUSQU'A VINGT-DEUX.

ADÈLE savoit parfaitement lire à six ans; mais jusqu'alors elle n'avoit lu qu'à ses leçons, et sans comprendre ce qu'elle lisoit. Cependant elle savoit déjà très-bien l'Histoire Sainte, elle l'avoit apprise uniquement par le moyen de la lanterne magique *; elle avoit aussi quelques idées de la géographie; elle avoit vu mille et mille fois, dans un optique, *Pekin*, *Canton*, *Moscou*, *Kola*, etc. Elle connoissoit *ses capitales*, *ses principaux fleuves* fort joli-

* Voyez le volume 1 de cet ouvrage, p. 115.

ment ; elle avoit appris tout cela et beaucoup d'autres choses encore, non dans des livres ou sur des cartes, mais en s'amusant à regarder *son optique* avec madame d'Almane, ou miss Bridget. Elle parloit également bien l'anglais et le français. Telle étoit Adèle à six ans, lorsqu'elle arriva en Languedoc. Quoiqu'elle eût de l'intelligence, et qu'elle annonçât de l'esprit, madame d'Almane ne la trouva pas en état de lire avec fruit ses contes faits pour *la première enfance* ; elle jugea à propos de la préparer pendant six mois à cette lecture, en lui faisant lire de petits ouvrages véritablement à sa portée, ouvrages minutieux et puérils, absolument faits pour l'enfance et non pour le public, qui avec raison ne pourroit les lire. Madame d'Almane avoit eu la précaution de faire imprimer cinq ou six exemplaires de chacun de ses petits ouvrages, et elle se garda bien de convenir qu'elle en étoit l'auteur. Arrivée en Languedoc, elle attendit l'occasion de les produire, car elle ne vouloit

les donner qu'à propos. Cependant Adèle brûloit du désir de lirê *toute seule* : on augmente son impatience, en différant de la satisfaire; enfin, un jour qu'Adèle avoit *bien contrarié son frère*, un colporteur arrive au château, il étale tous ses livres; on permet à Adèle d'en choisir un, elle ne manque pas de prendre le seul qui fût *relié* (il est vrai que c'étoit en maroquin rouge, avec un galon d'or). On achète ce livre, qui contenoit *l'histoire de Céphise*, une charmante petite fille, *bien douce*, *bien obéissante*, *et qui n'avoit de sa vie contrarié son frère*. Cette histoire fut lue avec avidité, et le soir même Adèle demanda pardon à Théodore, en l'assurant qu'elle ne seroit *plus jamais* contrariante. Huit jours après, autre colporteur et nouvelle leçon * ..... Enfin, au

* Madame d'Almane employa plus d'une fois, par la suite, ce moyen indirect de donner d'utiles leçons. Lorsque Adèle quitta le Languedoc pour la première fois, et revint à Paris, elle avoit dix ans; pendant l'hiver entier, tous les matins

bout de six mois, Adèle sachant par cœur tous les petits livres reliés en maroquin, madame d'Almane lui fit étudier les *définitions* de l'ouvrage intitulé : *Nouvelle Méthode d'enseignement pour la première enfance.* Ensuite on lui donna les dialogues et le conte du même ouvrage *, lecture qui dura six mois.

A sept ans, un abrégé de la Bible; des Heures faites pour elle **; un petit

elle lisoit tout haut, au déjeuner de famille, *le Journal de Paris;* et dans le cours de l'hiver, elle lut environ *soixante feuilles fausses*, c'est-à-dire imprimées sécrètement pour elle, et substituées au véritable Journal. Adèle et Théodore, dans la bonne foi, lisoient toutes ces feuilles avec un plaisir inexprimable, ils y trouvoient des *Histoires ravissantes*, des traits charmans de courage, de bienfaisance, de tendresse filiale, etc.; et d'ailleurs, toutes les leçons qu'on jugeoit nécessaire de donner pour le moment.

* Voyez volume 1, page 141 de cet ouvrage.

** Ces Heures sont imprimées chez le libraire Maradan; elles ont paru au mois de prairial an 9.

catéchisme, fait par l'abbé Sicard; des dialogues du même; *les Conversations d'Emilie* et *les Hochets moraux*, par M. Monget, charmans contes en vers, dédiés à LL. AA. SS. mesdemoiselles d'Orléans et de Chartres. Adèle, après les avoir lus, les apprit tous par cœur. A sept ans demi, *Drames et Dialogues pour les Enfans*, par madame de La Fite; ouvrage en deux volumes, également estimable et intéressant, par l'utilité dont il peut être à l'enfance, et par l'esprit et les grâces qu'on y trouve. A huit ans, *cinq volumes* des *Annales de la vertu*; *la Géographie comparée*, de M. Mentelle; *Traité du Blason*. A cette époque, Adèle commençoit à écrire passablement en grosse écriture; au lieu de la triste ligne d'exemple, on lui donnoit une page entière à copier, et chaque jour une page nouvelle *.

Le premier ouvrage qu'elle ait écrit de

* Voyez volume 1, page 285.

cette manière fut *le Catéchisme historique;* elle fut six mois à l'écrire, ensuite elle écrivit pendant six autres mois *l'Abrégé de la Géographie,* par M. le Ragois.

A neuf ans, lisant toujours les *Annales de la Vertu* et *la Géographie comparée*, elle écrivit *l'Abrégé de l'Histoire poétique* et *l'Instruction sur les Métamorphoses d'Ovide*, par le même M. le Ragois, ce qui la conduisit à dix ans; dans cette dernière année, elle lut et joua cinq comédies du *Théâtre d'Education : Agar dans le Désert*, *les Flacons*, *la Colombe*, *l'Enfant gâté* et *l'Aveugle de Spa.* A dix ans, elle lut les ouvrages dont on vient de parler, auxquels on joignit *les Elémens de Poésie française*, trois petits vol. *in*-12; *l'Herbier Moral*, dont elle apprit par cœur plusieurs fables, et *Robinson Crusoé.* Elle écrivit (toujours en exemples à ses leçons) un Abrégé *the Beauties of History*, des beautés de l'histoire. Ainsi, elle commença à écrire

de l'anglais ; jusqu'alors elle n'avoit su que le parler ; à la fin de chaque leçon d'écriture, on lui faisoit lire et prononcer ce qu'elle avoit écrit ; et c'est ainsi qu'elle apprit à lire l'anglais, de manière qu'une seule leçon en renfermoit trois : une d'écriture, une d'histoire, une de langue. A onze ans, elle recommença, dans l'ordre qu'on vient de voir, tous les exemples d'écriture qu'elle avoit écrits jusqu'alors : *Catéchisme historique ; Abrégé de la Géographie*, par M. le Ragois ; *Abrégé de l'Histoire Poétique ; Instruction sur les Métamorphoses d'Ovide*, par le même ; *the Beauties of History ;* ce qui la conduisit à treize ans. Reprenons le cours de la lecture.

A onze ans, elle savoit pour ainsi dire par cœur *Les Annales de la Vertu*, d'autant mieux que les lanternes magiques et les tapisseries lui en rappeloient chaque jour les traits les plus remarquables. Elle lut alors *l'Histoire Ancienne*, de M. Rollin ; *Séthos*, de l'abbé de Terrasson ;

l'Imitation de Jésus-Christ; *Father's Instructions to his Children* *; plusieurs fois *le Nouveau Testament*; *les Mœurs des premiers Chrétiens*, de Fleuri; *les Veillées du Château*.

A douze ans elle fit sa première communion, elle lut *les Quatre Fins de l'Homme*, par M. Nicole (ouvrage très-frappant, et qui, lu dans la première jeunesse, laisse des idées qui ne s'effacent jamais); *l'Histoire Romaine*, par Laurent Echard; *les Sermons de l'abbé Poule*; quelques contes choisis de Berquin; *Macaulay's History of England*, 5 vol. **.

A treize ans elle reprit *les Annales de la Vertu*; elle lut aussi *la Princesse de Clèves*, *Zaïde*, *Cléveland*, *le Doyen de Killerine*, *les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*; mais elle lut tous ces romans avec sa mère; elle lut seule *les*

* Instructions d'un père à ses enfans, deux petits volumes.

** Histoire d'Angleterre, par Macaulay.

Petits Émigrés, et la première partie du *Petit la Bruyère*; *le Théâtre d'Éducation* (dont elle ne connoissoit que cinq pièces); *l'Ouvrage sur la Mythologie*, fait par madame d'Almane; *the Travels of Cyrus*, un vol. **. Durant cette année, elle écrivit, à ses leçons d'écriture, un recueil de vers tirés de différens auteurs du second ordre, tels que *Bertaut*, *Godeau*, *Racan*, *Pavillon*, *Desmahis*, etc. A quatorze ans, *Instructions d'un Père à ses Enfans*, par Tremblay, bon ouvrage qui contient un cours d'instructions très-clair sur toutes sortes d'objets; *Histoire de France*, par l'abbé de Velly et ses continuateurs; *le Théâtre de Boissy*; *le Théâtre de Marivaux*; *le Théâtre de Campistron*; *le Théâtre de la Grange-Chancel*; *le Spectacle de la Nature*, par M. Pluche; *Histoire des Insectes*, en deux vol. *Letters of the rigth hono-*

* Les Voyages de Cyrus.

rable lady Montagu * ; Adèle, qui déjà parloit parfaitement bien l'italien, commença à le lire dans cette année, lut la traduction italienne des *Lettres Péruviennes* et *les Comédies de Goldoni.* Elle continua d'écrire, à ses leçons, les vers dont on a parlé ; elle commença les réponses aux lettres de l'ouvrage de madame d'Almane**, et elle fit quelques extraits sur ses lectures.

A quinze ans elle lut *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie* ; les *Synonymes* de l'abbé Girard ; *la manière de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, un vol.; *Réflexions Critiques sur la Poésie et sur la Peinture*, par l'abbé Dubos ; *Histoire Universelle*, de Bossuet ; *Histoire de Pierre-le-Grand ; Histoire de Charles XII*, de Voltaire, *Théâtre de*

* Lettres de milady Montagu, deux petits volumes.

** Voyez, de cet ouvrage, le volume III, page 332.

Destouches; Théâtre de La Chaussée; D. Quichotte ; la Poétique de M. Marmontel ; *Histoire d'Angleterre* , par M. Hume, en anglais ; *les Œuvres de Métastase*, en italien. Dans cette année, elle n'écrivit des exemples avec un maître que deux fois par semaine : elle acheva ses réponses aux lettres de madame d'Almane. Elle fit des extraits en anglais et en italien sur l'Histoire Universelle et l'Histoire d'Angleterre.

A seize ans, les *Œuvres de l'abbé Trublet*, auteur ingénieux et solide ; les *Pensées de Vauvenargues*, excellent ouvrage.

Les tragédies de du Belloy, beaucoup trop dénigrées par M. de la Harpe, qui est d'une sévérité outrée pour tous *les auteurs dramatiques* (à l'exception de Voltaire). Du Belloy a quelquefois un style un peu dur, mais ses pièces sont remplies de beaux vers ; elles sont d'un effet extrêmement théâtral ; elles offrent de grands sentimens bien exprimés, de fort beaux caractères et

une excellente morale, *le Théâtre de le Mierre; le Lyode de M. de La Harpe; les Géorgiques de Virgile*, traduction de M. l'abbé Delille, *l'Odyssée, l'Iliade*, traduction de M. Bitaubé; *les lettres de madame de Sévigné; l'Histoire de Henri IV*, de Péréfixe; *les Mémoires de Sully; les Fables de la Fontaine; les Adologues et les Dialogues des Morts*, de Fénélon, *la traduction du Théâtre des Grecs; Théâtre de Crébillon*; quelques pièces détachées, *Manlius*, de La Fosse, *Ariane et le Comte d'Essex*, de Thomas Corneille, *la Métromanie; Inès de Castro; les Traductions de Plaute et de Térence; Clarisse*, en anglais, *the Thompson's Works** ; *la Jérusalem délivrée*, en italien; *l'Aminte* et *le Pastor fido*. Dans cette année, Adèle cessa d'écrire des exemples, elle écrivit des extraits, elle fit des vers, et à seize ans et demi elle recommença ses réponses

* Les OEuvres de Thompson.

aux lettres de l'ouvrage de madame d'Almane, elle fit les quarante réponses en six mois.

A dix-sept ans, *Histoire du siècle de Louis XIV*, par M. de Voltaire; *la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, de M. Gaillard, *l'Histoire de François Ier.*, et *l'Histoire de Charlemagne*, du même; *les Poésies de madame Deshoulières; les Œuvres de Gresset; Théâtre du grand Corneille; Théâtre de Racine; Théâtre de Voltaire; Théâtre de Molière; Essai sur les moyens de plaire*, de Monterif; *les Sermons de Bourdaloue; Grandisson* et *Paméla*, en anglais, *l'Aristote*, en italien*. Adèle fit des extraits sur l'histoire et sur les pièces de Corneille, elle ne lut pas l'édition de M. de Voltaire, afin de juger par elle-même. Quand elle eut fini ses extraits, madame d'Almane rectifia ses jugemens; en lui faisant connoître ceux de M. de Voltaire, en même temps elle

* Avec sa mère, qui passoit ce qu'elle ne devoit pas lire.

lui fit remarquer que toutes les notes ne sont pas également justes*.

* Entre autres, la critique de la belle imprécation de Camille dans les Horaces, et sur ce vers de Rodogune :

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

cette étrange note : *On sait bien que le ciel ne tombe pas*. Ce vers de Rodogune est admirable, parce qu'il est dans la bouche de Cléopâtre dont il peint le caractère, et dont il motive les actions les plus atroces. Après avoir entendu Cléopâtre s'écrier :

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

on n'est pas surpris de la voir s'empoisonner, dans l'espoir de se venger; ôtez ce seul vers de la pièce, et le dénoûment de Rodogune (le plus beau qui soit au théâtre), ce dénoûment ne paroîtra plus vraisemblable. L'auteur de Zaïre devoit sentir mieux que personne le mérite supérieur de ce vers plein de génie. Orosmane dit :

Je ne suis point jaloux; si je l'étois jamais...!

Cette belle réticence prépare à tout; elle annonce le caractère d'Orosmane, elle motive le dénoûment; *ôtez ce seul vers de la pièce*, l'assassinat

Depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à dix-huit ans et demi, Adèle lut *le Théâtre de Molière*, *les Œuvres de Boileau*, *Regnard*, *Dufréni*, *les Poésies de J.-B. Rousseau* *, *les Sermons de Massillon*; *les Nuits d'Young*, *le Spectateur* et *le Paradis perdu*, en anglais, *Pétrarque*, en italien.

Après le mariage d'Adèle, madame d'Almane l'engagea à continuer son plan de lecture. Adèle, suivant sa coutume, lisoit à sa toilette; et comme elle ne reçut personne chez elle les deux premières années de son mariage, elle eut le temps de lire; depuis l'âge de dix-huit ans et demi jusqu'à

de Zaïre n'inspirera que de l'étonnement et de l'horreur; *ce dénoûment ne paroîtra plus vraisemblable*.

* Le grand mérite des poésies de Rousseau consiste moins dans les idées que dans l'harmonie; il faut avoir lu beaucoup de vers pour sentir toute la beauté des siens. C'est pourquoi madame d'Almane ne se pressa point de les donner à sa fille.

vingt ans et demi, *l'Education des Filles*, de Fénélon, édition de M. l'abbé de Vauxelles; *les Lettres sur l'Education*; *Émile*; *Histoire naturelle*, par M. de Bouffon, *Télémaque*; *Fléchier*; *Bossuet*; *Mascaron*; *les caractères de La Bruyère*; *les Maximes* de M. de La Rochefoucault*: elle lut en anglais, *Loke*, *Pope*; ce qui comprenoit l'*Iliade* d'Homère, si supérieurement traduite par Pope, *l'Histoire de l'Italie*, par Guicciardini, et le *Dante* en italien.

Depuis vingt ans et demi jusqu'à vingt-deux et demi, elle lut *les Pensées de Pascal*; *les Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, excellent ouvrage de l'abbé Guénée, *les Mémoires du cardinal de Retz*; *Mémoires et lettres de madame de Maintenon*; *Montaigne*; *Charron*; *les Révolutions historiques*, écrites par l'abbé de Vertot, les ouvrages historiques de M. Désormeaux, *Gilblas*; quelques

* L'auteur va en donner une nouvelle édition, avec des notes critiques à l'usage de la jeunesse.

Mémoires sur l'Histoire de France ; les Œuvres d'Hamilton ; les Lettres persanes et *l'Esprit des Lois*. Elle lut en anglais *Shakespear*, et relut *Milton :* elle relut en italien la *Jérusalem délivrée*.

A vingt-deux ans, elle reçut de madame d'Almane la notice des ouvrages modernes qui méritent d'être lus, et le conseil de reprendre ensuite le plan de lecture qu'elle avoit suivi depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-deux, ce qui devoit la conduire jusqu'à vingt-sept ou vingt-huit ans, en y ajoutant même quelques ouvrages estimables qu'il faut connoître, tels que *les Mondes*, de Fontenelle, *ses discours académiques*, et plusieurs autres *.

* Les *Eloges de Thomas*, un peu emphatiques, mais très-estimables à beaucoup d'égards; les *Éloges de d'Alembert*, très-inférieurs à ceux de Fontenelle, mais dans lesquels on trouve des traits et des anecdotes; les *OEuvres de M. de La Harpe*, les *OEuvres de Marmontel;* l'élève sera prévenue sur les choses répréhensibles qui se trouvent dans ces ouvrages. *La Conjuration de*

Ce plan de lecture paroîtra peut être bien étendu ; cependant on n'y comprend point beaucoup d'ouvrages dont les extraits se trouvent dans les sept volumes des *Annales de la Vertu*, tels que les histoires *d'Écosse*, *d'Irlande*, *d'Allemagne*, *de la Pologne*, *des Turcs*, *des Arabes*, *de la Russie*, *etc.* Il est à remarquer que ce plan de lecture n'exigea, dans les pre-

Bedmar, de Saint-Réal ; les *Œuvres de Pompignan*, les *Poésies* de M. de Saint-Lambert, et quelques romans de l'abbé Prévot, les charmans romans de madame de Riccoboni, les *Voyages du jeune Anacharsis*, de l'abbé Barthélemi ; l'*Histoire de l'Art*, de Vinkelman, le meilleur ouvrage sur les arts qu'on ait jamais fait ; les romans de mademoiselle de La Force et de mademoiselle de Lussan, etc.

En anglais, les Théâtres de Congrève, de Dryden, de Rowe, de Cibbea, de Farqhart, de Sheridan, de Murphy, etc., les Œuvres d'Adisson, de Swift, de Buttler, de Goldsmith, de Savage, de Samuel Johnson, de M. Hayley, de miss Burney, de madame Inchbald, de miss Anna Moor, etc., etc.

mières années, que trois quarts d'heures par jour, et à peu près deux heures et demie depuis l'âge de treize ans jusqu'à vingt-deux, en supposant même qu'on ne lise pas avec rapidité. Dans tout ce plan, il n'y a que deux ou trois ouvrages qui soient volumineux *, et pas une année où l'on ait plus de soixante ou soixante-dix volumes à lire. Il faut observer que les théâtres se lisent en beaucoup moins de temps que les autres ouvrages, les noms des personnages occupant dans chaque volume une place très-considérable.

Le plan de lecture de Théodore étoit beaucoup plus étendu : quelques ouvrages latins dont Adèle n'a jamais lu les traductions, s'y trouvoient compris, ainsi que plusieurs ouvrages sur les lois et la politique ; cependant ce plan n'embrassa pas un espace de temps plus considérable ; Théodore, depuis l'âge de seize ans jusqu'à

* L'Histoire naturelle, l'Histoire ancienne et l'Histoire de France.

vingt-deux, lut par jour environ trois heures. Il n'apprit point la musique, il ne chantoit pas, il ne jouoit d'aucun instrument, il dessinoit moins long-temps que sa sœur. Quand le temps ne permettoit pas la promenade, Adèle employoit ses heures de délassement à broder, à faire différens petits ouvrages; et Théodore, à lire et à jouer au billard; de manière que Théodore lut infiniment plus que sa sœur: cependant on dit qu'Adèle rencontra dans le monde peu de femmes qui eussent autant d'instruction qu'elle, et des idées plus justes et plus nettes; car elle avoit compris et senti tout ce qu'elle avoit lu.

Une mère qui voudroit adopter ce plan de lecture pour sa fille, et qui, en même temps, ne lui feroit apprendre ni l'anglais, ni l'italien, n'auroit que peu de choses à changer à ce plan; il faudroit seulement substituer les traductions aux ouvrages originaux, puisqu'il faut nécessairement avoir une idée des chefs-d'œuvre qui existent dans les langues anglaise et

italienne; ainsi l'on ne retrancheroit de ce plan que sept ouvrages qu'il n'est pas absolument indispensable de connoître, et qu'Adèle lut ou écrivit en exemples depuis l'âge de dix ans jusqu'à treize. Ces ouvrages sont *Beauties of History*, *Father's Instructions*, *Macaulay's*, *the Travels of Cyrus*, *Letters of lady Montagu*, *Lettere d'una Peruviana*, et les Comédies de Goldoni. On pourroit remplacer ces sept ouvrages par ceux-ci : *Modèles militaires*, 2 vol.; *Histoire générale des Voyages*, abrégée par M. de la Harpe, 21 vol.; *la Traduction des Fables de Phèdre*; *Avis d'une mère à sa fille*, par madame de Lambert; *Avis d'une mère à son fils*, par la même. On remplace les volumes anglais et italiens par une plus grande quantité de volumes français, parce qu'on lit toujours avec plus de rapidité dans sa propre langue; cependant, quand on sait parfaitement une langue étrangère, la différence est à peine sensible. Mais, quand Adèle lut les ouvrages anglais et italiens

dont on vient de parler, elle ne lisoit pas avec facilité ces deux langues; c'est pourquoi l'on a substitué aux ouvrages étrangers, des ouvrages français plus volumineux.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

Pages.

LETTRE PREMIÈRE. Madame de Valcé à madame de Germeuil. 5
LETTRE II. La Baronne à madame d'Ostalis. 12
LETTRE III. La Baronne à la même. 16
LETTRE IV. La Vicomtesse à la Baronne . . 20
LETTRE V. M. de Lagaraye à Porphire. . . 28
LETTRE VI. La Vicomtesse à la Baronne . . 31
LETTRE VII. M. d'Aimeri au Baron 36
LETTRE VIII. Le comte de Roseville au Baron 40
LETTRE IX. La Baronne à madame de Valmont 48
LETTRE X. La même à la même. 53
LETTRE XI. La Baronne à madame de d'Ostalis. 55
LETTRE XII. La Baronne à madame de Valmont 60
LETTRE XIII. La Baronne à madame d'Ostalis. 62
LETTRE XIV. La Vicomtesse à la Baronne . . 73
LETTRE XV. M. de Lagaraye à Porphire . . 75

Pages.

LETTRE XVI. La Baronne à madame de Valmont 87
LETTRE XVII. La même à la même 91
LETTRE XVIII. Le comte de Roseville au Baron. 98
LETTRE XIX. La Baronne à madame de Valmont 106
LETTRE XX. Le Baron au Vicomte 121
LETTRE XXI. La Baronne à madame de Valmont 126
LETTRE XXII. La Baronne à madame d'Ostalis. 134
LETTRE XXIII. La Baronne à madame de Valmont 138
LETTRE XXIV. La même à la même. 140
LETTRE XXV. La même à la même 150
LETTRE XXVI. Le Baron au Vicomte 159
LETTRE XXVII. La Baronne à madame d'Ostalis. 161
LETTRE XXVIII. Madame d'Ostalis à la Baronne 176
LETTRE XXIX. La Baronne à madame d'Ostalis 181
LETTRE XXX. La même à la même 188
LETTRE XXXI. Madame de Valcé à la comtesse Anatole 197
LETTRE XXXII. Le Baron au Vicomte 200
LETTRE XXXIII. La Baronne à madame d'Ostalis. 207

Pages.

Lettre xxxiv. Le comte de Roseville au Baron 213
Lettre xxxv. M. de Lagaraye à Porphire. . 223
Lettre xxxvi. La Baronne à madame de Valmont 232
Lettre xxxvii. La Baronne à madame d'Ostalis. 237
Lettre xxxviii. La Vicomtesse à la Baronne. 240
Lettre xxxix. Porphire à la Baronne. . . . 248
Lettre xl. La Baronne à madame d'Ostalis. 265
Lettre xli. La Baronne à madame de Valmont 276
Lettre xlii. La Vicomtesse à la Baronne. . 279
Lettre xliii. La Baronne à madame d'Ostalis. 285
Lettre xliv. Le Baron à M. d'Aimeri . . . 300
Lettre xlv. La Baronne à madame d'Ostalis. 302
Lettre xlvi. La même à la même. 308
Lettre xlvii. Le comte de Roseville au Prince. 315
Lettre xlviii. La Baronne à madame d'Ostalis 323
Lettre xlix. La même à la même. 346
Lettre l. La même à la même 362
Le chevalier d'Herbain à la même. . . . 369
Lettre li. La Baronne à madame d'Ostalis. 377
Cours de lecture suivi par Adèle, depuis l'âge de six ans jusqu'à vingt-deux. . . . 383

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



